



**HAL**  
open science

## Dire et dédire les hétérosexualités

Julie Abbou, Noémie Marignier

► **To cite this version:**

Julie Abbou, Noémie Marignier. Dire et dédire les hétérosexualités. GLAD! Revue sur le langage, le genre, les sexualités, 3, <https://journals.openedition.org/glad/292>, 2017, 2551-0819. halshs-01955360

**HAL Id: halshs-01955360**

**<https://shs.hal.science/halshs-01955360>**

Submitted on 7 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



**GLAD!**

Revue sur le langage, le genre, les sexualités

---

03 | 2017

## Hétérosexualités

Dire et dédire les hétérosexualités

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/glad/629>

DOI : 10.4000/glad.629

ISSN : 2551-0819

### Éditeur

Association GSL

### Référence électronique

*GLAD!*, 03 | 2017, « Hétérosexualités » [En ligne], mis en ligne le 28 octobre 2017, consulté le 19 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/glad/629> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/glad.629>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 janvier 2021.



La revue *GLAD!* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas de Modification 4.0 International.

Ce numéro de *GLAD!*, coordonné par Julie Abbou, Maria Candea, Alice Coutant, Mona Gérardin-Laverge, Stavroula Katsiki, Noémie Marignier, Lucy Michel et Charlotte Thevenet, a pour ambition de questionner la manière dont les hétérosexualités sont produites, reproduites mais aussi contestées dans les discours, à travers différentes constructions normatives, sémiotiques, identitaires et idéologiques, en prenant pour point de départ le caractère non essentiel de l'hétérosexualité. Le numéro est complété par des explorations et créations en varia, ainsi que par la rubrique Actualités.

This issue of *GLAD!*, edited by Julie Abbou, Maria Candea, Alice Coutant, Mona Gérardin-Laverge, Stavroula Katsiki, Noémie Marignier, Lucy Michel and Charlotte Thevenet, attempts to question the production and reproduction of heterosexualities, as well as the way they are discursively contested through various normative, semiotic, ideological and identity constructions, based on a non-essentialist understanding of heterosexuality. This issue also presents non thematic explorations, creations and current topics.

## SOMMAIRE

---

### Dire et dédire les hétérosexualités

#### *Travailler sur les hétérosexualités au prisme du langage*

Introduction

Julie Abbou et Noémie Marignier

---

### Recherches

#### *Homosexuel et hétérosexuel : les termes en question*

Jonathan Ned Katz

#### *Hétérosexualités en action*

La production des masculinités prédatrices et complices

Vulca Fidolini

#### *Institution familiale et injonction à l'hétérosexualité à Dakar*

À propos de la réputation masculine d'« aimer les femmes »

Nicolas Faynot

#### *Queers non blanc·hes en France*

Des discours inaudibles, des pratiques invisibles ?

Najwa Ouguerram-Magot

---

### Explorations

#### *Devenir post-straight ?*

Auto-ethnographie d'un artiste-chercheur hétérosexuel

Luc Schicharin

---

### Créations

#### *Les Quotas*

Marie-Laure Schultze et Sujarei Tali

---

---

## Varia

---

## Explorations

### */Unsayng \*\*\*/ Peut-on se dédire du genre ?*

Quelques pistes empruntées au taoïsme  
Julie Abbou

---

## Chroniques

### *Les genres décrits n° 1*

Le genre grammatical et les outils normatifs — épisode 1 : Sexe et grammaires  
Lucy Michel

### *Les genres récrits n° 2*

Écriture inclusive : extension du domaine des signes qui font ou défont la différence  
Daniel Elmiger

---

## Créations

### *Une genre de nouvelle discrimination chromatique*

R. J. Aeschlimann

---

## Actualités

---

## Notes de lecture

### *Elisabeth Lebovici. 2017. Ce que le sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle*

Le « jeu » du « je »  
Luca Greco

### *Calogero Giametta. 2017. The Sexual Politics of Asylum. Sexual Orientations and Gender Identity in the UK Asylum System & Thibaut Raboin. 2017. Discourses on LGBT Asylum in the UK. Constructing a queer haven*

Charlotte Thevenet

### *Maude Vadot, Françoise Roche & Chahrazed Dahou (dir.). 2017. Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives*

Noémie Marignier

---

---

## Comptes rendus

### La relation entre genre grammatical et dénomination de la personne en langue française

Résumé de thèse  
Lucy Michel

### Vers une théorie du roman postnormale. Féminisme, réalisme et conflit sexuel chez Doris Lessing, Märta Tikkanen, Stieg Larsson et Virginie Despentes

Résumé de thèse  
Heta Rundgren

### Parler selon son sexe, dire son genre ?

Résumé de mémoire  
Yeelen Dumas

### *Anne Garréta*, Le moment Queer : désordonner le sexe

Compte-rendu de conférence  
Alice Laumier

---

## **Dire et dédire les hétérosexualités**

---

# Travailler sur les hétérosexualités au prisme du langage

Introduction

*Saying and Unsayng Heterosexualities. An Introduction*

**Julie Abbou et Noémie Marignier**

---

- 1 Nous rédigeons cette introduction alors qu’explose la controverse sur l’écriture inclusive. Jamais les médias n’auront tant parlé de rapports entre genre et langage, ni des marques linguistiques du genre. Si dire le féminin avait déjà déclenché les foudres réactionnaires dans les années 1980 et régulièrement depuis, ce sont aujourd’hui les manières de dire le générique, la possibilité même de parler au-delà du genre ou simplement d’inclure du féminin dans le tout-masculin, qui sont sous les feux de la rampe médiatique, voire sous le feu de la vieille mitraille de l’Académie Française, qui s’étrangle ou se retourne dans sa tombe.
- 2 Si nous suivons de près ce chambardement discursif qui révèle un renouveau dans les évidences partagées de l’imaginaire linguistique, nous avons souhaité, avec ce premier numéro thématique de GLAD!, travailler à rebours en nous concentrant plutôt sur un impensé des rapports entre genre et langage : l’hétérosexualité. Cet impensé est double : celui de la sexualité dans les travaux en genre et langage tout d’abord, celui de l’hétérosexualité comme objet d’étude, ensuite. En effet, si le genre commence à trouver une place dans les questionnements linguistiques et plus largement langagiers, les questions de sexualités, elles, sont largement sous-représentées dans l’espace francophone. De manière plus criante encore, dans les rares travaux qui s’en préoccupent, ce n’est que très marginalement l’hétérosexualité qui est traitée.
- 3 L’énonciation — et ses modalités — de ce qui est mineur, silencieux, ou simplement dans les marges socio-sexuelles, tout comme l’énonciation des gestes subvertissant la normativité sexuelle sont cruciales pour comprendre les mécanismes discursifs de la sexualité comme ordonnateurs des sociétés et des subjectivités, et pour réhabiliter la parole des marges. Observer ce qui se passe à la marge des normes constitue un moyen puissant de questionner les forces normatives, et par là même, de les révéler comme constructions sociales. Dans cette même visée, il est cependant tout aussi crucial, nous

semble-t-il, de décrire empiriquement ce qui se joue au cœur des normes sexuelles, pour en déconstruire le caractère évident. C'est pourquoi nous consacrons une large part de ce numéro aux hétérosexualités, à ce qui permet de les dire comme de les dédire.

- 4 En effet, si les recherches sur le langage, le genre et la sexualité s'intéressent depuis longtemps aux identités lesbiennes et gaies, la question de l'hétérosexualité y a émergé, comme dans les autres disciplines (voir Tin 2008 pour les cultural studies, notamment), de manière plus discrète (on peut tout de même évoquer Cameron & Kulick 2003 ; Kitzinger 2005 ; Eckert 2011). Dans l'espace francophone en particulier, rares sont les travaux qui s'interrogent sur la construction discursive des hétérosexualités (Deschamps, Gaissad & Taraud 2009). Pourtant, l'hétérosexualité recouvre, au même titre que d'autres sexualités, un ensemble de pratiques, d'idéologies et d'identités historiquement et socialement situées : loin d'être essentielle ou naturelle, elle est configurée et reconfigurée à chaque époque au fil des interactions et de la circulation-production des discours au sein des rapports sociaux. Impossible à penser hors du rapport qu'elle entretient avec d'autres catégories, l'hétérosexualité se présente comme un double rapport d'antagonisme : d'une part, elle n'a de sens qu'à contraster avec l'homosexualité, contraste dont Jonathan Ned Katz montre bien la dimension historique et le caractère de fausse évidence, dans son article de 1997, dont on trouvera la traduction française dans ce numéro ; d'autre part, elle désigne le rapport de prétendue complémentarité entre deux entités sexuées opposées, le masculin et le féminin ou l'homme et la femme. On peut donc considérer que l'hétérosexualité a au moins autant à voir avec la sexualité qu'avec le genre, les oppositions hétéro/homosexualité et masculin/féminin se consolidant l'une l'autre dans la constitution de la norme hétérosexuelle. Plus largement, ce sont les rapports complexes et souvent contradictoires entre les conceptualisations du genre et de la sexualité (Kosofsky 2008) que l'hétérosexualité invite à penser. Enfin, l'inexistence de l'hétérosexualité en tant qu'objet de recherche repose sur et participe à l'invisibilisation de son caractère à la fois normé et normatif, lui conférant le masque d'une normalité qu'il serait inutile de définir ou d'interroger.
- 5 Ce numéro de GLAD! a donc pour ambition de questionner la manière dont les hétérosexualités sont produites, reproduites mais aussi contestées dans les discours, à travers différentes constructions normatives, sémiotiques, identitaires et idéologiques, en prenant pour point de départ le caractère non essentiel de l'hétérosexualité.

## Normes et contre-normes de l'hétérosexualité

- 6 Les recherches féministes ont mis en évidence que l'injonction à l'hétérosexualité est un puissant outil de production des rapports de genre (Rubin 1975 ; Wittig 1980), tout en laissant ouvert le débat sur l'antécédence de l'une ou des autres. Hétéronormativité et normes de genre (Coates 2013) entretiennent en effet des rapports de causalité, ou du moins de coconstruction. Dire cela, c'est dire que l'hétérosexualité produit des hétéromasculinités et des hétéroféminités. On peut dès lors étudier les manifestations discursives des différentes normes hétérosexuelles et des injonctions à l'hétérosexualité, leur incorporation ou, au contraire, leur contestation, selon différents contextes : les espaces médiatiques (Motschenbacher 2012), les lieux multiples de sociabilités féminines et masculines (Cameron 1997 ; Kiesling 2013), etc.

- 7 C'est une telle démarche qu'entreprennent deux des auteur.es du numéro, Nicolas Faynot et Vulca Fidolini. Dans deux contextes différents, respectivement Dakar et Strasbourg, ils retracent les ressources discursives et argumentatives mobilisées dans la production d'hétéromasculinités, toujours plurielles. Ces hétéromasculinités tout à la fois fondent les normes de genre sur la présupposition d'hétérosexualité, et construisent des corps genrés et des corps sexués.
- 8 Par ailleurs, l'hétérosexualité est aussi mise en discours dans des espaces où elle n'est plus la norme : ainsi des pratiques de passing gay, lesbien ou queer, par exemple. Quels rapports de pouvoir, et avec quels enjeux politiques et militants, sont joués ou déjoués dans l'utilisation hétérosexuelle de ces performances ou de ces ressources discursives et sémiotiques ? Quelles alliances se créent ou se défont, quelles stratégies sont à l'œuvre à la frontière entre pratiques et identités ? Ces questions sont au cœur de l'article de Najwa Ouguerram-Magot, qui travaille la notion de passing dans un groupe queer racisé qui mobilise tantôt la race, tantôt la sexualité dans sa construction identitaire. D'une autre manière, c'est également le propos du texte exploratoire de Luc Schicharin, qui met à l'épreuve la notion de post-straight pour discuter des possibilités d'une hétérosexualité queer.
- 9 La question de la pluralité des hétérosexualités comme production des identités sexuées et sexuelles (Eckert & McConnell-Ginet 1992 ; Livia & Hall 1997) — et donc de la pluralité des pratiques discursives et des identités hétérosexuelles — se pose ainsi au-delà des logiques de normes et contre-normes. Différentes identités et pratiques hétérosexuelles concurrentes, contradictoires, alliées ou complices, coexistent en discours.
- 10 De ce point de vue, bien d'autres directions que celles rassemblées dans ce numéro restent à explorer. On pense notamment aux normes et impensés de l'hétérosexualité qui circulent dans des espaces discursifs censés a priori questionner ces injonctions. En guise de poursuite, il serait ainsi pertinent d'interroger par exemple les discours hétéronormatifs (comme les discours proféministes) qui peuvent traverser les milieux féministes et militants, de s'intéresser à leurs arguments (explicites ou implicites) et à leur réception positive ou critique. On pense également à certaines pratiques et certains discours LGBTQI qui peuvent être réinvestis dans des mouvements d'appropriation par des hétérosexuel·les, par exemple la pratique du coming out hétéro dans certains espaces, notamment féministes ou LGBTQI (Mondada & Oloff 2015), jouant ou non du privilège des marges, ou inversement la queerisation d'espaces hétérosexuels (Visser 2008). Ou encore aux hiérarchies qui sont produites entre les différentes pratiques hétéros (Rubin 1984) et à la catégorisation des hétérosexualités considérées comme déviantes, ainsi qu'aux stratégies discursives qui permettent de déjouer ces hiérarchies ou, au contraire, de s'y conformer. De même, l'analyse des discours du désir et du plaisir (par exemple dans la pornographie) hétérosexuels, mainstream ou non, pourrait constituer une intéressante perspective de recherche. Enfin, plus largement, on pourrait questionner les manières dont l'hétérosexualité, aux niveaux épistémologique et méthodologique, travaille les études sur le langage, où elle opère aussi souvent comme un impensé ou une évidence. Il en va ainsi à la fois du postulat usuel de l'hétérosexualité des enquêtés/sujets de discours comme des enquêteur·ices (Committee on Lesbian and Gay Concerns 1991), ou des questions généralement tues du corps hétérosexuel du chercheur ou de la chercheuse et des rapports sexuels sur le terrain (Kulick & Willson 1995). Les différentes

conceptualisations de l'hétérosexualité dans les recherches féministes et queer et les débats qui traversent ces recherches peuvent constituer un objet d'étude et de réflexion en soi. Comment peut-on faire travailler, dans les études sur le langage, des concepts tels que ceux d'hétérosexualité obligatoire (Wittig 1980), d'hétéronormativité, de matrice hétérosexuelle (Butler 1990) ou encore d'ordre hétérosexuel (Clair 2012) ?

- 11 Ces ouvertures potentielles montrent que l'hétérosexualité au prisme du discours reste un champ entier à explorer. Nous espérons que ce numéro, pour sa part, contribuera à thématiser l'émergence discursive des identités hétérosexuelles et servira de point de départ pour de futures recherches.

## La fabrique discursive de l'hétérosexualité

- 12 Notre dossier thématique « Dire et dédire les hétérosexualités » se compose d'une traduction, de trois articles de recherche originaux, d'un texte exploratoire et d'une création littéraire audio-dessinée. Fidèle à l'intention d'interdisciplinarité de la revue, ce numéro croise histoire, sociologie, anthropologie et approche plasticienne pour explorer différents espaces discursifs : réputation familiale à Dakar, enquête avec des Queers non blanches à Paris, récits de soi et pratiques homosociales de jeunes Marocains en Alsace, discussion théorique de la pensée straight wittigienne ou encore science-fiction érotique.
- 13 Questionner les catégories de l'hétérosexualité ne pouvait se faire sans questionner l'histoire de leur frontière avec celles de l'homosexualité. C'est la tâche à laquelle s'attelle l'historien des sexualités Jonathan Ned Katz, auteur de *L'invention de l'hétérosexualité*, dans un article intitulé « Homosexuel et Hétérosexuel : les termes en question », initialement paru en 1997 dans l'ouvrage édité par Martin Duberman, *Queer Representations: Reading Lives, Reading Culture* (NYU Press) et dont nous offrons ici une traduction en français réalisée par Charlotte Thevenet et Julie Abbou. Dans ce texte, Katz montre comment les catégories et les définitions qui sont associées à l'hétérosexualité et à l'homosexualité sont historiquement fluctuantes, voire contradictoires, et rappelle leur caractère extrêmement récent, puisque les deux catégories n'apparaissent qu'à la fin du xixe siècle.
- 14 Dans son article « Hétérosexualités en action. La production des masculinités prédatrices et complices », Vulca Fidolini met à l'épreuve du terrain ethnographique « l'impact normatif [de l'hétérosexualité] sur ceux et celles qui cherchent à s'y conformer ». À partir d'une enquête avec deux groupes de jeunes Marocains installés en Alsace, et d'une discussion du concept de masculinité hégémonique, développé par Connell, Vulca Fidolini met à jour les mécanismes de construction de différentes hétérosexualités masculines, complémentaires les unes des autres. S'inscrivant dans la veine des travaux récents sur les masculinités (Gourarier, Rebuccini, Gouyon), son travail montre comment masculinité et hétérosexualité s'imbriquent. L'apport principal de l'article est ainsi la démonstration empirique de la pluralité des formes du pouvoir hétéronormatif, et des façons dont les acteurs peuvent ou non mobiliser ces différentes formes pour négocier des places sociales.
- 15 Nicolas Faynot s'intéresse lui aussi à la construction des hétéromasculinités, dans le contexte dakarois pour sa part. Dans un article original qui se focalise sur la notion de réputation, il retrace comment une réputation de bonne hétérosexualité est garante de celle de bonne masculinité. Cependant, cette réputation est perpétuellement négociée

au cours de la vie d'un homme et les acteurs masculins doivent toujours se repositionner vis-à-vis d'elle. L'article, intitulé « Institution familiale et injonction à l'hétérosexualité à Dakar : À propos de la réputation masculine d'« aimer les femmes » », retrace ainsi les parcours de quatre jeunes hommes aux prises avec cette réputation d'aimer les femmes. Là où Fidolini cherche à montrer la pluralité des hétéromasculinités nécessaires à l'hétéronormativité, Faynot se concentre sur la conduite de cette norme : le jeu réputationnel enjoint les hommes à séduire et avoir des relations avec des femmes, mais « ni trop, ni trop longtemps ». Cela dessine alors une hétéronormativité en creux de l'asexualité, de l'homosexualité, d'une hétérosexualité débridée ou encore – selon l'âge – extra-matrimoniale.

- 16 Avec « Queers non blanches en France. Des discours inaudibles, des pratiques invisibles ? », Najwa Ouguerram-Magot s'inscrit dans le projet de dédire les hétérosexualités. En questionnant la pratique du coming out sous l'angle de la racialisation, elle met en évidence une double contrainte, qu'elle nomme le « conflit d'allégeance », à laquelle font face certaines queers racisées, qui doivent alors naviguer entre identification sexuelle et raciale. Afin de pouvoir dédire tout à la fois leur hétérosexualité et leur blancheur, les enquêtées qu'elle interviewe mettent en place « un régime de visibilité dissident », qui peut recourir tant au passing qu'à un récit de soi tacite. À la suite de Saba Mahmood, Ouguerram-Magot propose ainsi un questionnement critique de la notion de capacité d'agir comprise comme une opposition entre subversion et soumission. Cette critique lui permet de débusquer les implicites libéraux, voire universalistes, qui peuvent imprégner les milieux queers français, quand bien même le queer s'est construit sur une opposition à un tel libéralisme.
- 17 Utilisant toute la liberté du format de contribution exploratoire, Luc Schicharin propose un texte qui questionne la possibilité d'être straight tout en reconnaissant la pensée straight comme « une oppression scientifique et politique » qui frappe « tous ceux qui sont dans la situation de dominés ». Au-delà de la réappropriation culturelle, est-il alors possible de partager l'analyse queer et d'en être complice ? Dans « Devenir Post-straight ? Auto-ethnographie queer d'un universitaire hétérosexuel », Schicharin livre une réflexion intime, sans jamais être auto-centrée, qui prend la forme d'une exploration plasticienne : peut-on faire de nos vies des laboratoires politiques queer, y compris lorsqu'on est un homme ayant des rapports privilégiés avec une femme ? La critique queer peut-elle s'exercer dans d'autres espaces de la domination (de classe, par exemple) ? Le texte laisse apparaître les discussions qu'il a suscitées chez les premières lectrices, sous une forme polyphonique, elle aussi dans un format exploratoire.
- 18 Enfin, dernière pièce au dossier, Les Quotas est le résultat d'une aventure éditoriale à multiples rebonds. À partir d'une nouvelle de science-fiction érotique dégenrée de MLS qui questionnait le contrôle chirurgical et sexuel des corps, Sujarei Tali a fait une bande-dessinée, reprenant l'univers graphique de la « BD (dé)coloniale » que nous avons publiée dans le numéro 2. Cette nouvelle bande-dessinée met en scène des individus queers dans un monde où l'activité sexuelle est étroitement contrôlée par l'Inter, le pouvoir totalitaire intergalactique en place. En préparant un texte d'accompagnement, nous avons eu envie d'associer la bande-dessinée d'une lecture audio du texte à partir duquel elle avait été faite. Mais comment mettre en scène une voix dégenrée ? C'est ce que nous avons tenté avec la connivence de nos meilleures phonéticiennes. Enfin, en préparant un texte qui expliquerait ce chemin, nous nous

sommes rendu compte que nous, éditrices comme auteures, voyions dans cet objet multiple — texte, bédé, lecture — des choses bien différentes avec nos yeux de queers ou d'hétéro, nos âges, nos sensibilités : nous y voyions tantôt des hommes, tantôt des femmes, tantôt des queers, tantôt des questions d'infibulation, tantôt des questions de normativité sexuelle, etc. Plus nous croisions nos lectures, plus cet objet nous faisait dé-dire la sexualité que nous lisions dans le texte. La nouvelle, le fichier audio et la bande-dessinée sont donc accompagnées d'un texte généalogique qui tente de retracer ces lectures.

- 19 Au-delà de cette diversité d'approches et d'objets, cependant, la.e lecteur.e ne manquera pas de remarquer la présence tout au long du dossier des questions de racisation. Cela est le signe d'une intégration de plus en plus forte des approches intersectionnelles dans les travaux sur le genre et les sexualités, et c'est à ce titre un signe extrêmement positif<sup>1</sup>. Simultanément, cependant, cela souligne la quasi-absence, dans les recherches francophones sur le langage, de travaux sur des hétérosexualités blanches, thématiques comme telles (voir, pour l'espace anglophone américain, et au-delà des questions de langage, Deliovsky 2005, Dyer 1997 ou Ward 2015). Ce second constat nous conduit à penser qu'il est peut-être encore trop tôt pour que soit mise en question la fabrique discursive de l'évidence intersectionnelle. La double centralité normative de l'hétérosexualité blanche la rendrait-elle trop difficile à saisir ? La blanchitude de l'hétérosexualité serait-elle trop proche ou trop lointaine des chercheur.es qui la prennent pour objet ? L'hétérosexualité blanche ne pourrait-elle pas être située ? Quoi qu'il en soit, cette absence est une interpellation sur la nécessité à observer de manière critique ce qui constitue le majoritaire, en tant qu'espace multiple et en tant que point de vue multi-situé.
- 20 De la même façon, si le numéro fait la part belle aux masculinités et aux queers, on peut remarquer l'absence de texte sur les hétéroféminités. S'il ne s'agit pas de généraliser ce constat, cette absence semble néanmoins refléter une tendance majoritaire des recherches actuelles. Il est tentant de voir là un tropisme de la pensée critique à saisir l'accumulation de traits de domination, ou de marginalisation, qui vont dans le même sens. Cela se justifie par une nécessité socio-politique de rendre possible la parole de ceux qui connaissent une double — voire triple — peine de domination. Il est pourtant nécessaire de travailler sur les divergences que connaissent les individus dans leur rapport à la domination : femmes bourgeoises, queers blancs, hommes pauvres ou enfants trans sont autant de catégories complexes qui éclairent la tension entre subjectivité et catégorisation sociale. D'autant plus que la pensée féministe a, dans d'autres époques, posé de manière critique, et au cours de nombreux débats, la question de l'hétérosexualité des femmes (chez Wittig, de Lesseps, Rich, etc.). *I Love Dick*<sup>2</sup>, récemment republié en anglais et traduit en français, à travers le récit autobiographique d'une femme blanche hétérosexuelle, pose justement la question de la banalité stéréotypée du désir féminin hétéro et de son expression, mais pour mieux la refuser. Ce qui peut d'abord apparaître comme une vulgaire blquette (comme le laisse faussement entendre la quatrième de couverture de l'édition française) travaille en fait à réélaborer les termes du désir féminin hétéro et à réinventer des modes de subjectivation complexes pour les femmes blanches hétéro. L'hétérosexualité, qu'on la comprenne comme régime normatif, comme arraisonement des femmes, ou encore comme espace de négociation, peut ainsi nous éclairer sur ces dynamiques complexes du rapport à la domination.

- 21 Ces différents points, qu'on pourrait qualifier d'actuellement « aveugles », sont révélés par le défrichage qu'effectuent les contributions de ce dossier. Les travaux sur les hétérosexualités ouvrent une brèche dans la fabrique des catégories, en révélant la complexité, la pluralité, et l'hétérogénéité des récits sexuels, permettant ainsi de revisiter le rapport du normal au normatif, mais aussi de désessentialiser l'ordre social depuis son centre. À ce titre, ce dossier, nous l'espérons, opérera comme un déclencheur de questions, dont d'autres continueront à se saisir.
- 22 Le numéro est complété par des contributions varia. Hors dossier, dans un texte exploratoire, Julie Abbou parcourt ainsi les apports potentiels du taoïsme de Tchouang-tseu pour dire ou — en écho au thème du numéro — dédire le genre. Son texte, intitulé « /Unsayi<sup>ng</sup>\*\*\*/ Peut-on se dédire du genre ? Quelques pistes empruntées au taoïsme », tente de tisser des liens entre la pensée du philosophe chinois et la pensée rhétorique, comme espaces de la multiplicité et du possible pour penser les rapports entre genre et langage.
- 23 La rubrique Création du volet varia accueille, elle, une nouvelle de R.J.A, « Une genre de nouvelle discrimination chromatique », qui sonde les confins des possibilités graphiques et spatiales de l'écriture du genre. Dans une frénésie (typo)graphique, R.J.A fait éclater le marquage de genre pour en faire un jeu quasi oulipien. Par l'association du ludique et de l'écriture expérimentale, cette nouvelle rappelle la nécessité de défiger nos catégories.
- 24 Ce numéro 3 comprend également la deuxième livraison des chroniques « Les genres décrits / Les genres récrits ». Daniel Elmiger nous y offre un texte jubilatoire, qui décrasse l'écriture inclusive : une « extension du domaine des signes qui font ou défont la différence ». En chroniquant le texte « Une genre de nouvelle discrimination chromatique » (que l'on trouvera dans la rubrique Création), il passe en revue les procédés utilisés par l'auteur.e de ce texte. Lucy Michel, quant à elle, s'attaque au genre tel qu'il est décrit dans les grammaires pour montrer comment le caractère fortement normatif de celles-ci leur permet une valorisation toute idéologique du masculin sous couvert de technicité de la langue.
- 25 Enfin, dans la rubrique Actualités figurent les recensions de quatre ouvrages, ainsi que des résumés de thèses et de mémoires soutenus récemment en genre et langage et un compte-rendu de conférence.

---

## BIBLIOGRAPHIE

CAMERON, Deborah. 1997. « Performing gender identity : Young men's talk and the construction of heterosexual masculinity » in *Language and masculinity*, JOHNSON, Sally & MEINHOF, Ulrike Hanna (éd.). Oxford : Blackwell, 47-64.

CAMERON, Deborah, & KULICK, Don. 2003. *Language and sexuality*. Cambridge : Cambridge University Press.

- CLAIR, Isabelle. 2012. « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel » *Agora débats/jeunesses* (60), 67–78.
- COATES, Jennifer. 2013. « The discursive production of everyday heterosexualities » *Discourse & Society* [En ligne], 24(5), consulté le 15 décembre 2017. <https://doi.org/10.1177/0957926513486070>
- COMMITTEE ON LESBIAN AND GAY CONCERNS OF AMERICAN PSYCHOLOGICAL ASSOCIATION. 1991. « Avoiding heterosexual bias in language » *American Psychologist* [En ligne], 46(9), consulté le 15 décembre 2017. <https://doi.org/10.1037/0003-066X.46.9.973>
- DELIOVSKY, Katerina. 2005. « Compulsory “White” Heterosexuality : The Politics of Racial and Sexual Loyalty » *Socialist Studies/Études Socialistes* [En ligne], 1(2), consulté le 15 décembre 2017. <http://dx.doi.org/10.18740/S48C85>
- DESCHAMPS, Catherine, GAISSAD, Laurent & TARAUD, Christelle (éd.). 2009. *Hétéros : discours, lieux, pratiques*. Paris : EPEL.
- DYER, Richard. 1997. *White*. London : Routledge
- ECKERT, Penelope. 2011. « Language and power in the preadolescent heterosexual market » *American Speech* 86(1), 85–97.
- ECKERT, Penelope & MC CONNELL-GINET, Sally. 1992. « Think practically and look locally : Language and gender as community-based practice » *Annual review of anthropology* 21, 461–490.
- INGRAHAM, Chrys. 1994. « The heterosexual imaginary : Feminist sociology and theories of gender » *Sociological theory* 12, 203–219.
- GAGNON, John H. 1973. « Scripts and the coordination of sexual conduct » in *Proceedings of the Nebraska Symposium on Motivation*, COLE, James K. & DIENSTBIER, Richard (éd.), Lincoln : University of Nebraska Press, 27–59.
- KATZ, Jonathan N. 2001. *L'Invention de l'hétérosexualité* (trad. Michel Oliva, Éliane Sokol, & Catherine Thévenet). Paris : EPEL.
- KIESLING, Scott F. 2013. « Flirting and “normative” sexualities » *Journal of Language and Sexuality* [En ligne], 2(1), consulté le 15 décembre 2017. <https://doi.org/10.1075/jls.2.1.04kie>
- KITZINGER, Celia. 2005. « Heteronormativity in action : Reproducing the heterosexual nuclear family in after-hours medical calls » *Social Problems* 52(4), 477–498.
- KOSOFSKY SEDGWICK, Eve. 2008. *L'Épistémologie du placard* (trad. Maxime Cervulle). Paris : Éditions Amsterdam.
- KULICK, Don & WILLSON, Margaret. 1995. *Taboo, Sex, Identity and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*. London : Routledge.
- LIVIA, Anna & HALL, Kira. 1997. *Queerly phrased : Language, gender, and sexuality*. Oxford : Oxford University Press.
- MONDADA, Lorenzo & OLOFF, Florence. 2015. « “Hetero oder homo ?” La performance d'un coming out hétérosexuel à la radio » *Langage et société* (152), 17–40.
- MOTSCHENBACHER, Heiko. 2012. « “I think Houston wants a kiss right ?” : Linguistic constructions of heterosexualities at Eurovision Song Contest press conferences » *Journal of Language and Sexuality* [En ligne], 1(2), consulté le 15 décembre 2017. <https://doi.org/10.1075/jls.1.2.01mot>

PAIZ, Joshua M. 2015. « Over the monochrome rainbow : Heteronormativity in ESL reading texts and textbooks » *Journal of Language and Sexuality* 4(1), 77–101.

ROLLIN, Zoé. 2012. « Genre et sexualité dans le rapport pédagogique : ethnographie d'un lycée "de banlieue" » *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7, consulté le 15 décembre 2017. <https://doi.org/10.4000/gss.2350>

RUBIN, Gayle. 2008. « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre » *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 7, consulté le 30 décembre 2016. URL : <http://cedref.revues.org/171>

RUBIN, Gayle. 2011 (1984). « Penser le sexe », in *Surveiller et jouir. Pour une anthropologie politique du sexe* (trad. Flora Bolter, Christophe Broqua), MESLI, Rostom (éd.), Paris : EPEL, 135-224.

TIN, Louis-George. 2008. *L'invention de la culture hétérosexuelle*. Paris : Éditions Autrement

VISSER, Gustav. 2008. « The homonormalisation of white heterosexual leisure spaces in Bloemfontein, South Africa » *Geoforum* [En ligne], 39(3), consulté le 15 décembre 2017. <https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2007.11.004>

WARD, Jane. 2015. *Not Gay. Sex between Straight White Men*. New York : NYU Press

WITTIG, Monique. 2007. *La Pensée straight*. Paris : Éditions Amsterdam.

## NOTES

1. Voir dans ce sens l'article de Mélusine, récemment paru dans *Panthère Première* #1 : <http://pantherepremiere.org/le-dilemme-de-cologne.html>
2. KRAUS, Chris. 2016. *I Love Dick* (trad. Alice Zeniter). Paris : Flammarion.

## INDEX

**Mots-clés** : hétérosexualité, idéologie, normes

**Keywords** : heterosexuality, ideology, norms

## AUTEURS

### JULIE ABBOU

Titulaire d'un doctorat de Sciences du Langage (Aix-Marseille Université) sur les modifications du genre linguistique pour des motifs politiques, Julie Abbou mène des recherches sur les apports théoriques réciproques des études de genre et des sciences du langage. Elle travaille également sur les dimensions sémiotiques du genre grammatical, ainsi qu'en rhétorique sur le traitement du genre dans différents types de discours. Récemment, elle a co-dirigé l'ouvrage *Gender, Language and the Periphery. Grammatical and social gender from the margins* (John Benjamins)

et publié des articles dans des revues telles que *Semen*, *Mots les langages du politique*, *Current issues in Language Planning*, etc.

### **NOÉMIE MARIGNIER**

Noémie Marignier est docteure en Sciences du Langage et Attachée Temporaire d'Enseignement et de Recherche à l'université Paris 3 Sorbonne Nouvelle. Ses travaux de recherche portent sur l'articulation entre corps/sexe/sexualité et discours. Elle a soutenu en 2016 une thèse en analyse du discours intitulée *Les matérialités discursives du sexe. La construction et la déstabilisation des évidences du genre dans les discours sur les sexes atypiques*. Elle est membre associée du laboratoire *Clesthia* (Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle) ainsi que de *Pléiade* (Université Paris 13 Sorbonne Cité).

**Dire et dédire les hétérosexualités**

---

# Recherches

---

# Homosexuel et hétérosexuel : les termes en question

*“Homosexual” and “Heterosexual”: Questioning the Terms*

**Jonathan Ned Katz**

Traduction : Julie Abbou et Charlotte Thevenet

## RÉFÉRENCE

Jonathan Ned Katz. 1997. “‘Homosexual’ and ‘Heterosexual’ : Questioning the Terms”, in *Queer Representations : Reading Lives, Reading Culture*, DUBERMAN, Martin (éd.). New York : NYU Press

### *Note des traductrices*

Jonathan Ned Katz fait partie des pionniers de l’histoire sexuelle états-unienne. Dès les années 1970, sans soutien institutionnel, il rassemble des documents concernant l’histoire de la sexualité aux États-Unis : qu’il s’intéresse à des procès-verbaux, des récits d’explorateurs, des articles de journaux comme dans *Gay American History* (1976) puis dans *Gay/Lesbian Almanach : A New Documentary* (1983), ou à des photos comme dans *Love Stories* (1983), Katz reconstitue une histoire des pratiques sexuelles non-hétérosexuelles et de genre non-cis. Ce faisant, il ne perd jamais de vue le paradoxe au cœur du projet d’une histoire LGBT\* : si l’on ne peut appeler gay, trans, lesbienne etc., des pratiques sexuelles et de genre d’avant le XIX<sup>e</sup> siècle, que faire lorsqu’on reconstitue l’histoire de ces pratiques ? Ainsi, l’auteur mène ici de front une démarche d’historien et d’historiographe, faisant l’histoire des catégories qui nous semblent aujourd’hui indispensables pour penser et dire la sexualité (homosexuel et hétérosexuel), et questionnant leur usage dans la discipline elle-même. Il nous a donc semblé incontournable d’ouvrir ce numéro thématique par une traduction de ce texte fondamental, qui retrace l’émergence et les emplois de ces termes et catégories, afin de (re)placer la discussion dans une perspective historienne – relativement

récente en l'occurrence – qui permet d'éclairer les débats contemporains qui accompagnent une saisie de l'hétérosexualité comme objet d'étude.

Jonathan Ned Katz est également l'auteur de *L'invention de l'hétérosexualité*, 2001[1995], Paris : EPEL, (M. Oliva, É. Sokol, C. Thévenet, trad.), ainsi que de l'essai « Envisioning the World We Make, Social-Historical Construction, a Model, a Manifesto », 2016, accessible en ligne : <http://outhistory.org/exhibits/show/katz-writing-work/katz-my-vision>

- 1 Entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, alors que je faisais des recherches pour un deuxième livre sur l'histoire états-unienne de l'homosexualité, je découvris avec étonnement que le fait, qui semble aujourd'hui aller de soi, de répartir les gens, leurs émotions et leurs actes entre les deux catégories « homosexuel.le » et « hétérosexuel.le », avait été inventé récemment.
- 2 J'appris que les termes *homosexuel* et *hétérosexuel* avaient été forgés par un écrivain (et non un médecin), Karl Maria Kertbeny, dont on sait qu'il les employa pour la première fois dans une lettre du 6 mai 1868 adressée à Karl Heinrich Ulrichs, autre pionnier des réformes du sexe. Kertbeny utilisa publiquement le terme « homosexuel » pour la première fois en 1869, dans une pétition contre la loi allemande criminalisant « la fornication contre-nature ». Les hommes du corps médical de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se réapproprièrent ensuite cette dénomination d'homosexuel pour dénommer, condamner et affirmer leur droit de propriété sur un groupe de gens qui paraient alors à la vue de toustes dans les bars, les dance halls et les rues des plus grandes villes d'Europe et d'Amérique.
- 3 Au même moment, les médecins adoptèrent aussi la dénomination *hétérosexuel* pour désigner le rapport érotique des hommes avec des femmes. Ce rapport n'étant pas nécessairement reproductif, le mot « hétérosexuel » a continué à désigner un rapport sexuel répréhensible et immoral pendant une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle.
- 4 Les mots « homosexuel » et « hétérosexuel », comme je l'appris encore, furent imprimés aux États-Unis pour la première fois en mai 1892, dans une revue médicale ; ce qui soulève une question nouvelle et du plus haut intérêt : comment catégorisait-on l'intimité entre les sexes en avril de cette même année et, bien sûr, avant cela ? Je remarquai que, lors de leur première apparition, les termes « hétérosexuel » et « homosexuel » définissaient deux sortes de perversion sexuelle à l'aune d'une norme procréative. Une liste des « véritables perversions sexuelles » comprenait « l'hermaphrodisme psychique, ou les hétérosexuels ». Une note expliquait que les « hétérosexuels » étaient des personnes qui montraient une « inclination envers les deux sexes », ainsi que des inclinations « pour des méthodes anormales de satisfaction ».
- 5 C'est seulement petit à petit que les publications médicales américaines allaient s'accorder sur le fait que le mot « hétérosexuel » renvoyait à un érotisme homme-femme « normal ». En 1901, un dictionnaire médical édité à Philadelphie définissait toujours « l'hétérosexualité » comme « un appétit anormal ou pervers pour le sexe opposé ». En 1910, Havelock Ellis s'insurgeait encore de ce que nous « n'ayons pas un mot naturel, simple et précis » pour « l'amour sexuel normal » entre les deux sexes. Je découvris ainsi qu'à la date avancée de 1923, le dictionnaire de référence Merriam-Webster définissait toujours « hétérosexuel » comme un terme médical signifiant « une passion sexuelle morbide pour le sexe opposé ».

- 6 J'en vins à me rendre compte que c'était seulement dans le premier quart du <sup>xx</sup>e siècle que les partisans médicaux de l'hétérosexualité étaient parvenus à la construire et à l'étendre comme le signifiant d'une sexualité certifiée conforme. Cette régularisation de l'éros se fit en même temps que des tentatives de standardiser la masculinité et la féminité, tout autant que le raisonnement et l'industrie. La catégorie d'hétérosexuel défendue par les médecins signait l'avènement d'un nouveau séparatisme érotique, une nouvelle orthodoxie du sexe, qui mettait toute son énergie à isoler les « normaux » sexuels des « pervers » sexuels, et qui plaçait « hétéro » au-dessus d'« homo » dans une hiérarchie d'éros supérieurs et inférieurs. Là encore, c'est petit à petit seulement que l'idée que des créatures hétérosexuelles et homosexuelles existaient bel et bien, sortit du champ restreint du discours médical pour devenir une opinion commune et largement répandue.
- 7 L'enquête historique indique donc que les termes « homosexuel » et « hétérosexuel », que nous autres Modernes considérons comme allant de soi, sont des créations assez récentes. Bien que présentés comme des mots caractérisant un fait de nature existant de toute éternité, les termes *hétérosexuel* et *homosexuel* constituent une éthique sexuelle normative, une idéologie politico-sexuelle, et une façon spécifique et historiquement située de catégoriser les relations entre les sexes.
- 8 Les termes « hétérosexuel » et « homosexuel » émergent aussi, c'est mon interprétation, d'une mise en ordre sociale et historicisée du genre et de l'érotisme qu'ils participent à maintenir. « Hétérosexuel » et « homosexuel » renvoient à des groupes, à des identités, et même à des comportements et des expériences qui constituent des phénomènes limités dans le temps et spécifiquement modernes, contingents d'une structuration institutionnelle particulière de la masculinité, de la féminité et du désir.
- 9 De nombreux.ses chercheur.es s'accordent aujourd'hui pour dire que les catégories sexuelles et de genre, les identités érotiques, les communautés, les significations et les institutions sont historiques et évoluent dans le temps. Mais même les théoricien.nes de la construction sociale des sexes n'ont cessé de postuler un « comportement homosexuel » anhistorique. Un.e historien.ne de qui j'ai beaucoup appris parle, par exemple, de la distinction « entre un comportement homosexuel universel et une identité homosexuelle spécifique historiquement ». Or, seule une compréhension extrêmement mécaniciste et biologisante de ce qu'est un « comportement » peut autoriser cette distinction entre un comportement universel et une identité historique.
- 10 Malgré un mouvement qui travaille à historiciser la sexualité et le genre, de nombreux.ses historien.nes continuent de partir du principe que, quel qu'ait été le nom d'un comportement en son temps, nous connaissons désormais son nom et ses caractéristiques véritables : ce comportement était en fait « vraiment » homosexuel, hétérosexuel ou bisexuel. Notre hybris épistémologique et notre culot ontologique de chercheur.euses nous empêchent de prendre la mesure des variétés de sexualité et de genre au sein de chaque époque, de chaque structure sociale.
- 11 Si le comportement sexuel est plus qu'une simple conjonction d'organes, s'il est toujours façonné par le système particulier dans lequel il fonctionne, et s'il inclut toujours un mélange de sentiments et de significations socialement définis, alors le comportement est tout aussi historiquement relatif et construit que l'identité.

- 12 Qu'on me comprenne bien : sans doute les mêmes actes ont-ils été pratiqués la nuit dernière à New York que dans la New Amsterdam des débuts de l'Amérique coloniale. Mais le comportement sexuel des débuts de la colonisation prenait place dans une économie différente. Le caractère historique du comportement sexuel est si considérable qu'il faudrait la plus grande imprécision pour parler de la sodomie dans l'Amérique coloniale et de la sodomie dans le New York contemporain comme de « la même chose ». Pour prendre un autre exemple, parler du « comportement hétérosexuel » comme d'un comportement universel revient à appliquer un même terme à une grande variété d'activités, elles-mêmes produites dans une grande variété de systèmes de genre et de sexe.
- 13 Les constructionnistes radicales dont je fais partie, postulent la relativité historique des comportements sexuels, tout comme celle des identités, des significations, des catégories, des groupes et des institutions. Une telle relativité n'a aujourd'hui plus grand-chose de radical lorsqu'on l'applique par exemple aux changements historiques des émotions et aux institutions de « la famille ». Mais elle reste subversive lorsqu'on l'applique à l'histoire du genre et de l'érotisme, car elle interroge l'idée, à laquelle on s'accroche obstinément, d'une hétérosexualité et d'une homosexualité essentielles et éternelles.
- 14 À mon sens, il est tout particulièrement perturbant de parler d'histoire hétérosexuelle, car cette histoire met en péril l'hypothèse habituelle, implicite et déterministe selon laquelle l'hétérosexualité serait une catégorie fixe, hors du temps, biologique, et synonyme de la conjonction des organes et des actes mâles et femelles. Au contraire, comme je le soutiens, l'hétérosexualité (tout comme l'homosexualité) a un passé méconnu mais varié, et un futur ouvert et encore à déterminer. Pour paraphraser Marx, les femmes et les hommes font leur propre histoire sexuelle et affective. Mais elles ne la font pas comme bon leur semble. Elles la font dans des conditions héritées du passé, qu'elles modifient par leur activité et leur organisation politiques autant que par leur vision d'un futur auquel elles donnent toute sa valeur. Les relations de genre et les relations érotiques se construisent et se reconstruisent en permanence au sein de cadres historiques spécifiques.
- 15 Pour finir, remarquons que je cède à mon tour à un mode de discours qui laisse supposer l'existence d'un genre et d'une érotique de quelque façon universelles et essentielles, qui seraient en cours de reconstruction permanente. Le pouvoir de la pensée essentialiste est tel que je ne connais aucun moyen de l'éviter. Mais faire un pas de côté par rapport à l'histoire de l'homosexualité et de l'hétérosexualité pour se rapprocher d'une histoire de l'érotisme et du genre permet, à mon avis, une avancée conceptuelle, stratégique et pragmatique autorisant le renouvellement des questions que nous nous posons.
- 16 Cesser de postuler l'Homosexuel Éternel invite, par exemple, à se demander comment les hommes du New York du début et du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle structuraient leurs relations érotiques avec des hommes, de quelles pensées, jugements et actes physiques nous pouvons trouver des preuves, et quels mots ils employaient pour parler de ces relations.
- 17 Mon hypothèse socio-constructiviste est loin de suggérer que les sentiments hétérosexuels ou homosexuels sont moins réels, moins profonds ou moins légitimes parce que socialement construits, mais plutôt qu'ils ne sont pas omniprésents, ni ne dérivent d'un destin biologique.

- 18 Pour comprendre la diversité historique des relations de sexes, j'invite les chercheur.es à suspendre, temporairement au moins, l'hypothèse hétérosexuel/homosexuel habituelle et universalisante. En cessant de projeter ces catégories sur des sociétés dans lesquelles elles n'étaient pas opérantes, nous ouvrirons les yeux sur les variétés historiques de genre, d'affection et d'érotique passées.

## RÉSUMÉS

À mon sens, il est tout particulièrement perturbant de parler d'histoire hétérosexuelle, car cette histoire met en péril l'hypothèse habituelle, implicite et déterministe selon laquelle l'hétérosexualité serait une catégorie fixe, hors du temps, biologique, et synonyme de la conjonction des organes et des actes mâles et femelles. Au contraire, comme je le soutiens, l'hétérosexualité (tout comme l'homosexualité) a un passé méconnu mais varié, et un futur ouvert et encore à déterminer. Pour paraphraser Marx, les femmes et les hommes font leur propre histoire sexuelle et affective. Mais elles ne la font pas comme bon leur semble. Elles la font dans des conditions héritées du passé, qu'elles modifient par leur activité et leur organisation politique autant que par leur vision d'un futur auquel elles donnent toute sa valeur.

It is particularly unsettling, I think, to speak of heterosexual history, for that history challenges our usual, implicit, deterministic assumption that heterosexuality is fixed, timeless, biological, synonymous with the conjunction of female and male organs and acts. To the contrary, I argue, heterosexuality (like homosexuality) has an unheralded, various past, and an open, undetermined future. To paraphrase Karl Marx, women and men make their own sexual and affectional history. But they do not make this history just as they please. They make it under circumstances given by the past and altered by their political activity and organization, and their vision of a valued future.

## INDEX

**Thèmes :** Recherches

**Keywords :** naming, history, USA, medical power

**Mots-clés :** dénomination, histoire, États-Unis, pouvoir médical

## AUTEURS

### JONATHAN NED KATZ

Jonathan Ned Katz est spécialiste de l'histoire sexuelle des États-Unis. Ses ouvrages, qui comptent parmi les livres fondateurs de l'histoire de la sexualité en Amérique du Nord, incluent : *Gay American History. Lesbians & Gay Men in the USA* (1976), *Love Stories* (1983), et *L'invention de l'hétérosexualité* (1995 [2001]).

# Hétérosexualités en action

La production des masculinités prédatrices et complices

*Heterosexualities in Action. The Construction of Predatory and Complicit Masculinities*

Vulca Fidolini

---

## Introduction

- 1 La recherche sur laquelle porte cet article a été conduite entre 2011 et 2015. Elle visait à étudier l'hétéronormativité à travers l'analyse des constructions de la masculinité et des vécus sexuels d'un groupe de jeunes marocains (Fidolini 2015). Les résultats principaux ont montré que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, le pouvoir de l'hétéronormativité et la complémentarité asymétrique qu'elle construit entre masculinité et féminité ne révèlent pas leur force hiérarchisante à travers la seule opposition entre hommes et femmes ou entre hétérosexualité et homosexualité. Ce pouvoir se construit aussi à travers le rapport entre hétérosexualités et entre récits hétérosexuels (Coates 2003), dans les espaces homosociaux où différentes hétérosexualités se confrontent, se défient, sont jugées réciproquement, et sont mises à l'épreuve de la hiérarchie du genre (Flood 2008). Cet article cherchera à analyser ce rapport entre récits hétérosexuels afin de montrer comment s'expriment les formes plurielles du pouvoir hétéronormatif.
- 2 Les résultats présentés dans ce texte sont issus d'une recherche sociologique qualitative auprès de 23 jeunes hommes marocains, immigrés en France (et plus précisément en Alsace), âgés de 20 à 30 ans, musulmans, arrivés en Europe alors qu'ils avaient entre 13 et 22 ans. Les jeunes interrogés sont issus de milieux sociaux diversifiés, ils proviennent surtout des centres urbains du Maroc et sont, dans la plupart des cas, étudiants au moment des entretiens réalisés.
- 3 Cette recherche visait également à comparer leurs vécus avec ceux d'une autre population de jeunes marocains rencontrés en Italie. Néanmoins, dans ce texte je présenterai certains résultats du seul terrain d'étude français. L'influence de certaines représentations contemporaines, essentialistes, de la masculinité patriarcale et arabo-

musulmane semble ici beaucoup plus pertinente à analyser en se référant au passé colonial français et à son histoire d'immigration depuis des pays du sud de la Méditerranée.

- 4 Les travaux de Lahoucine Ouzgane (2003) ont mis en évidence que, pendant longtemps, les recherches en sciences sociales ayant interrogé les masculinités dans les sociétés islamiques, et notamment dans les pays du sud de la Méditerranée, n'ont fait que reproduire une lecture partielle des dynamiques de l'identification de genre chez les hommes. Les masculinités ont été interprétées à partir de l'étude de la relation asymétrique entre les sexes, qui demande aux hommes d'assurer d'abord la perpétuation de la lignée agnatique en raison de leur pouvoir reproductif hétérosexuel. En ce qui concerne le cas du Maroc et des hommes marocains, le thème des masculinités a fait l'objet d'études récentes ayant déconstruit cette approche essentialiste. Après les travaux d'Abdessamad Dialmy (2009) — qui ont cherché à saisir le « degré de changement des critères définitionnels ordinaires de la masculinité [...] et leur caractère socialement construit » (*ibidem*, 1-2) dans le Maroc contemporain —, l'attention s'est concentrée surtout sur les masculinités homosexuelles. Les recherches de Gianfranco Rebutini (2009) et celles de Marien Gouyon (2010) sur l'homosexualité au Maroc et chez les Marocains en milieu migrant ont montré que les constructions des masculinités dialoguent de manière complexe avec la définition des identités hétérosexuelles et homosexuelles. Ces recherches ont affirmé l'intérêt d'une démarche d'enquête visant à articuler les questions du genre et de la sexualité afin de décrire les mailles du pouvoir hégémonique de l'hétérosexualité. Néanmoins, elles se sont focalisées surtout sur l'emprise de ce pouvoir sur la construction d'identités non-hétérosexuelles. Contrairement aux études déjà réalisées, l'un des objectifs de ma recherche a été d'interroger directement le pouvoir de l'ordre binaire des sexes et l'injonction à l'hétérosexualité chez des hommes marocains se déclarant hétérosexuels (Fidolini 2017).

## Les enjeux méthodologiques de l'étude

- 5 La démarche méthodologique adoptée a été caractérisée par la conjugaison de deux techniques d'enquête : les entretiens semi-dirigés et l'observation ethnographique. Il a été fait le choix de ne pas se limiter à l'enregistrement de récits d'entretiens. Les interviews ont été accompagnées d'un long travail d'observation pendant lequel j'ai pu partager avec mes interlocuteurs différents moments de leur vie quotidienne, dans les lieux de la sociabilité ordinaire et festive : soirées en boîte de nuit ou dans les résidences universitaires, repas en famille ou au restaurant, etc. L'intention était de construire un rapport de confiance avec les interviewés — ou, du moins, avec une bonne partie des interlocuteurs — afin de pouvoir traiter le thème de la sexualité plus aisément, au sein d'un entretien enregistré.
- 6 Cette immersion ethnographique caractérise mon approche de recherche et d'analyse. C'est aussi la raison pour laquelle dans ce texte j'utilise souvent des termes comme *copines* ou *filles*, qui reprennent directement les expressions utilisées par les jeunes hommes rencontrés. L'analyse du langage corporel occupe aussi une place centrale dans ma démarche. L'observation ethnographique a suivi l'expression changeante des corps masculins en permettant d'en sonder les manifestations plurielles dans différents contextes d'interaction. Un « journal de bord » a été tenu. Je ne l'utilisais pas pendant

les observations, craignant de perturber la (prétendue) naturalité des événements. Au contraire, je me suis servi à plusieurs reprises de mon téléphone mobile pour noter *in situ* ce que j'observais et revenir en détail sur les différents points retenus lors de la transcription.

- 7 Favorisé aussi par le fait de mener un terrain avec des pairs, des jeunes hommes ayant plus ou moins mon âge, je n'ai pas rencontré de difficulté particulière pour traiter la question de la sexualité en entretien. Néanmoins, comme j'ai pu l'expliquer ailleurs (Fidolini 2017), cela ne m'empêche pas de reconnaître qu'une telle facilité a aussi été porteuse d'obstacles interprétatifs (Bozon 1995). Ces obstacles ont notamment concerné l'usage que les interviewés font de la religion, et notamment de la référence à l'islam. Par exemple, lorsque je posais des questions au sujet des pratiques de sexe anal ou oral adoptées par les interviewés, souvent les réponses se cachaient derrière la nette distinction entre une sexualité conjugale licite et sacrée, où le sexe oral et le sexe anal étaient considérés « inadmissibles » dans le respect des préceptes islamiques (Bouhdiba 1975), et des relations non conjugales illicites, où la sexualité (qui serait interdite) semblait pouvoir permettre un répertoire de pratiques sexuelles paradoxalement plus large. Ce voile normatif qui inspirait la rhétorique de mes interlocuteurs a parfois caché les « vrais » vécus des interviewés. Cela m'a paru particulièrement évident lorsque l'un des jeunes hommes interviewés a révélé son homosexualité seulement au cours d'un deuxième entretien, qui a eu lieu presque deux ans après une première conversation enregistrée. Au cours de cette première interview, le jeune homme en question s'était dit hétérosexuel (Fidolini 2017). Comme il put me l'expliquer ensuite, le fait d'avoir utilisé pendant longtemps la référence à l'islam pour raconter sa sexualité lui avait permis de ne pas devoir justifier sa conduite ni voir son orientation sexuelle questionnée, notamment face à ses parents et à ses amis. En se référant à l'islam, et en affirmant avec conviction être un « musulman pratiquant », la seule sexualité possible ne pouvait être qu'hétéronormative et conjugale.
- 8 De plus, cette même référence aux préceptes de l'islam était aussi utilisée par mes interlocuteurs en tant qu'appui rhétorique pour négocier une sorte d'authenticité culturelle en milieu migrant, à l'étranger, et cela notamment vis-à-vis de la population majoritaire, voire du chercheur lui-même – jeune homme, européen, non marocain et non musulman. Comme le dit Safiq (24 ans, étudiant universitaire résidant à Strasbourg, originaire d'une famille aisée de Casablanca) :
- 9 Avec une Arabe [par rapport à une relation avec une jeune femme française] c'est quand même un niveau différent. Ne prends pas ça comme une discrimination hein [il s'adresse à moi], c'est culturel, pour moi il y a beaucoup plus de règles religieuses dans les pays arabes qu'en Europe. C'est un truc culturel c'est pas que la fille, il y a autre chose, il y a une famille derrière. Et moi je me projette ça, voilà, c'est ma famille, c'est ma cousine, c'est machin, et même ses parents à elle. Les parents, il y a rien de plus triste pour eux que de voir leur fille bafouée.
- 10 La référence à une prétendue « culture arabe », « marocaine », « musulmane » est alors mise en scène et contribue en quelque sorte à essentialiser le profil de ces jeunes hommes qui cherchent à se différencier des « autres », à savoir « les Européens », « les Français » (Fidolini 2014).

## Une analyse des formes d'expression de l'hétéronormativité

- 11 Dans cette recherche, en suivant la réflexion de Judith Butler, l'hétéronormativité a été interprétée comme le modèle hégémonique des rapports de genre qui postule la complémentarité asymétrique des sexes et la primauté de l'hétérosexualité. J'entends l'« hégémonie » au sens gramscien, et donc comme une forme de domination fondée sur « la combinaison de la force et du consentement qui s'équilibrent de façon variable, sans que la force l'emporte par trop sur le consentement, voire en cherchant à obtenir que la force apparaisse appuyée sur le consentement de la majorité » (Gramsci 2012 : 234). Cette domination ne s'exprime pas nécessairement à travers une forme de pouvoir violent et visible, mais plutôt par l'expression d'un contrôle constant et attractif.
- 12 Comme l'affirme Butler, le pouvoir de l'hétérosexualité se nourrit des tentatives subjectives de confirmer ce contrôle attractif : « L'imitation est au cœur du projet hétérosexuel et de ses binarismes de genre [...], l'hétérosexualité hégémonique est elle-même un effort constant et répété d'imitation de ses propres idéalizations » (Butler 2009 : 133). Ainsi, son pouvoir produit les actions subjectives présupposant (et performant) le rapport causal entre le sexe, le genre et le désir. Or, si Butler nous a notamment montré comment ce rapport causal peut être subverti, ma démarche d'étude a été caractérisée — au contraire — par la tentative d'observer empiriquement comment les hommes cherchent à construire et à imiter ce rapport causal. L'objectif est donc de ne pas focaliser l'analyse de l'hétérosexualité sur son caractère de norme oppressante « pour la majorité, certes, mais principalement pour ceux et celles qui ne s'y conforment pas » (LeBrun 2003 : 13), mais d'en questionner plutôt l'impact normatif sur ceux et celles qui cherchent à s'y conformer.
- 13 Ainsi, en accordant une place centrale à l'analyse des récits et des mises en scène des corps masculins dans différents contextes homosociaux, entre hommes, cet article essaie de décrire comment la construction de la masculinité hétérosexuelle — hégémonique (Connell 2005) — coïncide avec la définition d'autres profils masculins « complémentaires » qui participent à reproduire le pouvoir de l'hétéronormativité. Plus précisément, je m'attacherai à analyser comment ce que je nomme la « masculinité prédatrice » — caractérisée par une hétérosexualité active et débordante — s'exprime par la production consubstantielle d'autres masculinités « complices » (Connell 2005 : 79). Comment la masculinité hétéronormative se configure-elle alors en tant que représentation hégémonique à confirmer et à imiter chez les jeunes rencontrés ? Comment, au sein de différents cadres d'interaction (homosociaux et non homosociaux), la production de cette masculinité hétéronormative construit-elle les conduites d'acteurs « complémentaires » qui en soutiennent le rôle dominant, et qui deviennent complices d'un modèle hégémonique de référence ?

## La masculinité prédatrice. Une question de regards

- 14 Quand je parle de masculinité prédatrice, je fais notamment référence au processus de biologisation de la masculinité par lequel le rôle des hommes est réduit à l'expression de leurs instincts et de leurs désirs (hétéro)sexuels envers les femmes. Ces instincts finissent par être considérés comme un trait essentiel de la masculinité, une caractéristique inaliénable de sa « nature » (Ferrero Camoletto & Bertone 2009).

- 15 Comme le souligne Franco La Cecla (2002), ce processus de biologisation est l'effet d'une compétition entre hommes et a pour but le contrôle de la sexualité des femmes. Cette représentation (essentialiste) est souvent utilisée pour désigner les masculinités des pays de la rive sud de la Méditerranée, tout comme celles de certains pays de la rive nord, comme l'Italie, l'Espagne, la Grèce (*idem*). La masculinité prédatrice participe à définir le rôle de l'homme au sein du système patriarcal. Dans ce cadre, la femme est érigée en symbole de la pudeur et de la pureté — avant tout sexuelle — qui fait de la figure féminine la vraie dépositaire de la respectabilité masculine, et notamment de l'honorabilité des hommes vis-à-vis des autres hommes. Le modèle de la masculinité qui est véhiculé exalte la virilité, l'orientation hétérosexuelle de l'homme, sa capacité reproductive, mais aussi ses capacités à contrôler la sexualité des femmes, mettant en scène tout un ensemble de qualités dont le « vrai » homme ne peut pas être dépourvu, notamment aux yeux des pairs.
- 16 Pendant les différentes phases de ma recherche de terrain — qui, il est important de le préciser, m'a permis d'observer ces jeunes hommes dans leurs relations avec d'autres immigrés, avec des Marocains et Marocaines descendant-e-s d'immigrés, voire avec des personnes faisant partie de la population majoritaire — j'ai souvent eu l'impression que mes interlocuteurs mettaient en scène cette hétérosexualité, débordante et indispensable, et cette attitude prédatrice, de manière stratégique. Cette mise en scène leur permettait de répondre aux prétendues attentes des pairs, moi y compris, vis-à-vis de leur conduite sexuelle. Les regards d'autres hommes, dans l'espace homosocial, construisaient donc la scène privilégiée pour la reproduction de cette biologisation de l'hétérosexualité masculine. Surtout lorsque je rencontrais pour la première (ou les premières) fois ces jeunes hommes, la mise en scène de la masculinité prédatrice se configurait comme l'étape préliminaire utilisée afin d'établir le premier contact (Kiesling 2005). Il s'agissait de construire une relation entre inconnus, trouver des terrains d'entente, de comprendre et d'interpréter l'autre : qui étais-je ? Quelle était mon orientation sexuelle à leurs yeux et, inversement, la leur aux miens ? Par exemple, lorsque, avec Fouad (21 ans), j'ai rencontré pour la première fois son groupe d'amis marocains de Mulhouse — tous étudiants à l'université comme lui —, après avoir raconté — de manière très générale — que je travaillais à une thèse sur les masculinités des jeunes Marocains, la réaction fut :

Ah tu vas t'amuser ! [...] Tu verras des Marocains qui boivent et des Marocains qui ne boivent pas, qui fument et qui ne fument pas, des musulmans qui prient et qui ne prient pas. Mais quelque chose tu la trouveras partout : les Marocains, tous les Marocains, aiment baiser les filles !

- 17 Cette naturalisation du désir sexuel était utilisée de manière différente en fonction des situations. Si dans le cas des amis de Fouad il s'agissait d'une phrase lancée pour rechercher aussi l'approbation des autres jeunes hommes (trois, au total) présents dans la chambre de la résidence universitaire où j'étais, dans d'autres cas la mise en scène de ce récit masculin prédateur était utilisée pour marquer, dès le début, une hiérarchie des masculinités entre l'interviewé et moi-même. Cela, par exemple, m'est arrivé avec Moussa (21 ans, Strasbourg, jeune homme au chômage au moment de l'entretien, issu d'une famille d'origine modeste) qui, avant de commencer l'entretien dans un café du centre-ville de Strasbourg, me demanda si l'on pouvait faire l'interview assis à la

terrasse du café alors que j'avais proposé d'entrer pour mieux suivre son récit loin du bruit :

Question : Si tu veux on peut s'asseoir derrière, j'ai vu il y a de la place...

Moussa : Derrière ??? Derrière on va pas regarder les filles ! [...] ça ne me dérange pas si tu veux on se pose là-bas, moi ça me dérange pas, tu me poses n'importe quelle question je te réponds, je sais que c'est important pour toi ton truc [l'entretien]. Mais moi je suis là [en indiquant l'intérieur du café, le lieu de l'entretien] et mes yeux sont là-bas [en indiquant la place en face du café] !

- 18 Selon un lieu commun très répandu, la masculinité prédatrice s'exprimerait notamment dans les espaces publics : c'est là que l'acteur masculin pourrait exhiber sa puissance virile hétérosexuelle et affirmer son rôle vis-à-vis d'autres masculinités concurrentes (Whitehead 2002 : 116 ; Saadi-Mokrane 2004). Il ne s'agit pas vraiment de pratiquer l'hétérosexualité mais surtout de l'afficher en tant que modèle de référence, à mettre en scène de façon permanente, régulière et visible afin de confirmer aux yeux des autres que l'on est bien des hommes, des « vrais » (Flood 2008 ; Gourarier 2017). En ce sens, le profil masculin prédateur devient l'un des rôles à jouer pour confirmer l'ordre du genre hétéronormatif et sa hiérarchisation des formes d'expression du masculin et du féminin (Clair 2008).
- 19 Or, cette construction de la masculinité chez les populations immigrées ou descendantes d'immigrés du Maghreb a souvent été abordée, en France, en analysant la logique de l'hypervirilisation du corps masculin. La critique du concept d'hypervirilisation a montré comment l'(hétéro)sexualité, envisagée comme incontrôlable, finirait par se traduire dans le regard majoritaire – et selon une lecture culturalisante – en tant que seule réponse possible de la part de ces populations à leur condition minoritaire, subalterne et marginalisée (Guénif-Souilamas 2004). Comme le souligne Nacira Guénif-Souilamas, en France, les représentations du « garçon arabe » sexuellement dangereux pour les filles se sont cristallisées dans l'imaginaire collectif, en durcissant l'opposition grossière entre les prétendus « archaïsmes » des populations originaires des ex-colonies d'une part et la prétendue « modernité » républicaine de l'autre (*idem*).
- 20 Dans ce texte, je souhaiterais m'éloigner de ces représentations de l'homme immigré hypervirilisé et racisé, ainsi que des assignations majoritaires et culturalistes dont il fait l'objet, pour interroger plutôt les modalités de négociation de ces mêmes représentations de la part des interviewés. Les images de la masculinité hétérosexuelle débordante, souvent essentialisée par la référence au profil des hommes immigrés de la rive sud de la Méditerranée (La Cecla 2002), peuvent être renégociées et agencées différemment en fonction des situations et des interlocuteurs, se révélant plus ou moins influentes et contraignantes sur les formes de mise en scène de la masculinité des membres des populations minoritaires. De surcroît, les interviewés ont montré avoir conscience des attentes qui existent autour des formes d'expression de leur masculinité : ils participent tantôt à renforcer ces attentes, tantôt à les délégitimer, tout en produisant une hiérarchie des masculinités interne au groupe minoritaire, qui ne concerne donc pas seulement le rapport entre populations majoritaire et immigrée. Ainsi, par exemple, la référence implicite ou explicite à l'islam en tant qu'expression de la foi de l'interviewé, à un modèle patriarcal de la masculinité, ou à la sexualité des femmes entendue comme dépositaire de la réputation masculine, peuvent devenir des

outils pour construire différentes masculinités. Cela permet aux interviewés de négocier leur place vis-à-vis du regard des autres, en fonction des cadres d'interaction et des sujets qui y sont impliqués.

### **Le corps : objet et agent de la masculinité sous le regard d'autrui**

- 21 Houcine (26 ans), Mehdi (26 ans) et Soufiane (26 ans) sont tous trois originaires de la même ville du Maroc, Biougra. Ils se sont retrouvés, au même âge, à Strasbourg, chacun suivant un parcours biographique différent. Houcine, jeune homme issu d'une famille aisée, est arrivé seul en Alsace à l'âge de 17 ans pour ses études universitaires en économie. Mehdi, étudiant universitaire en économie à Agadir, issu d'une famille de la classe moyenne, l'a rejoint quelques années après, lorsqu'il avait 22 ans, pour terminer sa formation en France. Soufiane est arrivé un an plus tard — à 23 ans —, pour chercher du travail, venant d'Italie où il avait émigré avec ses parents à l'âge de 17 ans. Soufiane, issu d'une famille d'ouvriers, avait obtenu un diplôme professionnel en Italie (l'équivalent d'un brevet d'études professionnelles des métiers de la restauration et de l'hôtellerie en France) et était arrivé seul à Strasbourg.
- 22 Les trois jeunes hommes — avec qui j'avais déjà pu passer plusieurs soirées — m'attendaient chez Houcine. C'était un vendredi soir. Soufiane m'avait proposé d'aller manger ensemble dans un restaurant marocain qui était une sorte de self-service géré par deux femmes marocaines que Soufiane connaissait. Il s'agissait d'une mère, la cinquantaine, et de sa fille, âgée de 24 ans. La mère, qui gérait le local, avait suivi en France son mari émigré, et sa fille était née à Strasbourg. Nous entrâmes dans le restaurant vers 21 heures alors qu'il n'y avait personne. Le comptoir du self-service coupait la salle en deux : d'un côté les clients, de l'autre les deux femmes qui géraient le restaurant. Pendant que nous discutons sur le choix des plats à commander, je me rendis compte que les deux espaces du restaurant établissaient la configuration de l'interaction. La nette séparation entre clients et gérantes se révélait fonctionnelle à la construction de deux sphères homosociales distinctes : entre hommes d'un côté et entre femmes de l'autre. Soufiane semblait particulièrement à l'aise dans cette situation et n'hésita pas à occuper le devant de la scène. Ainsi je décidai de m'éloigner un peu avec Mehdi — le plus timide du groupe — pour observer les actions de Soufiane, et d'Houcine également, qui le suivait de près. La présence de Mehdi fut fondamentale car, en l'ayant à mes côtés, je pouvais lui demander de me traduire certains mots arabes que Soufiane et Houcine utilisaient pour parler avec la mère de la fille.
- 23 Soufiane commença à raconter à la mère marocaine qu'il était en train de suivre une formation professionnelle et qu'il aurait aimé, lui aussi, travailler dans la restauration. Il semblait vouloir mettre en valeur le fait qu'il était un garçon sérieux. Soufiane répétait souvent qu'il n'avait pas de copine et qu'il attendait de rencontrer la « femme de sa vie » pour se marier. Il expliquait ne pas aimer les boîtes de nuit et ne pas vouloir perdre son temps dans des « vices » comme l'alcool, les cigarettes, les filles. Il promouvait sa masculinité en la différenciant d'autres profils subalternes du jeune immigré en situation précaire, aux mauvaises fréquentations et à la mauvaise réputation. Il s'adressait toujours à la mère — qui l'écoutait un peu amusée — alors qu'Houcine confirmait au fur et à mesure ce que Soufiane venait de dire pour soutenir le récit de son ami.

24 Après cette première phase de la conversation, ce fut la mère qui décida de relancer la discussion avec Soufiane à travers des provocations plus ou moins directes. Elle soulignait que sa fille était potentiellement une « *bonne épouse* » en raison du fait qu'elle tenait beaucoup à sa famille, à son père et à ses frères, qu'elle avait une prédisposition à s'occuper de la maison car, tout en continuant les études, elle l'aidait pour faire le ménage. Finalement, la mère ajouta que sa fille n'avait pas encore de copain. Néanmoins, son discours n'était pas direct puisque, dans son récit, elle s'appuyait toujours sur la référence aux habitudes des femmes dites « européennes », en y opposant le comportement différent de sa fille. La mère soulignait un prétendu désengagement des femmes européennes des tâches domestiques et de la religion pour faire entendre, à l'inverse, que sa fille n'était pas du tout comme cela, et qu'elle tenait beaucoup à « *la valeur de la famille* » comme toute « *bonne musulmane* ». La figure de la femme était associée à l'accomplissement d'un « rôle domestique », essentialisé, interne à la famille, faisant référence à la dimension du « dedans » (Bourdieu 2000) qui soutenait une configuration familiale patriarcale et figée. Aussi bien la mère marocaine que Soufiane et Houcine reproduisaient la rhétorique de l'opposition entre leurs origines et les habitudes de la société d'accueil et de la population majoritaire afin de négocier autrement leur condition de « minoritaires ». Houcine me confirma ensuite que cette mère était clairement en train de « *faire de la publicité* » pour sa fille car, à son avis, le fait que la jeune femme était encore à la maison à l'âge de 24 ans pouvait être ressenti comme une honte de la part de cette mère, notamment vis-à-vis d'autres jeunes hommes marocains. Autrement dit, selon Houcine, la mère voulait justifier le fait que sa fille n'avait pas encore trouvé un mari.

25 Nous avons commencé à manger et la mère, d'un ton à la fois sérieux et amusé, poussa encore plus loin la conversation en faisant entendre à Houcine qu'un mariage avec sa fille lui aurait permis d'avoir une très belle fête avec « *beaucoup de nourriture fait maison* » puisqu'elle-même aurait pris en charge l'organisation de l'événement. La mère de la jeune femme, en plaisantant, répétait, en référence à l'organisation du mariage et au prix de la nourriture :

Mon pauvre ! T'es venu ici pour manger à 5 euros, tu t'en vas avec une addition de 2 000 euros !

26 C'était justement la relation entre propriétaire et client qui permettait ces allusions, car l'interaction restait liée à son cadre formel, aux rôles des acteurs et aux espaces séparés où se déroulait l'interaction. L'arrivée d'autres personnes dans le restaurant interrompit la conversation, obligeant Soufiane et Houcine à s'éloigner du comptoir pour permettre aux deux femmes de continuer leur travail.

27 En sortant du restaurant, le scénario changea rapidement. Nous étions désormais dans un espace homosocial exclusivement masculin, et le profil prédateur de la masculinité avait pris le devant de la scène. Houcine affirmait ainsi :

T'as vu la mère comme elle me regardait, t'as vu ? Ben Soufiane, toi tu prends la fille, moi je prends sa mère !

28 L'attitude respectueuse montrée par Soufiane, et le fait d'être tombé dans le piège des blagues de la mère marocaine, coûtaient à ce jeune homme les railleries de son ami Houcine. Nous étions en chemin vers le centre-ville, qui était juste à quinze minutes de marche, et la rue se transformait en terrain privilégié pour la « vengeance » de

Soufiane. En évoquant son idole sportive, Cristiano Ronaldo — à qui ses amis disaient qu'il ressemblait en raison de sa coupe de cheveux et de son style de jeu au football —, Soufiane mettait en scène son attitude prédatrice et son rôle de « séducteur de trottoir » (Bologne 2010 : 268). En arrangeant le col de sa chemise blanche, Soufiane faisait semblant d'ajuster ses cheveux courts et noirs, coiffés avec du gel effet mouillé. Il imitait sa vedette sportive (Duret 1999), se dirigeant vers deux filles qui étaient en train de manger dans un restaurant aux portes du centre-ville. Suivi par Houcine, Soufiane s'arrêta devant la vitrine du restaurant dans lequel dînaient les deux jeunes femmes, très discrètement, dans un coin du local. Houcine et Soufiane se mirent à leur montrer par la vitre leur numéro de portable écrit sur l'écran de leur smartphone, en leur demandant de faire la même chose avec les leurs. Soufiane les invitait à sortir et à continuer la soirée avec nous, pendant que Houcine se rapprochait de la porte principale du restaurant pour essayer d'entrer. Le profil du bon garçon mis en scène face à la mère marocaine et à sa fille avait été complètement remplacé par la mise en scène d'une masculinité prédatrice par laquelle Soufiane créait une syntonie avec son ami Houcine. Notre présence insistante hors du restaurant fatigua bientôt le gérant qui, après quelques minutes, en sortant, nous invita à ne pas déranger ses clients et à ne pas stationner devant la vitrine.

## Mises en scène et complicités hétérosexuelles

- 29 Soufiane, Mehdi, Houcine étaient à la fois les acteurs et les spectateurs de leurs rôles, joués à partir de la mise en scène d'un ensemble de représentations normatives (partagées) de la masculinité par lesquelles chacun s'inscrivait dans l'espace homosocial en étant reconnu par les autres à travers sa conduite. Les relations homosociales étaient donc un lieu d'expression des masculinités, mais aussi de contrôle de ces formes d'expression entre amis (Flood 2008 ; Anderson McCormack 2014). Ces jeunes hommes, acteurs et spectateurs de leurs performances, se retrouvaient assujettis et dépendants de modèles masculins incorporés. Ces modèles étaient mis en scène pour échapper aux moqueries des autres hommes ou pour gérer la relation avec les femmes, à la fois en se conformant et en négociant les représentations stéréotypées de la masculinité dragueuse et prédatrice.
- 30 Cette dialectique de mise en scène de différents modèles et représentations hégémoniques de la masculinité hétéronormative, dans l'espace homosocial et à travers le corps, nous rappelle la notion de « pratique corporelle réflexive » (*body-reflexive practice*) élaborée par Raewyn Connell (2005 : 65). Les stratégies et les techniques du corps par lesquelles les hommes performant les modèles de la masculinité ne dépendent pas exclusivement de la volonté du sujet qui les performe. Selon Connell, elles dépendent également des attentes construites par les autres envers les actions du sujet qui performe un certain modèle masculin. Il peut donc arriver que le sujet qui est l'acteur de la mise en scène de la masculinité devienne dépendant de sa propre performance, parce qu'il connaît les attentes de ses interlocuteurs vis-à-vis de sa mise en scène et qu'il décide, ainsi, de s'y tenir. Chez les jeunes hommes interrogés, la manière d'agencer la mise en scène de la masculinité hétéronormative varie en accord avec les règles de l'espace homosocial ou de la relation avec les femmes ou, encore, des deux scénarios en même temps. Ainsi, les interviewés développent de véritables techniques du corps — « les façons dont les hommes [...] savent se servir de leur corps » (Mauss 1950 : 365) — à travers les différentes formes d'occupation des espaces, à travers

les techniques de drague, etc., en faisant de leur corps à la fois l'agent de leurs masculinités et l'objet des attentes dont ces mêmes masculinités sont porteuses.

- 31 Les mises en scène de la masculinité deviennent un enjeu de hiérarchisation des rapports entre les sujets qui participent aux interactions. Le dialogue entre Soufiane et la mère marocaine dans le restaurant offre un exemple de cette hiérarchisation en termes de rapports extérieurs à l'espace homosocial, dans un contexte de mixité ; les railleries d'Houcine envers Soufiane en offrent une perspective plutôt interne (Demetriou 2015) au groupe homosocial. Dans le restaurant, la mère marocaine jouait un rôle de complice, plus ou moins volontaire, pour la production des masculinités d'Houcine et de Soufiane. Elle provoquait l'expression de la masculinité sérieuse de Soufiane et participait à élaborer aussi le scénario pour la mise en scène de l'attitude railleuse d'Houcine envers son ami Soufiane. Mehdi et moi étions également une partie intégrante de cette dialectique. Les profils de Soufiane et Houcine se configuraient dans le cadre de la soirée décrite en tant que figures hégémoniques en raison du fait que mon rôle d'observateur, ainsi que celui de Mehdi — beaucoup plus timide qu'Houcine et Soufiane, et toujours à mes côtés à l'écart du devant de la scène —, avaient une place complémentaire dans l'action des masculinités protagonistes : nous en étions les spectateurs complices et nous participions à en légitimer la mise en scène homosociale. C'est exactement sur l'importance du rôle complice des pairs dans la production des masculinités prédatrices que je me focaliserai dans la prochaine partie.

## Figures complices de la masculinité hégémonique

- 32 Selon la définition qu'en donne Raewyn Connell, les masculinités complices participent à légitimer et à soutenir (par consentement ou à travers son imitation) la masculinité hégémonique (Connell 2005 : 79). Dans le cas d'étude qui sera présenté dans cette partie du texte, l'affiliation marocaine des jeunes impliqués a une place moins importante dans la construction de la masculinité par rapport au cas de Soufiane et de ses amis. Au contraire, l'observation des conduites des jeunes hommes dans les espaces homosociaux révélera des configurations masculines, prédatrices et complices, parfaitement courantes aussi chez d'autres jeunes hommes, de toutes origines, migrants ou pas. Cela permettra de montrer que l'étude des vécus et des récits des jeunes interviewés dans cette recherche n'est qu'un point d'observation, parmi bien d'autres possibles, pour interroger le pouvoir de l'hétéronormativité et ses multiples formes d'expression sur les constructions sociales de la masculinité.
- 33 Anouar (25 ans, Illkirch-Graffenstaden), originaire d'Agadir, est issu d'une famille de la classe moyenne. Étudiant universitaire, il est arrivé en France avec ses parents à l'âge de 17 ans. Jeune homme très timide, je l'ai connu au début de mon enquête ethnographique à Strasbourg, en décembre 2011, et j'ai continué à le fréquenter de manière régulière jusqu'en avril 2013.
- 34 Avec Anouar j'ai pu construire un rapport de confiance à travers plusieurs étapes. Si, pendant les premiers mois de mon terrain, notamment entre décembre 2011 et février 2012, je l'appelais souvent pour passer des après-midi à la cafétéria de la faculté d'économie avec ses amis — aussi bien français que marocains, descendants et immigrés —, par la suite, Anouar a lui-même commencé à me chercher régulièrement. Un jour, en avril 2012, il avait un rendez-vous avec une jeune femme rencontrée pendant une séance de ses cours de danse latino-américaine. Les deux jeunes s'étaient

donné rendez-vous pour sortir ensemble, mais la jeune femme n'était pas venue. Déçu, et sachant que je n'habitais pas loin de l'endroit où les deux auraient dû se rencontrer, Anouar m'avait appelé pour me demander si je voulais bien le retrouver « *pour parler un peu* ». Pendant les deux heures que nous passâmes ensemble, Anouar me raconta librement toutes ses expériences avec les filles, ses difficultés pour construire une relation stable à laquelle il songeait depuis quelque temps, sa passion pour la danse latino-américaine à travers laquelle il avait pu combattre sa timidité et sa peur d'approcher les femmes. Craignant de ne pas être à la hauteur de la situation dans les rencontres avec les jeunes femmes — « *je ne sais pas comment il faut faire exactement, je n'arrive pas à en garder une !* », me disait-il —, Anouar était surtout très préoccupé du jugement des pairs sur sa conduite. Il semblait toujours chercher l'approbation de ses amis mais, en même temps, ne se reconnaissait pas vraiment dans leurs masculinités à l'attitude prédatrice. Il jouait plutôt le rôle de complice : il s'agissait effectivement du modèle hégémonique qu'il cherchait à reproduire, mais il ne se sentait pas vraiment capable d'en mettre en pratique les traits.

- 35 J'avais eu une première démonstration de cette attitude complice d'Anouar lors d'une rencontre entre lui et un autre interviewé, Fouad (21 ans, Mulhouse, jeune étudiant universitaire), un après-midi au centre-ville de Strasbourg. Je me promenais avec Anouar et nous rencontrâmes Fouad, qui était avec des amis marocains. Anouar resta un peu en arrière en observant Fouad parler. Ensuite, une fois repris notre chemin, il me dit :

Tu vois les jeunes comme lui, ça se voit tout de suite qu'il est plein de filles. Il a la tchatche, il sait comment faire avec les filles. J'aimerais bien me débloquer un peu, faire comme lui [...].

- 36 La difficulté de ce jeune homme à mettre en pratique une attitude moins timide vis-à-vis des femmes avait une place encore plus importante dans les logiques homosociales au sein de son groupe d'amis. Même si, depuis trois ans, Anouar habitait seul dans un studio à Illkirch-Graffenstaden (une commune du sud de Strasbourg), ses amis étaient restés surtout ceux des premières années en France, passées dans le quartier de Cronembourg, où ce jeune homme avait habité avec ses parents et sa sœur jusqu'à l'âge de 21 ans. Ses copains habituels étaient Mehmet, un jeune d'origine turque arrivé en France pendant l'adolescence, et Fred, un jeune martiniquais.
- 37 Comme j'ai pu l'observer au cours de nombreuses occasions, Mehmet (26 ans) avait un rôle dominant dans les dynamiques du groupe. Sa réputation de tombeur de femmes et l'exhibition de sa masculinité prédatrice n'étaient pas seulement affichées par Mehmet — j'avais pu observer qu'il avait l'habitude de toujours sortir entouré de plusieurs filles et fumait souvent ses cigarettes assis sur le capot de sa voiture —, mais sa position hégémonique était aussi légitimée et soutenue par ses amis. Anouar et Fred avaient une sorte de vénération pour lui, pour son style de vie et son attitude avec les femmes, et ils craignaient profondément ses jugements sur les filles auxquelles ils s'intéressaient.

## La masculinité prédatrice comme code relationnel dans l'espace homosocial

- 38 Lors d'une soirée organisée par Mehmet dans une boîte de nuit de Kehl<sup>1</sup>, Anouar avait invité une jeune femme d'origine sénégalaise, rencontrée à l'université, et m'avait

demandé de l'accompagner en voiture pour aller la chercher avant de partir, tous ensemble, vers notre destination. Pendant le trajet, avant de rencontrer son amie, Anouar avait pu me raconter qu'il était très intéressé par cette jeune femme, mais qu'il ne savait pas si elle aurait pu plaire aussi à Mehmet.

C'est une black, tu vas voir, elle est belle [...]. Mehmet n'est jamais content des filles que je trouve, il veut toujours donner son avis, je ne sais pas ce qu'il en pense d'une black.

- 39 Me disant cela, il laissait percevoir dans ses mots que la couleur de la peau de cette jeune femme pouvait se prêter à une possible discrimination de la part de Mehmet.
- 40 Pendant toute la soirée en boîte de nuit, Anouar chercha à approcher la jeune femme suivant différentes stratégies : en essayant d'entamer une conversation avec elle sur la piste de danse, en se rapprochant d'elle et en lui parlant à l'oreille en profitant du volume élevé de la musique, en lui mettant sur la tête sa casquette, ou encore en l'invitant à boire avec lui. Je le suivais du regard et je remarquais qu'après chaque tentative d'approche de cette jeune femme, Anouar se rapprochait de Mehmet — qui dansait avec d'autres filles plus loin — pour « vérifier » en quelque sorte si sa technique de drague était la bonne.
- 41 En profitant de son invitation à l'accompagner vers les toilettes de la boîte de nuit, je demandai à Anouar de me raconter comment s'était passée l'approche de la jeune femme. Nous restâmes une bonne demi-heure allongés sur des canapés à côté du bar du local et Anouar put me raconter ses sensations. Il était visiblement inquiet :

Ce n'est plus mon monde ici [en boîte de nuit], j'ai du mal à créer des liens avec une fille dans ces conditions, il y a trop de bruit.

- 42 Il m'expliqua que les membres de sa famille n'étaient pas contents de la manière dont Anouar gérait sa vie, qu'il avait l'impression d'être en train de gaspiller l'argent de ses parents en négligeant les études, et que sa frustration aurait trouvé une solution seulement en construisant un rapport stable avec une jeune femme, « sérieuse ». Mais le jugement de son ami Mehmet reprit bientôt le dessus sur son discours. Anouar ne tarda pas à me raconter que Mehmet lui avait conseillé de ne pas perdre son temps avec la « black » et de continuer à s'amuser pour le reste de la soirée.
- 43 Au-delà de l'incapacité de s'affranchir du jugement de Mehmet, ce qui m'avait frappé était l'importance qu'Anouar attribuait à l'avis de son ami, qui le rendait en même temps dépendant et (co)responsable de la production du modèle hégémonique de la masculinité prédatrice que Mehmet incorporait. Le seul code pour établir une relation avec son copain était celui qui conduisait à imiter — de manière toujours partielle et inaboutie — ce modèle prédateur. Ainsi, le rôle complice et dépendant d'Anouar contribuait à cristalliser la hiérarchie des rapports en jeu, en renforçant l'impact hégémonique de la masculinité de Mehmet. Le script prédateur était en quelque sorte le seul code de la relation homosociale, auquel Anouar semblait totalement subordonné. Refuser ce code, en effet, signifiait abandonner aussi les règles de la relation entre pairs, imposées par Mehmet.
- 44 Cependant, comme j'ai déjà pu le préciser, Anouar n'était pas le seul à vivre ce rapport de dépendance-complicité vis-à-vis de la masculinité hégémonique de Mehmet. Lors d'une autre soirée passée avec Anouar et Fred (24 ans), je pus me rendre compte encore plus clairement de l'emprise du profil hégémonique de Mehmet sur les relations

homosociales au sein de ce groupe d'amis. J'étais dans la voiture d'Anouar avec Fred, devant l'habitation de ce dernier dans le quartier de Cronembourg, à Strasbourg, où il habitait avec sa copine. Avant de partir vers le centre-ville, Fred commença à raconter qu'il en avait marre de sa vie de couple et qu'il se sentait emprisonné à la maison avec elle :

Elle m'a soulé mec, tout le temps elle demande où je vais, avec qui je sors, quand je rentre. Elle ne voulait même pas que je sors ce soir, elle dit qu'elle a peur toute seule à la maison.

45 Puis Fred, d'un ton fier, nous dit que le week-end il était parti en Allemagne, près de Francfort, dans une maison close.

46 Probablement, Anouar et moi n'étions pas son public de référence pour raconter son expérience et mettre en scène sa masculinité prédatrice. Il voulait montrer qu'il était encore une machine à sexe (Ferrero Camoletto & Bertone 2009), active et infatigable. Son expérience dans la maison close de Francfort semblait demander à être validée par son modèle masculin de référence : Mehmet. Fred prit en main son portable et appela Mehmet en activant le haut-parleur de son iPhone. Il nous avait dit qu'il était parti en Allemagne dans une maison close, mais les détails de sa performance sexuelle restèrent réservés à la conversation avec Mehmet, à qui il raconta, encore exalté :

Frère j'en ai tapé trois, l'une après l'autre ! Je te jure j'ai assuré ! Il faut y aller tous ensemble, il faut y aller avec Anouar ! Je vais vous montrer le paradis, tu te rends même pas compte !

47 Mehmet était à la maison avec sa copine et Anouar n'hésita pas à souligner cette sorte de renversement des perspectives de la relation hégémonique :

T'es un papy ! T'es un papy ! Tu restes à la maison, elle ne te laisse pas sortir hein !

48 La hiérarchie des rapports entre masculinités, hégémonique et subordonnée, était temporairement renversée. Mais, finalement, le résultat de l'attitude d'Anouar et de Fred était encore une fois voué à reconfirmer le rôle hégémonique de Mehmet et l'importance attribuée à son jugement dans la dynamique homosociale. Les masculinités d'Anouar et de Fred, ainsi que leur mise en scène du modèle prédateur, semblaient nécessiter l'approbation de Mehmet. La légitimation de leur masculinité virile dépendait de l'avis du jeune turc qui, à l'autre bout du fil, complimentait Fred pour sa performance. La reproduction du modèle de la masculinité prédatrice subordonnait la position d'Anouar (et de Fred aussi) vis-à-vis de Mehmet même lorsqu'il ne jouait pas son rôle dominant de manière active et visible. Ce processus faisait d'Anouar une figure complice du rôle hégémonique de son ami Mehmet, tout en obligeant également ce dernier à rester fidèle à son rôle de prédateur, sur lequel il avait construit sa masculinité dans l'espace homosocial.

## Observations conclusives

49 Dans son anthropologie des masculinités au Maroc, Gianfranco Rebutini (2009) analyse finement la dialectique de double dépendance dans laquelle l'acteur masculin est pris lorsqu'il performe son identification de genre vis-à-vis du regard des autres. Son

enquête — qui interroge les constructions de la masculinité par l'étude des pratiques homoérotiques et homosexuelles dans la ville de Marrakech — révèle à quel point l'acteur de la masculinité est amené à se confronter, de manière permanente, d'une part aux traits du modèle masculin qu'il souhaite performer et, d'autre part, au regard des spectateurs auxquels sa performance s'adresse. En reprenant la métaphore théâtrale d'Erving Goffman (1987), l'attention de Rebutini est concentrée non seulement sur le rôle du sujet qui performe sa masculinité, mais aussi sur sa capacité à capter le regard des autres pour qu'ils deviennent son public. Il s'agit donc de se focaliser sur l'échange qui se produit entre l'expression de la performance de la part de l'acteur et l'impression de ceux et celles qui assistent à la scène (Rebutini 2009 : 217).

- 50 La dépendance d'autres acteurs et spectateurs est un repère qui permet au sujet de jouer son rôle en puisant dans un ensemble de représentations communes et d'attentes réciproques. Les cas d'étude analysés affirment le rôle central des processus d'imitation de l'hégémonie de l'hétérosexualité (Butler 2009) au sein des constructions de la masculinité qui reproduisent le modèle prédateur. Ces imitations semblent accompagnées d'un souci constant chez ces jeunes hommes : incorporer la « bonne » masculinité (hétérosexuelle, en l'occurrence) au bon moment. L'hétérosexualité se révèle ainsi comme une norme plurielle, qui se prête à de nombreuses négociations (Fidolini 2015), donnant vie à différents profils de la masculinité hétéronormative : celui du jeune qui joue le rôle de l'homme sérieux et adulte dans le scénario patriarcal, celui du dragueur de rue, celui de l'ami complice. Toutes ces formes d'expression de la masculinité confirment et réaffirment l'hégémonie de la norme hétérosexuelle, dont la masculinité prédatrice finit par être seulement l'une des manifestations possibles : peut-être la plus spectaculaire, mais certainement pas la seule.
- 51 De surcroît, la sexualité n'est pas la seule variable qui influence les conduites et les récits de ces jeunes hommes au sein des rapports de pouvoir traversés par chacun. Elle s'imbrique avec différentes relations, intra et intergénérationnelles, et intra et interculturelles.
- 52 Dans le premier cas d'étude analysé, aussi bien Soufiane que la mère marocaine mobilisent un trait spécifique de la masculinité hétéronormative à travers la référence à l'idéal patriarcal<sup>2</sup>. Tout en appartenant à deux générations différentes, ils s'en servent pour marquer leur appartenance à une culture définie comme « marocaine », qui serait différente de celle des Européen-ne-s, « les autres », et à travers laquelle ils valorisent leur condition minoritaire. De la même manière, cette même masculinité patriarcale, qui s'exprimerait dans le mariage, qui viserait au respect de la femme en tant qu'épouse, et qui est mise en scène par Soufiane vis-à-vis de la mère marocaine et de sa fille, se transforme en masculinité virile et (hétéro)sexuellement débordante dans l'espace de la rue, dans les lieux de la drague, et au sein de l'espace homosocial des pairs.
- 53 Dans le deuxième cas d'étude, nous observons que le pouvoir de l'hétéronormativité n'est pas utilisé afin de réaffirmer une culture minoritaire vis-à-vis du regard majoritaire, mais devient plutôt un enjeu de la hiérarchisation des rapports entre masculinités minoritaires. Cela est particulièrement évident si l'on pense à la position subordonnée d'Anouar face à son ami Mehmet, jeune homme immigré comme lui, qui semble dominer les relations homosociales et imposer sa masculinité comme hégémonique. De surcroît, cette logique de subordination à la masculinité hégémonique influence aussi les relations entre hommes et femmes : ce n'est pas un

hasard si Anouar semble craindre l'avis de Mehmet sur la jeune femme de couleur – « *la black [...] j'en sais pas ce qu'il en pensera d'une black* » –, en interprétant ce trait spécifique de sa partenaire comme un élément susceptible de devenir la cible des jugements de Mehmet.

- 54 Comme nous l'avons vu, le pouvoir hiérarchisant de l'hétéronormativité circule à travers les représentations de la sexualité véhiculées par les pairs ; il influence les dynamiques de l'identification de genre ; il agit au sein des interactions quotidiennes entre hommes et femmes, ou entre hommes et entre femmes ; il traverse les relations entre les générations ; il contribue à définir les rapports entre sujets ayant les mêmes origines ou ayant des origines différentes. Loin de se limiter à définir le pouvoir hégémonique de l'hétérosexualité et le désir sexuel pour une personne de sexe opposé, l'hétéronormativité est donc une force complexe qui hiérarchise les sexes et les sexualités au sein d'un ensemble plus vaste de relations et de rapports sociaux (Clair, 2008). Les hommes interviewés font de l'hétérosexualité un trait principal de leur masculinité idéale et essaient d'en mettre en scène les traits pour montrer qu'ils sont effectivement des hommes, des « vrais ». Ceux qui n'arrivent pas à accomplir le modèle masculin de référence hétérosexuel en subissent la force hiérarchisante. Dans ce cadre, la masculinité prédatrice se traduit en idéal hégémonique socialement partagé, qui – comme tout autre idéal hégémonique (Connell & Messerschmidt 2005) – se nourrit des tensions vers sa mise en pratique pour confirmer et renouveler son pouvoir tout en hiérarchisant, en même temps, les rôles et les conduites des acteurs qu'il produit.

L'auteur remercie vivement les relecteurs de  
l'article et les membres du comité de rédaction de  
la revue pour leurs remarques, qui ont  
grandement contribué à enrichir la version finale  
de ce texte.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, Eric & McCORMACK, Mark. 2015. « Cuddling and Spooning Heteromascularity and Homosocial Tactility among Student-athletes » *Men and Masculinities* 18 (2) : 214-230.
- BOLOGNE, Jean-Claude. 2010. *L'Invention de la drague. Une histoire de la conquête amoureuse*. Paris : Éditions du Seuil.
- BOUHDIBA, Abdelwahab. 1975. *La Sexualité en Islam*. Paris : PUF.
- BOURDIEU, Pierre. 2000. « La Maison ou le monde renversé », in *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*, BOURDIEU, Pierre. Paris : Éditions du Seuil, 61-82.
- BOZON, Michel. 1995. « Observer l'inobservable : la description et l'analyse de l'activité sexuelle », in *Sexualité et sida. Recherches en sciences sociales*, BAJOS, Nathalie et al. (éd.). Paris : Agence nationale de la recherche sur le sida, 39-56.

- BUTLER, Judith. 2009. *Ces Corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »* (C. Nordmann, trad.). Paris : Éditions Amsterdam.
- COATES, Jennifer. 2003. *Men talk*. Oxford : John Wiley & Sons.
- CLAIR, Isabelle. 2008. *Les Jeunes et l'amour dans les cités*. Paris : Armand Colin.
- CONNELL, Raewyn. 2005 [1993]. *Masculinities*. Berkeley : University of California Press.
- CONNELL, Raewyn & MESSERSCHMIDT, James W. 2005. « Hegemonic Masculinity : Rethinking the Concept » *Gender & Society* 19 (6) : 829-859.
- DEMETRIOU, Demetrakis Z. 2015. « La Masculinité hégémonique : lecture critique d'un concept de Raewyn Connell » *Genre, Sexualité & Société* [en ligne] 13, consulté le 17 novembre 2017. URL : <http://gss.revues.org/3546>
- DIALMY, Abdessamad. 2009. *Vers une nouvelle masculinité au Maroc*. Dakar : CODESRIA.
- DURET, Pascal. 1999. *Les Jeunes et l'identité masculine*. Paris : PUF.
- FERRERO CAMOLETTO, Raffaella & BERTONE, Chiara. 2009. « Like a sex machine ? La naturalizzazione della sessualità maschile », in *Uomini e corpi. Una riflessione sui rivestimenti della mascolinità*, RUSPINI, Elisabetta (éd.). Milan : FrancoAngeli, 133-150.
- FIDOLINI, Vulca. 2014. « L'Honneur, outil de la construction identitaire. Masculinités, sexualité et altérité » *REALIS – Revista de Estudos AntiUtilitaristas e PosColoniais* 4 (1) : 117-138.
- FIDOLINI, Vulca. 2015. *Les Constructions de l'hétéronormativité. Sexualité, masculinités et transition vers l'âge adulte chez de jeunes Marocains en Europe*. Thèse de doctorat en sociologie. Strasbourg : Université de Strasbourg.
- FIDOLINI, Vulca. 2017. « Habiter l'ordre hétéronormatif et la masculinité par le mariage » *Genre, Sexualité & Sociétés* [en ligne] 17, consulté le 17 novembre 2017. URL : <https://gss.revues.org/3993>
- FLOOD, Michel. 2008. « Men, Sex and Homosociality. How Bonds between Men Shape Their Sexual Relations with Women » *Men and Masculinities*, 10- 3 : 339-359.
- GOFFMAN, Erving. 1987. *La Mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Paris : Éditions de Minuit.
- GOUYON, Marien. 2010. « Parcours homosexuels du Maroc à la Belgique : l'émigration comme moyen d'émancipation ? » *L'Autre* 11 (3) : 310-320.
- GOURARIER, Mélanie. 2017. *Alpha Mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*. Paris : Seuil.
- GRAMSCI, Antonio. 2012. *Guerre de mouvement et guerre de position*, textes choisis et présentés par Razmig Keucheyan. Paris : La Fabrique.
- GUÉNIF-SOUILAMAS, Nacira. 2004. « De nouveaux ennemis intimes : le garçon arabe et la fille beurette », in *Les féministes et le garçon arabe*, GUÉNIF-SOUILAMAS, Nacira & MACÉ, Éric. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 59-95.
- KIESLING, Scott Fabius. 2005. « Homosocial desire in men's talk : Balancing and re-creating cultural discourses of masculinity » *Language in Society* 34 (5) : 695-726.
- LA CECLA, Franco. 2002. *Ce qui fait un homme*. Paris : Liana Lévi.
- LEBRUN, Aurélie. 2003. *Prendre et trouver sa place : discours hétéronormatifs et pratiques hétérosexuelles dans un cruising bar de Montréal*. Thèse de PhD en géographie. Montréal : McGill University.

MAUSS, Marcel. 1950. « Les Techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, MAUSS, Marcel. Paris : PUF, 364-386.

OUZGANE Lahoucine. 2003. « Islamic Masculinities : an Introduction », *Men and Masculinities* 5 (3) : 231-235.

REBUCINI, Gianfranco. 2009. *Les Masculinités au Maroc. Pour une anthropologie des genres et des sexualités dans la ville de Marrakech*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie. Paris : École des hautes études en sciences sociales.

SAADI-MOKRANE, Djamila. 2004. « Petit lexique du dragueur algérois », in *La Virilité en Islam*, BENSLAMA, Fethi & TAZI, Nadia (éd.). La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 181-186.

WHITEHEAD, Stephen M. 2002. *Men and Masculinities : Key Themes and New Directions*. Cambridge : Polity Press.

## NOTES

1. Ville frontière avec l'Allemagne, qui se trouve à quelques kilomètres de Strasbourg.
2. L'expression « idéal » ne définit pas une forme parfaite, idéalisée et suprême de la masculinité, mais elle indique plutôt le pouvoir persuasif d'un modèle masculin dont les traits constitutifs orientent les formes de l'identification de genre chez les jeunes hommes interrogés.

---

## RÉSUMÉS

En s'appuyant sur les résultats d'une étude qualitative menée auprès de 23 jeunes hommes marocains, immigrés en France, âgés de 20 à 30 ans et musulmans, cet article analyse les modalités de mise en action de la norme hétérosexuelle et son impact sur les processus d'identification de genre. Il accorde une place centrale à l'analyse des récits masculins dans différents contextes, homosociaux – entre hommes – et mixtes, afin de décrire comment la construction de masculinités hégémoniques hétérosexuelles produit d'autres masculinités qui leur sont « complémentaires ». L'attention est notamment concentrée sur la production de la « masculinité prédatrice » – à la (hétéro)sexualité active et débordante – et des masculinités « complices ». Cette démarche permet d'analyser non seulement les trajectoires de l'identification de genre chez les personnes interviewées, mais aussi de saisir l'impact d'un ensemble de rapports de pouvoir (notamment inter et intra-générationnels et entre populations minoritaire et majoritaire) sur les vécus des jeunes hommes rencontrés.

By exploiting results from a qualitative study carried out in France on 23 young Moroccan and Muslim migrant men, between the ages of 20 and 30, this article analyses how heterosexuality expresses its normative power on gender identification processes. The paper focuses attention on constructions of masculinity in both homosocial and mixed contexts in order to describe how the production of heterosexual masculinities is also based on shaping “complementary” profiles of these hegemonic masculinities. In particular, we deal with the case of “predatory” masculinity as well as “complicit masculinities” which endorse and reaffirm the hegemonic power of the predatory one. This approach leads to analyse not only gender identification trajectories but also

to observe how intra- and inter- cultural relations (e.g. between migrant and majority populations) or intra- and inter- generational relationships (e.g. between young people and adults) shape the experiences of the interviewees.

## INDEX

**Thèmes** : Recherches

**Keywords** : heterosexuality, heteronormativity, ethnography, body, critique of social relations

**Mots-clés** : hétérosexualité, hétéronormativité, ethnographie, corps, rapports de pouvoir

## AUTEUR

### VULCA FIDOLINI

Docteur en sociologie, université de Strasbourg, UMR 7367 Dynamiques Européennes

Chercheur postdoctoral au laboratoire Dynamiques Européennes (UMR 7367, CNRS – université de Strasbourg), ses travaux portent sur les masculinités et les formes d'expression de

l'hétéronormativité en société. Ses recherches les plus récentes articulent les questions de genre, santé et alimentation.

# Institution familiale et injonction à l'hétérosexualité à Dakar

À propos de la réputation masculine d'« aimer les femmes »

*Family Institution and the Injunction to Heterosexuality in Dakar : About the Masculine Reputation of "Loving Women"*

Nicolas Faynot

---

- 1 La réputation du *goor gu bëgg jigeen*, qui en langue wolof signifie littéralement l'« homme qui aime les femmes », est ambiguë dans le sens où elle peut être tout aussi valorisante que dévalorisante. Quoi qu'il en soit, elle concerne directement la sexualisation de l'identité de l'homme ainsi désigné à travers une mise en perspective de sa virilité. Cette contribution souhaite, en se saisissant de cette réputation, s'intéresser aux manifestations discursives qui entourent les normes hétérosexuelles, lorsqu'elles émanent des membres d'une institution familiale sénégalaise pour être dirigées vers ses jeunes hommes. J'insisterai particulièrement sur les injonctions à l'hétérosexualité, donc à l'hétéromasculinité<sup>1</sup>, contenues dans ces manifestations. Par ce fait, je souhaite m'ancrer dans les études émanant de diverses disciplines qui, tout en portant sur différentes chronicités et zones géographiques, ont permis d'asseoir les questions concernant la construction des masculinités dans un débat contemporain, et de lancer un appel quant à la nécessité de les poursuivre et de les enrichir. Dans cette logique, l'étude des masculinités au sein de contextes familiaux semble d'une importance considérable, puisqu'elle permet de se rendre compte combien l'instance familiale prend part à la reproduction de la domination masculine, par quels mécanismes elle tend à la reproduire et quelle place elle occupe dans la fabrication des identités sexuelles (Bourdieu 2002 ; Sohn 2009 ; Godelier 2004).
- 2 La complexité et la relativité de l'image du *goor gu bëgg jigeen* semblent particulièrement appropriées pour interroger les masculinités, leurs dynamiques et les mécanismes d'hétérosexualisation qui émanent d'une institution sociale sénégalaise. Avant de commencer cette analyse, il me faudra introduire le cadre de cette recherche et revenir sur les choix méthodologiques qui ont été faits. Ces informations apportées, on pourra se concentrer sur les critères qui tendent à justifier l'attribution de la

réputation de *goor gu bëgg jigeen*. La trajectoire d'un jeune homme sera étudiée afin d'envisager concrètement par quels moyens cette assignation opère, tout en reconnaissant qu'il y a des « logiques sociales à l'œuvre dans la production et la diffusion des dispositifs de réputation » (Beuscart *et al* 2015 : 6). Cette trajectoire sera par la suite comparée à celle d'un autre homme pour envisager la non-attribution de cette réputation et ses implications. Je montrerai comment l'image en question revêt une forme d'injonction sociale de virilité, ce qui permettra de revenir sur certains de ses mécanismes. J'introduirai le fait, à travers deux autres trajectoires masculines, que cette réputation puisse dans certaines de ses configurations être dévalorisante, avec l'idée sous-jacente qu'à travers elle, il existe un jugement social des mesures du désir. Pour finir, j'envisagerai la notion de réputation en tant que phénomène langagier et comme un dispositif de jugement, permettant de montrer les tensions existantes entre virilité et obligations masculines. Dans ce cadre, il s'avère intéressant de constater dans quelle mesure cette assignation peut entraîner des hommes à dénoncer les formes que prend l'injonction à l'hétéromasculinité.

## Cadre empirique et théorique de la recherche

- 3 C'est dans le cadre d'un travail de thèse en anthropologie s'intéressant aux trajectoires sentimentales prémaritales des hommes dakarois que les données présentées dans cet article ont été collectées entre 2013 et 2016<sup>2</sup>. Afin de m'intéresser à la production d'une injonction à l'hétérosexualité, j'ai opté pour la restitution des trajectoires de quatre jeunes hommes de cette famille qui présentent donc des caractéristiques communes : ils appartiennent à la même ethnie (Wolof), à la même confession religieuse (musulmane de confrérie mouride) et ne sont pas mariés<sup>3</sup>. Ces choix méthodologiques se justifient à plusieurs égards. Il m'importe tout d'abord de m'attarder sur des cas particuliers dans un souci de précision empirique. De plus, prendre pour assise une seule unité familiale limite le nombre de relations interpersonnelles à prendre en compte. Ensuite, le choix d'une analyse en contexte familial permet de porter une attention particulière à ce cadre de socialisation et aux liens ambigus qu'il entretient avec le mécanisme réputationnel dont il est question. Enfin, ces quatre profils masculins étant hétérogènes, leurs trajectoires me semblent refléter une large dimension des catégorisations différentes et complémentaires de figures du *goor gu bëgg jigeen*. Les hommes en question sont deux frères de mêmes père et mère, et deux de leurs cousins par filiation utérine qui sont eux aussi frères de mêmes père et mère.
- 4 Il m'a fallu investir des espaces<sup>4</sup> pour les besoins de cette enquête de manière régulière sur une temporalité s'étalant sur trois ans. Ainsi, j'ai pu partager de nombreux moments informels avec une grande partie des membres de cette famille. Les données présentées dans cet article émanent de méthodes de recueil variées et complémentaires. Ainsi, j'ai pu observer de multiples interactions entre ces hommes et des membres de leur famille, qui ont eu lieu parfois en présence d'une de leurs petites amies. Ensuite, des entretiens semi-directifs ont été menés avec ces hommes<sup>5</sup>, visant à recueillir des récits sexuels (Giami 2000) afin de tenter de comprendre au mieux leurs trajectoires sentimentales. Ils ont été complétés par des entretiens non directifs et semi-directifs conduits auprès de leurs parents, de leurs oncles et tantes, d'une partie de leurs cousins / cousines et frères / sœurs. Enfin, boire le thé avec ces hommes en

compagnie de leurs amis m'a permis d'avoir accès à des conversations au cours desquelles ils reviennent souvent sur leurs parcours sentimentaux.

- 5 L'approche adoptée porte une attention particulière aux discours de ces hommes ainsi qu'à ceux qui sont émis sur eux par les membres de leur famille. Puisqu'il sera question d'une réputation qui semble se manifester et se négocier surtout par des actes langagiers, procéder à une analyse de ces discours se révèle incontournable<sup>6</sup>. Il convient alors de préciser que, afin de répondre aux objectifs de cet article, j'insisterai surtout sur la contextualisation de ces activités discursives (Hymes 1996), en mettant au jour les positions des locuteurs en termes de relations sociales et de pouvoir. Ce que je chercherai surtout à travers cet ancrage sera l'exploration des dimensions interactionnelles et performatives des pratiques langagières (Masquelier 2005), afin de mieux saisir les enjeux entourant le dispositif réputationnel analysé.

## Les critères d'évaluation de la réputation

- 6 Tapha a 18 ans<sup>7</sup>. Il est scolarisé dans un lycée du secteur. Comme un grand nombre de ses camarades de classe, il a plusieurs petites amies et passe des heures à converser au téléphone avec elles. Dès qu'il rentre du lycée, il monte sur la terrasse et les appelle. Lorsque ses aînés l'envoient faire des commissions, il tarde souvent à se mettre en route, puisque cela l'oblige à abréger ses conversations téléphoniques. Un dimanche de mars 2015, l'une de ses petites amies, Khadi, vient lui rendre visite. Elle est invitée à s'asseoir dans le salon. Tout en regardant une série télévisée, Tapha et Khadi conversent et se demandent réciproquement des nouvelles de leur famille. Vingt minutes plus tard, ils s'éclipsent dans une chambre dont ils ne ferment pas la porte, seul un rideau opaque est tiré. Dix minutes plus tard ils sortent, et Tapha la raccompagne. Il montera alors sur la terrasse pour appeler une autre de ses petites amies. Après quarante minutes de conversation, il appellera Khadi et restera une demi-heure au téléphone avec elle. Dans le salon, on parle de lui, sa mère s'adresse à sa belle-sœur dans ces termes : « *Xoolal sama dom, ki dafa bëgg jigeen* » (Regarde mon fils, lui il aime les femmes). Une des tantes confirme et précise qu'il est comme son grand frère, qu'il aime les filles. Suite à cet échange, un oncle de Tapha me confie :

Tu as vu la mère de celui-là [Tapha], comment elle bombe le torse ! Elle est tellement fière.

- 7 Cette description semble particulièrement renseigner sur certains critères qui tendent à l'évaluation du fait que Tapha « aime les femmes ». Les membres de sa famille ont établi la déduction suivante : si Tapha est présent dans l'espace domestique et qu'il ne fait pas ses devoirs, il téléphone forcément à une jeune femme. Pour ses aînés familiaux, c'est un indice manifeste du fait qu'il « aime les femmes ». Un autre aspect revêt également une valeur de preuve quant à la qualification de la réputation du *goor gu bëgg jigeen* : le fait que plusieurs femmes de son âge viennent rendre visite à Tapha. La visibilité des relations qu'il entretient est en effet mise en lumière à travers ces visites. Lorsqu'il est en déplacement dans le quartier, Tapha n'en rend pas forcément compte à ses aînés. *A priori* donc, il n'y a pas de contrôle social concernant ses fréquentations en dehors de la maison familiale. Ce sont alors les visites des petites amies de Tapha qui rendent concrètement visibles ses relations amoureuses. Un

troisième critère semble présent dans l'évaluation de la réputation, mais dans une moindre mesure, celui qui se rapporte au regard.

Quand tu jettes un coup d'œil aux femmes qui passent devant toi, tu regardes leurs formes, tu les regardes, parce que tu les trouves jolies. Si quelqu'un te voit faire ça, il dira que toi, « tu aimes les femmes. (Un cousin de Tapha, 21 ans, 2015).

- 8 L'orientation du regard confirmerait ainsi une attirance sensuelle envers les corps féminins, ce qui aux dires des aînés de Tapha serait manifestement son cas. Ces trois critères témoigneraient du fait que Tapha puisse être considéré comme « aimant les femmes ». Mis bout à bout, ils confirment la réputation dont il est détenteur. L'évaluation de celle-ci est bien sûr contestable dans la mesure où elle repose sur des critères de « preuves indirectes » (Emler 2013). Elle tient ainsi en grande partie à sa visibilité, au-delà de son évaluation objective. Ce qui semble ici particulièrement intéressant tient au fait que cette dernière s'ancre sur des manifestations diverses qui sont traduites comme des confirmations d'une attirance. On retrouve ainsi deux des caractéristiques de la réputation telle que la définit P. Boistel (2014 : 212-213) en s'appuyant sur des analyses de C. Fombrun (1996) : le fait qu'elle soit basée sur des perceptions et qu'elle représente une uniformité de perceptions individuelles.
- 9 Chez les Wolofs, la réussite de l'éducation d'un enfant est portée au crédit de la mère. L'expression *ndey-ju-liggéy* (une femme qui a travaillé) témoigne de cette réalité. On dira d'un enfant qui est bien éduqué ou qui a une « bonne situation » que sa mère a « bien travaillé » (Diop 2012 : 23 ; Gning 2013 : 27). On comprend alors le sentiment de fierté de la mère de Tapha, par rapport au comportement de son fils, ce dont témoigne son oncle en exprimant qu'elle « bombe le torse ». À l'instar de la plupart des sociétés, la société wolof se fonde sur la différenciation asymétrique des sexes et l'hétéronormativité<sup>8</sup> (Gning 2013 : 25). Dans ce contexte, être estimé comme quelqu'un qui « aime les femmes » est valorisant. Si certaines femmes de la famille parlent de Tapha en son absence, elles ironisent sur le fait qu'il est toujours occupé à séduire. Le registre employé n'est pas celui de la moquerie : le rire est suscité par une certaine forme de pudeur, en particulier lorsque le sujet est évoqué dans un cadre transgénérationnel et mixte. Les taquineries sont souvent répétées et assurent verbalement une reconnaissance des qualités hétérosexuelles prêtées à Tapha. Il s'agit dès lors de comprendre que l'étiquette accolée à ce dernier par les membres de sa famille « a un pouvoir performatif immédiat : au moment où elle est prononcée et validée, elle rend réelle, aux yeux de son public, l'attitude qu'elle décrit [...] » (Clair 2008 : 82).
- 10 Incontestablement, par son intérêt pour les femmes, Tapha montre qu'il est en train de devenir un *homme*. L'attrait qu'il manifeste et l'investissement subjectif temporel qu'il accorde à des jeunes femmes peuvent alors être significatifs sans pour autant être jugés comme « anormaux » du fait de son jeune âge. Il a 18 ans et a déjà prouvé aux membres de sa famille qu'il était apprécié par des jeunes femmes. Il parcourt ainsi un « processus » qui « conduit l'adolescent à l'âge d'homme » (Sohn 2009 : 8), et qui est à cet égard socialement valorisé. On se trouve dans un registre de virilité ostentatoire, où les paroles et les actes de Tapha apparaissent comme des preuves de ses capacités, considérées localement comme viriles. Ce qui fait sa réputation, c'est autant d'aimer les femmes que d'être apprécié par elles. Son manque de discrétion dans ses démonstrations amoureuses pourrait s'expliquer par le fait qu'il cherche justement à

rendre visible son aptitude à plaire et à entretenir différentes relations en même temps, ce qui lui permettrait de jouir des aspects positifs de cette réputation. Il est nécessaire de prendre en considération le fait que le désir d'une « bonne réputation » peut « inspirer l'action » d'un individu (Elster 2013 : 29).

## L'injonction sociale à la virilité

- 11 Les aspects du comportement de Tapha dont il a été question poussent sa famille à le qualifier de jeune homme qui « aime les femmes ». Ainsi, qu'il soit porteur de cette réputation est signifié à maintes occasions par les membres de sa famille, en particulier par des actes langagiers, comme le montrent les exemples mentionnés. *A contrario*, ce n'est pas le cas d'Amar, 20 ans, le cousin de Tapha avec qui il partage la même chambre. Déscolarisé à l'âge de 14 ans, il consacre une grande partie de ses journées à la pratique du football. Il s'entraîne tous les jours depuis quatre ans et espère devenir joueur professionnel. Parce qu'il tente de se consacrer exclusivement au sport, il fait savoir à son entourage familial qu'il ne cherche pas de petite amie. Selon lui, concilier ses espoirs professionnels, qui lui demandent un entraînement physique intensif, au fait d'avoir des petites amies, semble irréalisable :

J'ai déjà eu des copines, mais je n'en veux plus. Ça te fatigue trop. Tu n'as pas la tête à l'entraînement, tu penses tout le temps à elles. Et si tu fais de la sexualité avec elles, après tu es tellement fatigué. Il faut faire des sacrifices. Quand je serai célèbre *In Shaa Allah*, là, j'aurais le temps pour les filles. (2014)

- 12 Amar dit refuser engagement sentimental et activité sexuelle parce qu'il se les représente comme nuisibles à son potentiel sportif et ne servant pas l'objectif prioritaire qu'il s'est fixé<sup>9</sup>.
- 13 L'observation des comportements relationnels amoureux dans le quartier des Parcelles Assainies me pousse à revenir sur une tendance, révélée par le suivi d'une trentaine de jeunes personnes investies dans des relations de couple, qui veut que toute relation sentimentale entraîne pour les deux protagonistes un investissement temporel conséquent. C'est un critère permettant à chacun des partenaires d'évaluer la force de l'engagement dans la relation<sup>10</sup>. L'investissement temporel apparaît comme un synonyme d'attachement, ce qui implique qu'il soit requis. Amar préfère donc ne pas se permettre d'entreprendre une ou plusieurs relations, et une des raisons apparentes de ce choix porte sur la dimension temporelle qui est étroitement associée aux modalités amoureuses. Ses aînés familiaux n'hésitent pas à se moquer de lui à ce sujet et en parlent souvent en ces termes :

Amar n'aime pas les filles. Il n'aime que son ballon. Sa copine, c'est son ballon. (Une tante d'Amar, 48 ans, 2016)

- 14 Les enfants de la famille reproduisent ensemble ce genre de moqueries, ce qui les fait beaucoup rire. Lorsque l'un d'eux s'empare d'un ballon, il n'est pas rare de le voir s'approcher d'Amar en le lui tendant et en lui disant : « Regarde ta copine ! » En février 2014, alors qu'il était assis dans la rue devant la porte de sa maison, un de ses oncles (49 ans) le voit regarder un groupe de lycéennes qui rentrait de classe, et lui dit :

Pourquoi tu les regardes ? Toi, tu n'aimes que ton ballon. Tu ne sais rien !

- 15 Le regard qu'Amar porte sur ces femmes n'est ici pas vu comme le reflet d'une attirance. Depuis qu'il se consacre autant au sport, il n'est jamais considéré comme pouvant potentiellement désirer une femme.
- 16 Suite à ces descriptions, je formule l'hypothèse suivante : un jeune homme qui se contenterait de regarder les jeunes femmes de son âge sans oser interagir avec elles ne pourrait pas être considéré comme un « homme qui aime les femmes ». Même si ce regard peut témoigner d'une attirance envers l'autre sexe, il ne semble pas à lui seul un critère permettant de se voir attribuer cette réputation<sup>11</sup>. Celle-ci n'est pas pensée comme liée uniquement à la passivité d'un regard, au ressenti d'un attrait, mais à une mise en acte, à sa concrétisation. C'est par la démonstration de cette attraction et une identification claire envers les femmes séduites que la réputation prend racine, d'où le postulat suivant : cet étiquetage nécessite des preuves en termes de capacités de conquête. De son côté, Amar exprime et montre qu'il rejette momentanément séduction et relations sentimentales, alors s'il lui arrive de « regarder » des femmes, ce regard ne sera pas considéré comme la preuve d'une attirance. Pour Amar, comme pour Tapha, il y a donc réception des signes de l'attirance de la part de tiers, puis interprétation, et c'est cette dernière qui agira positivement ou négativement quant à la validation de cette réputation.
- 17 Parce qu'il ne montre pas suffisamment de signes d'un certain nombre de capacités attendues chez un homme de son âge, Amar essuie quotidiennement des moqueries de la part de membres de sa famille d'âge et de sexe différents, moqueries qui s'échafaudent autour de la remise en cause d'une qualité perçue comme essentielle de sa masculinité : son orientation sexuelle. On ne peut pas voir dans son ballon de football un fétichisme sexuel dans un sens freudien, puisqu'il n'y a pas remplacement de l'objet sexuel « normal » par un autre objet en relation avec lui (Freud 2012 : 83). Toutefois, la désignation d'une attirance envers un objet semble bien présente, et jugée comme relevant d'un critère sexuel, car elle est pensée comme se faisant au détriment de l'attirance pour l'autre sexe. Les projets de carrière d'Amar le poussent à effectuer un choix dans les registres amoureux et sexuel, mais ne sont pas entendus par les membres de sa famille comme une justification valable de son abstinence<sup>12</sup>. Ce qu'ils retiennent tient au non-souhait et à la non-capacité d'Amar de séduire et d'entrer en relation avec des femmes. Cela soulignerait pour eux une « déviance homosexuelle ou asexuelle » :

S'il n'aime pas les femmes, c'est qu'il aime les hommes. (Une sœur d'Amar, 24 ans, 2016)

- 18 T. K. Biaya met en avant dans ses travaux que les familles dakaroises ne s'inquiètent pas de l'« inertie sexuelle » de leurs « jeunes mâles » (2001 : 83). Le cas d'Amar tend à montrer sinon le contraire, du moins qu'une partie de sa famille peut s'en soucier.
- 19 L'injonction sociale à la virilité, telle qu'elle se manifeste au Sénégal en particulier envers les jeunes hommes, entraîne une incompréhension dans le cas où un homme refuse une relation sexuelle avec une femme. Cela s'applique aussi par extension si celui-ci refuse d'entrer dans une relation amoureuse<sup>13</sup>. « L'homme est naturellement polygame », comme se plaît à le dire un grand nombre de mes interlocuteurs masculins, les jeunes hommes non mariés n'ayant que peu d'injonctions à une exclusivité amoureuse et sexuelle. Je ne m'étendrai pas sur les justifications culturelles et religieuses qui sous-tendent ce propos, ce qui importe est cette obligation sociale de

virilité et les manières dont elle s'exerce. À ce stade de la réflexion, il semble possible d'admettre que la réputation du *goor gi bëgg jigeen* s'attache en particulier aux amours plurielles et mette en avant non seulement une orientation sexuelle affirmée, mais aussi des capacités relationnelles<sup>14</sup>. Elle encourage en effet la prise d'initiative, le passage à l'acte dans la séduction, et c'est précisément en cela que l'attirance envers les femmes ne suffit pas.

Les femmes maintenant, elles sont plus difficiles qu'avant. Elles ne se laissent pas faire, elles veulent tout contrôler. Elles sont fortes. Il faut que les jeunes garçons les connaissent bien pour les maîtriser, sinon on dit que ta femme, elle ne te respecte pas, et ça, c'est pas bon ! (2014)

- 20 Le vocabulaire mobilisé par la mère d'Amar, d'une cinquantaine d'années, n'est pas équivoque. Outre le fait qu'il met en avant le poids des rapports de genre et une volonté de reproduction de ceux-ci, il indique aussi que c'est par l'expérience qu'un homme devient capable de « contrôler ». Ne pas « connaître » et « refuser » des femmes, comme c'est apparemment le cas de son fils, questionne par extension sa capacité à prendre épouse et à se faire respecter en tant qu'époux.

Le contraire de *bëgg jigeen* (aimer les femmes), c'est *xamul jigeen* (il ne connaît pas les femmes) ou *dafa bagñe jigeen* (il refuse les femmes). C'est grave si on dit ça d'un homme, ça veut dire qu'il est homosexuel. (Tapha, 2013)

- 21 Le fait de dire « non » aux femmes est jugé d'autant plus grave qu'un doute est alors permis sur l'hétérosexualité dans un cadre culturel caractérisé par une « norme homophobe affirmée » (Salomon 2009 : 154). Ne « pas connaître les femmes » montre qu'un homme n'est pas apte à entreprendre des relations du fait de sa méconnaissance des arts de la séduction ou tout simplement de son incompetence.

## Les mesures du désir

- 22 Ali est un des frères aînés d'Amar. Il a fait le choix il y a quatre ans de quitter la résidence familiale pour s'installer en centre-ville dans une chambre d'un appartement locatif qu'il partage avec un de ses cousins. Il a pris cette décision afin de se libérer quelque peu de l'emprise de sa famille, qu'il jugeait trop forte, et pour tenter de faire du « business » en ville. Ce choix de l'habitat demeure une source de tension entre Ali et sa famille, puisque celle-ci lui reproche son manque de considération et de solidarité. Après avoir déménagé, il aurait totalement délaissé les membres de sa famille en ne participant plus aux dépenses quotidiennes. Ses proches lui tiennent rigueur de ce manque d'investissement, et déplorent de ne pas recevoir d'apport financier de sa part. Ali mène une vie de noctambule composée de sorties dans des bars et en boîte de nuit et il n'hésite pas à le faire savoir à qui veut l'entendre. À ce titre, il insiste tout particulièrement sur la narration de ses multiples conquêtes amoureuses et sexuelles, tout en se vantant d'avoir des petites amies dans tous les quartiers de Dakar. Ainsi lorsque son oncle (53 ans, 2014) dit de lui « Ali *bëgg na jigeen trop*<sup>15</sup> » (Ali aime trop les femmes), il exprime que ce dernier aime « trop » les femmes aux dépens de sa famille. Cette énonciation met l'accent, dans cette évaluation du désir, sur le fait qu'il les aime de manière démesurée. Cet excès de désir pour les femmes est alors compris comme étant la source de la négligence d'Ali envers sa famille<sup>16</sup>. Attané nous dit à ce propos, en référence au contexte burkinabais, que « l'intérêt personnel ne doit pas supplanter les

obligations sociales d'entraide vis-à-vis des proches, obligations auxquelles chacun est soumis » (2009 : 158). Le comportement d'Ali est loin d'être perçu comme un modèle, un exemple à suivre pour les plus jeunes hommes de la famille, mais plutôt comme un vecteur de honte. Ces reproches touchent également à la notion de piété dans l'éducation religieuse musulmane au Sénégal, qui met un accent fort sur les obligations genrées des hommes (Dimé 2007 ; Vuarin 1990)<sup>17</sup>. Dans le cas particulier d'Ali, c'est bien autour du non-respect d'une valeur masculine et de la rupture avec le communautarisme familial<sup>18</sup> que tournent les reproches qui lui sont adressés. Le jugement social stigmatisant qui va être émis à l'encontre d'Ali se fonde sur sa supposée obsession sexuelle. Son « désir » est représenté comme « trop important », surtout parce qu'il l'empêche d'exercer un rôle social déterminé, conformément à une solidarité économique exigée des hommes envers leur famille (Antoine *et al* 1998).

23 Ce n'est pas autour de cette prérogative que vont s'organiser les reproches liés aux comportements d'Idris. À 33 ans, il est l'aîné des fils de son père. Sa situation de fonctionnaire paraît confortable et il réside à proximité de la maison familiale qu'il a quittée depuis six ans pour louer une petite chambre avec un ami. Cela lui permet d'être présent et de répondre à ses obligations familiales. Puisqu'il est très investi dans le budget et les dépenses de sa famille en participant aux charges financières, il répond à son « devoir de solidarité » (Dimé 2007 : 160). Depuis qu'il a 17 ans, Idris est multipartenaire, et depuis lors est considéré comme un « homme qui aime les femmes ». Sa relation la plus longue a duré cinq ans, et s'est interrompue lorsque la jeune femme a décidé d'épouser un autre de ses prétendants. Tous les membres de sa famille, mais aussi les habitants du quartier qui le connaissent, le considèrent comme un *dorankat bu mag* (un grand dragueur).

24 Quand une de ses tantes (63 ans) parle de lui, elle tient ces propos :

Il cherche à se caser, mais il ne cherche pas, il ne se case pas. Il a des copines, mais ne cherche pas à les marier. Il dit qu'il veut, mais il dit qu'il ne trouve pas une bonne épouse. Mais c'est faux, il n'y a pas de mauvaise épouse. Il dit que s'il ne se marie pas, c'est de la faute des femmes, mais c'est pas vrai, c'est de sa faute. Il a peur de se marier, il n'est pas assez sérieux [...] il est trop indécis. Il continue de mentir, de collectionner les filles et de leur faire des fausses promesses. *Mom dafa ragal jigeen. Tapette le* (Lui il a peur des femmes. C'est une tapette<sup>19</sup>). (2013)

25 Pour une grande majorité des aînés familiaux d'Idris — et en particulier les femmes —, c'est l'indécision qui caractérise ses comportements en matière de relations amoureuses et c'est ce qui lui est directement reproché. Dans sa fratrie, deux de ses frères cadets sont déjà mariés, et parce qu'il est leur aîné, son indécision est d'autant moins comprise. Son comportement multipartenarial qui ne laisse pas percevoir de perspectives maritales pousse certains à remettre en cause son aptitude à se choisir une seule partenaire et à adopter un comportement jugé responsable. Sa « peur des femmes » n'est pas perçue comme masculine, apparaît comme tout sauf valorisante et sert régulièrement d'explication à une absence de volonté de légitimer une union. Les critiques familiales sont exacerbées par la situation professionnelle d'Idris, qui lui permettrait concrètement de se marier, d'entretenir sa future épouse et les enfants qui naîtraient de cette union. Si sa peur est supposée, c'est aussi parce que les membres de sa famille considèrent qu'il n'arrive pas à « gérer » ses petites amies et les relations qu'il entretient avec elles. Il ne les « maîtriserait » pas assez bien, il n'arriverait pas à

faire durer ses relations assez longtemps ni sur des bases assez solides et prometteuses pour envisager une union. Il faut replacer l'importance du mariage dans ce contexte bien précis où il est une « étape décisive » — pour les hommes comme pour les femmes — qui, identitairement, entraîne l'accès à une « majorité sociale » (Thoré 1964 : 547-548). Un des frères d'Idris (27 ans) confirme cette hypothèse :

On dit qu'il [Idris] n'est pas fidèle, on dit qu'il est un coureur de jupons. Ça veut dire qu'il n'est pas fidèle à sa famille, qu'il n'est pas fier, parce que sa famille voudrait qu'il soit un *leader*, un repère pour ses enfants et ses petits frères. Si quelqu'un court derrière les filles, tu le perçois pas comme un modèle. (2016)

- 26 Un retour sur ces deux trajectoires de jeunes hommes montre que le « désir » masculin peut être l'objet d'un jugement. La mesure émise par le groupe familial définit implicitement le fait qu'il y aurait de « bonnes » et de « mauvaises » manières de « désirer », qui se manifestent dans les cas particuliers qui ont été mis en avant en termes d'intensité et de temporalité. Il est donc possible d'approfondir cette réflexion quant à la catégorisation du *goor gu bëgg jigeen* : pour que cette réputation soit valorisée socialement, il faut « aimer », mais pas « trop », ni « trop longtemps ».

## Réputation et performativité

- 27 Les données recueillies permettent de mettre au jour que des injonctions hétéronormatives sont émises envers quatre des jeunes hommes de cette famille. C'est sur leurs modalités d'expression que je vais à présent insister. Les travaux d'Austin concernant les actes de langages renseignent sur ce point, en particulier du moment que l'on considère que les types de discours qui ont été mis en avant n'ont pas seulement pour finalité de faire un constat (1991). À bien des égards, les membres de cette famille, lorsqu'ils affirment devant tel ou tel jeune homme qu'il « aime les femmes », se situent dans un « processus relationnel visant à influencer, orienter, agir sur les autres et sur le monde » (Leimdorfer 2010 : 4). Il serait alors pertinent de concevoir la réputation comme un acte de langage motivé et performatif (Austin 1991 ; Clair 2008 : 82), dans le sens où il cherche à accomplir une action. L'énoncé en question, situé dans un processus interactionnel, se révèle avoir des effets concrets.
- 28 Les propos que peut tenir Ali vont dans ce sens :

Ali *beug na jigeen* (Ali aime les femmes). Les femmes ici, elles me disent tout le temps ça. Elles me laissent pas tranquille. [...] Elles disent que j'aime trop les femmes. Que je dois pas faire ça. [...] Même si je me marie, les gens ils continueront de parler et dire que j'aime trop les femmes de toute façon. Elles disent : *Ali beug na jigeen waye amoul jigeen* (Ali aime les femmes mais il n'a pas de femme). (2014)

- 29 Ce pessimisme est imputable à des caractéristiques attribuées à Ali en dépit de sa volonté et de ses qualités individuelles objectives (Becker 1988). Même si la visibilité de ses pratiques amoureuses a contribué à ce qu'il obtienne la réputation en question, cette dernière lui reste accolée et nuit à ses perspectives matrimoniales. Sa réaction sera alors de poursuivre ses pratiques multipartenariales en l'absence de probabilité d'entamer une relation sur des bases différentes, qui ne serait pas entachée de tels présupposés sur sa personne. Amar m'expliquera par ailleurs en 2015 qu'une des

raisons qui le poussent à ne pas rendre visibles ses relations — car il s'avère qu'il a deux petites amies — tient au fait de ne pas subir les mêmes préjugés qui ont été portés sur Ali à son âge. Le dispositif réputationnel imposerait donc bel et bien des « contraintes » qui s'inscrivent dans la durée (Beuscart *et al* 2015 : 15). Dans le cas d'Idris, on peut percevoir la manière dont un doute se porte sur la masculinité d'un homme, alors qu'il remplit tous les critères supposés définir *a priori* une virilité valorisée socialement. On peut ainsi souligner l'aspect « non statique » de la réputation (Chauvin 2013 : 141) avec ce passage d'une considération positive à une considération négative : une virilité jugée trop forte peut entrer en contradiction avec les valeurs masculines. Je nuance ainsi les propos de T. K. Biaya, qui soutient que la masculinité se définit par une « sexualité luxurieuse » (2001 : 77). Cette étude tend à montrer qu'elle n'en est qu'un aspect, la reconnaissance sociale d'une « bonne » masculinité est relative à des critères plus larges. « La masculinité ainsi entendue se traduit [...] en processus de reconnaissance sociale du sujet » qui passe par « le mariage », donc par une « union hétérocentrée dans un but de procréation » (Fidolini 2017). Cette alliance peut alors être empêchée, tout du moins retardée, par l'incapacité de certains hommes à pouvoir restreindre et maîtriser leur désir des femmes.

- 30 La mobilisation de ces différents profils biographiques masculins, en lien avec leur catégorisation ou non comme *goor gu bëgg jigeen*, a servi de socle afin de présenter différents enjeux en termes de masculinité / virilité. J'ai montré comment cette assignation hétéromasculine est formée par ces enjeux, en mettant en avant la portée prescriptive de ce mécanisme réputationnel. Ce qui semble plausible dans le cadre analysé, et je partage ainsi les opinions de N. Emler, c'est que la réputation serait à voir comme un énoncé de jugement (2013 : 91), une manière pour un groupe familial de faire entendre son point de vue sur des manières de se comporter en tant qu'*homme*. On peut effectivement sentir que c'est un moyen pour des aînés familiaux, pressés que leurs membres se conforment à des normes, de les signifier. Cela passerait par le fait d'encourager les adolescents à se familiariser avec les normes de séduction en vigueur, et les hommes plus âgés à adopter un comportement plus mesuré. Que ce mécanisme fonctionne est une autre question, et j'ai tenté d'en révéler quelques failles. Les particularités du dispositif réputationnel font que les jugements qu'il contribue à faire peser sur un individu s'imposent et échappent en partie au contrôle de celui-ci, d'autant plus lorsqu'ils ne restent pas cantonnés au cercle familial et le débordent rapidement. Cela fut le cas d'Ali et d'Idris, notamment parce qu'ils sont plus âgés qu'Amar et Tapha et qu'ils ont un passif multipartenarial plus important. Les ragots seraient à ce titre des vecteurs de diffusion de présupposés identitaires auxquels on attribue un statut de vérité<sup>20</sup>. Et « le ragot constitue en outre un moyen stratégique pour promouvoir les intérêts des différentes factions ou gérer les réputations et sert donc à exprimer les enjeux de pouvoir » (Bonhomme 2009 : 14). Du fait que « la réputation informe sur les autres » (Origgi 2013 : 7), dans un climat caractérisé prémaritalement par de fortes suspicions d'infidélité, Ali et Idris portent une réputation rebutante pour les potentielles prétendantes au mariage qu'ils pourraient rencontrer. Quel est l'intérêt, pour les différents membres de la famille, de faire perdurer la réputation d'Ali et d'Idris, alors qu'elle semble les sanctionner et ne pas servir les intérêts supposés de la parentèle ?
- 31 Afin de tenter de répondre à cette question, il s'agit de faire ressortir les modalités particulières de ces situations interactionnelles, pour ainsi dégager les relations

hiérarchiques dans lesquelles la perpétuation de la réputation prend racine. Si l'on revient sur le fait que c'est entre autres par le ragot que la réputation se propage, sa « circulation au sein du groupe permet de réaffirmer les valeurs communes en stigmatisant les comportements déviants » (Bonhomme 2009 : 14). L'aspect de la réputation-sanction est ainsi parfaitement visible dans les propos d'Ali et d'Idris. Ils identifient comme éléments déclencheurs la rupture d'Ali par rapport au principe de solidarité économique institutionnelle, et l'occasion manquée d'Idris d'épouser son ex-petite amie, qui était très appréciée de ses sœurs et de sa mère. Et selon eux, ce sont surtout les femmes de la famille qui relaieraient le plus d'informations stigmatisantes les concernant. Bien sûr, il faut préciser que ces réponses incriminant principalement les femmes ont été données à un ethnologue homme. Elles font en outre des femmes les vecteurs principaux de la circulation du ragot sans prendre en compte le fait que celles-ci, étant beaucoup plus souvent présentes dans l'enceinte familiale et celle du quartier, ont plus l'occasion de les véhiculer.

Moi si j'avais été à sa place [Idris], j'aurais fait pareil. Aujourd'hui, on est moins poussés à se marier que dans le temps. C'est un homme, et il profite. C'est normal. (Le père d'Idris, 69 ans, 2015).

- 32 Comme le démontre cet extrait, s'il a été convenu que des moqueries et des reproches francs peuvent être adressés aux jeunes hommes afin de leur faire entendre les attentes normatives genrées, une empathie plus importante de la part des hommes est à noter. Elle serait alors peut-être à envisager comme une forme de solidarité masculine. Même si les aînés masculins font entendre leurs revendications et leurs espoirs en matière d'attentes sociales, cela expliquerait le fait qu'ils se montrent moins pressants. Il ne faut pas oublier que les injonctions qui touchent à la construction des identités masculines et de la virilité sont inscrites dans la reproduction de rapports de pouvoir (Bourdieu 2002).

C'est comme mon petit frère [Amar], lui, il a décidé de laisser les filles, parce qu'il est sportif et qu'il veut aller en Europe faire du sport. Les gens se moquent de lui et lui disent [...] qu'il aime pas les filles. Mais moi, quand on dit ça de lui, je dis merci ! Ça veut dire qu'il aime vraiment ce qu'il fait. (Ali, 2015)

- 33 Si des mécanismes et des rhétoriques de soutien masculines sont mises en place particulièrement par les plus jeunes, ils expriment également leur exaspération commune envers des attentes normatives genrées. Dès lors que l'on se réfère au cadre d'énonciation et de répétition de cet étiquetage, on peut apercevoir qu'il permet d'exprimer « de manière transposée les tensions et les conflits au sein de la communauté locale » (Bonhomme 2009 : 15).

## Conclusion

- 34 À travers cet article, j'ai tenté de montrer comment s'articulent, autour de la subjectivation de la mesure des désirs, les enjeux de la valorisation / dévalorisation de la réputation de *goor gu bëgg jigeen*. En jouissant d'une identité socialement positive, des jeunes hommes peuvent se dégager du « spectre de l'homosexualité » (Mulot 2009 : 119) et confirmer des capacités viriles. Tant que celles-ci ne portent pas atteinte aux valeurs et attentes normatives pesant sur le masculin, elles n'entachent pas directement

l'aspect valorisant de cette réputation ; c'est du moins l'hypothèse formulée suite à l'analyse des données recueillies. Puisqu'elle utilise des biais comparatifs (Fombrun 1996), cette réputation permettrait donc une double déconsidération sociale : celle de l'homme qui n'« aime pas les femmes », et celle de celui qui « ne les aime pas comme il faut ».

- 35 Cette rapide analyse a permis de mettre en lumière les mécanismes d'une injonction à l'hétérosexualité émanant d'un type d'institution précis, et elle a délaissé au passage d'autres sphères d'influence (religieuses, juridiques, etc.) qui agissent dans ce sens. Néanmoins, ce qui paraît particulièrement intéressant tient à la force performative de cette réputation. Son énonciation et sa circulation, qui lui confèrent un statut de vérité, provoquent des réactions de toute part qui sont révélatrices d'un certain nombre d'enjeux familiaux, genrés et intergénérationnels présents dans la société sénégalaise. Les dynamiques décrites montrent alors que ce n'est pas l'injonction à l'hétéromasculinité à travers des assignations hétéronormatives que les hommes remettent en cause, mais les formes particulières qu'elle prend. L'analyse de cette réputation nous montre donc comment l'orientation sexuelle est associée à des normes qui dessinent les contours de ce qui relève du masculin, contribuant ainsi à (re)produire des rapports de genre et les relations hégémoniques qui leur sont associées.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ATTANÉ, Anne. 2009. « Quand la circulation de l'argent façonne les relations conjugales. L'exemple de milieux urbains au Burkina Faso » *Autrepart* 1 (49) : 155-171.
- ANTOINE, Philippe, DJIRÉ, Mamadou & NANITELAMIO, Jeanne. 1998. « Au cœur des relations hommes-femmes : polygamie et divorce » in *Trois Générations de citoyens au Sahel. Trente ans d'histoire sociale à Dakar et Bamako*, ANTOINE, Philippe, OUEDRAOGO, Dieudonné & PICHE, Victor (éd.). Paris : L'Harmattan, 147-180.
- AUSTIN, John Langshaw. 1991 [1962]. *Quand dire, c'est faire* (G. Lane, trad.). Paris : Éditions du Seuil.
- BAVA, Sophie. 2003. « De la "baraka aux affaires" : ethos économique-religieux et transnationalité chez les migrants Sénégalais mourides » *Revue européenne des migrations internationales* 19 (2) : 69-84.
- BECKER, Howard. 1988 [1982]. *Les Mondes de l'art* (J. Bouniort, trad.). Paris : Flammarion.
- BELLAH, Robert Neelly. 1986. "The Meaning of Reputation in American Society" *California Law Review* 3 (74) : 743-751.
- BEUSCART, Jean-Samuel, CHAUVIN, Pierre-Marie, JOURDAIN, Anne & NAULIN, Sidonie. 2015. « La Réputation et ses dispositifs » *Terrains et travaux* 1 (26) : 5-22.
- BIAYA, Tshikala Kayembe. 2001. « Les Plaisirs de la ville : Masculinité, sexualité et féminité à Dakar (1997-2000) » *African Studies Review* 44 (2) : 71-85.

- BOISTEL, Philippe. 2014. « Réputation : un concept à définir » *Communication et organisation* 46 : 211-224.
- BONHOMME, Julien. 2009. *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*. Paris : Éditions du Seuil.
- BOURDIEU, Pierre. 2002 [1998]. *La Domination masculine*. Paris : Éditions du Seuil.
- BUTLER, Judith. 2005 [1990]. *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* (C. Kraus, trad.). Paris : Éditions La Découverte.
- CHAUVIN, Pierre-Marie. 2013. « La Sociologie des réputations. Une définition et cinq questions » *Communications* 2 (93) : 131-145.
- CLAIR, Isabelle. 2008. *Les Jeunes et l'amour dans les cités*. Paris : Armand Colin.
- DIMÉ, Mamadou Ndong. 2007. « Remise en cause, reconfiguration ou recomposition ? Des solidarités familiales à l'épreuve de la précarité à Dakar » *Sociologie et sociétés* 39 (2) : 151-171.
- DIOP, Abdoulaye-Bara. 2012 [1985]. *La Famille wolof : tradition et changement*. Paris : Karthala.
- ELSTER, Jon. 2013. « Réputation et caractère » *Communications* 2 (93) : 29-47.
- EMLER, Nicholas. 2013. « La Réputation comme instrument social » *Communications* 2 (93) : 85-99.
- FIDOLINI, Vulca. 2017. « Habiter l'ordre hétéronormatif et la masculinité par le mariage » *Genre, sexualité & société* [En ligne], 17, consulté le 15 octobre 2017. URL : <http://gss.revues.org/3993>.
- FOMBRUN, Charles. 1996. *Reputation : Realizing Value from the Corporate Image*. Boston : Harvard Business School Press.
- FOUQUET, Thomas. 2014. « La Clandestinité comme stratégie. Sur la sexualité transactionnelle à Dakar » in *L'échange économique-sexuel*, BROQUA, Christophe & DESCHAMPS, Catherine (éd.). Paris : Éditions EHESS, 125-152.
- FREUD, Sigmund. 2012 [1905]. *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (M. Géraud, trad.). Paris : Éditions du Seuil.
- GIAMI, Alain. 2000. « Les Récits sexuels : matériaux pour une anthropologie de la sexualité », *Journal des anthropologues* [En ligne], 82-83, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://jda.revues.org/3314>.
- GODELIER, Maurice. 2004. *Les Métamorphoses de la parenté*. Paris : Fayard.
- GNING, Ndèye. 2013. « Les Motifs de l'illégitimité sociale de l'homosexualité au Sénégal » *Africultures* 6 (96) : 22-39.
- HYMES, Dell. 1996. *Ethnography, Linguistics, Narrative Inequality. Toward an Understanding of Voice*. Londres : Taylor and Francis Ltd.
- JOSEPH, Isaac. 1984. *Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*. Paris : Librairie des méridiens.
- LEIMDORFER, François. 2010. *Les Sociologues et le langage*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme.
- NDOYE, Omar, SYLLA, Omar & HOUNDECHANDJI, Edgar. 2003. « Impuissance interdite » in *Le Sexe qui rend fou. Approches clinique et thérapeutique*, NDOYE, Omar (éd.). Paris : Présence Africaine, 105-116.
- MASQUELIER, Bertrand. 2005. « Anthropologie sociale et analyse du discours » *Langage et société* 4 (114) : 73-89.

- MULOT, Stéphanie. 2009. « Redevenir un homme en contexte antillais post-esclavagiste et matrifocal » *Autrepart* 1 (49) : 117-135.
- ORIGGI, Gloria. 2013. « Présentation » *Communications* 2 (93) : 5-10.
- PRONGER, Brian. 1990. *The Arena of Masculinity. Sports, Homosexuality, and the Meaning of Sex*. Londres : GMP Publishers.
- SOHN, Anne-Marie. 2009. « Sois un Homme ! » *La construction de la masculinité au XIXe siècle*. Paris : Éditions du Seuil.
- SALOMON, Christine. 2009. « Antiquaires et businessmen de la Petite Côte du Sénégal. Le commerce des illusions amoureuses » *Cahiers d'Études africaines* 1 (193-194) : 147-173.
- THORÉ, Luc. 1964. « Mariage et divorce dans la banlieue de Dakar » *Cahiers d'Études africaines* 4 (16) : 479-551.
- VUARIN, Robert. 1990. « L'Enjeu de la misère pour l'islam sénégalais » *Revue Tiers Monde* 31 (123) : 601-621.
- WACQUANT, Loïc. 2000. *Corps et âme. Carnet ethnographique d'un apprenti boxeur*. Marseille : Agone/ Comeau et Nadeau.

## NOTES

1. Ce terme porte la focale sur les liens entre hétérosexualité et masculinité (Pronger 1990).
2. Cette thèse conduite à l'université Lumière Lyon 2 a reçu un financement (CDU) de la part de l'École doctorale 483.
3. Leur maison familiale située dans le quartier des Parcelles Assainies à Dakar est un espace domestique qui comprend, en fonction des circonstances et des mobilités de chacun-e-s, entre vingt et trente membres d'âges différents.
4. En particulier la maison familiale et les chambres louées par les deux hommes les plus âgés dont les parcours seront présentés.
5. Cinq à sept entretiens ont été réalisés avec chacun d'entre eux, espacés de quelques semaines à quelques mois.
6. L'aspect non objectif de la notion de réputation est une des raisons pour lesquelles son emploi, comme instrument mobilisable pour comprendre des données sociales, a longtemps été laissé de côté par les sciences humaines et sociales (Origgi 2013 : 6). La contribution de Becker a permis de revenir sur ce paradigme en montrant en quoi cette notion était à même d'éclairer des processus sociaux (1988).
7. Dans un souci d'anonymisation des acteurs de cette recherche, les noms ont été modifiés.
8. Afin de définir ce concept, je me réfère à la traduction qu'en donne C. Kraus : « Ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. » (Butler 2005 : 24)
9. Cette renonciation à tout contact sexuel pour les besoins des performances sportives est évoquée dans d'autres contextes, notamment celui de la boxe à Chicago (Wacquant 2000 : 68).
10. C'est un critère parmi d'autres, l'investissement économique d'un homme envers une femme est tout à fait récurrent comme manifestation d'attachement et de volonté d'engagement matrimonial (Fouquet 2014 ; Diop 2012).
11. Dans le cadre de cet article, seul le cas d'Amar est cité, mais j'ai pu observer à plusieurs reprises qu'un jeune homme qui se contenterait de regarder des jeunes femmes sans leur parler

ni entretenir avec elles des relations sentimentales ne sera pas considéré comme « aimant les femmes ».

12. Les vignettes cliniques d'un groupe de recherche de la clinique psychiatrique de l'Hôpital Universitaire de Fann (Dakar) montrent clairement que, quel que soit l'âge d'un homme, ce dernier doit continuellement démontrer sa virilité et ainsi tout faire pour que des doutes sur sa force érectile ne soient pas émis (Ndoye *et al* 2003 : 114).

13. C. Salomon rapporte également cette idée à travers le fait qu'« un homme ne dit jamais non » (2009 : 161).

14. Sachant que la notion de réputation renvoie nécessairement à un aspect relationnel (Bellah 1986 : 743).

15. On retrouve ici la forme wolophisée du terme français « trop », qui est utilisé comme quantificateur du verbe « aimer ».

16. M. Dimé insiste grandement sur la solidarité familiale comme obligation sociale, tout en mettant en avant les recompositions qui marquent cette norme, notamment une plus grande implication des épouses pour aider leur mari dans leurs responsabilités domestiques (2007).

17. Sachant que la doctrine mouride à laquelle est affiliée cette famille met un accent tout particulier sur la valeur « travail » (Bava 2003).

18. Les règles de centralisation et de réciprocité dessinent les grands traits de ce communautarisme (Diop 2012 : 153).

19. Il faut préciser que le terme « tapette » est très souvent employé au Sénégal. S'il peut servir à désigner l'efféminement, la plupart du temps il est utilisé, par dérivation sémantique et indépendamment du sexe de la personne dont il est question, pour symboliser le fait d'avoir peur.

20. Nous parlons ici de ragots en insistant sur leur caractère localisé (Joseph 1984 : 39).

## RÉSUMÉS

Cet article propose de s'intéresser aux manifestations discursives qui entourent les normes hétérosexuelles, lorsqu'elles émanent des membres d'une institution familiale sénégalaise pour être dirigées vers ses jeunes hommes. Pour ce faire, quatre profils d'hommes appartenant à la même unité familiale sont mobilisés afin d'interroger l'assignation de la réputation d'« aimer les femmes ». Nos observations montrent qu'il faut qu'un homme fasse preuve d'un certain nombre d'aptitudes afin d'être considéré comme « aimant les femmes ». Ses capacités en termes de séduction sont mises à l'épreuve tout autant que celles visant à entretenir des relations sentimentales avec plusieurs partenaires. Cette assignation est valorisante pour les jeunes hommes dakarois, jusqu'à un certain point. Il ne faudrait pas que la réputation d'« aimer les femmes » les empêche d'accéder à la reconnaissance sociale obtenue par une alliance matrimoniale. Ainsi pour eux, il ne faudrait pas « trop aimer les femmes » ou les « aimer trop longtemps », sous peine de produire une stigmatisation excessive. Cet article tend à concevoir la notion de réputation comme un énoncé de jugement, porté par un groupe sur l'un de ses membres. Si c'est un outil permettant de faire entendre des aspirations hétéronormatives, il s'avère intéressant de questionner les manières dont s'articulent autour de la subjectivation de la mesure des désirs masculins, les enjeux de la valorisation/dévalorisation d'une réputation genrée. Si cette réputation énonce clairement une injonction sociale de virilité et d'hétérosexualité, elle exprime également les limites de son fonctionnement en termes de

reproduction sociale lorsque les individus qui en sont porteurs mettent en place des stratégies de résistance et de contournement.

This article examines the discursive manifestations around heterosexual norms, when they emanate from members of the Senegalese family institution to young men. To do so, we will present four different male profiles, all belonging to the same family unit, in order to understand how someone comes to be designated by the reputation of “loving women”. Our observations show that a man must display a certain number of aptitudes in order to be considered as “loving women”. His seduction capabilities are tested as well as his ability to sustain multiple romantic relationships. This reputation is gratifying for young men from Dakar, up to a point. Their reputation of “loving women” shouldn’t prevent them from reaching a social recognition obtained through matrimonial alliance. Thus, they shouldn’t “love women too much” or “love them too long”, or they would risk an excessive stigmatization. This article tends to conceive of the notion of reputation as the wording of judgements by a group, on one of its member. If this is a tool enabling normative and heteronormative aspirations to be heard, it is interesting to question the various issues of appreciation/depreciation of a gendered reputation, centered around the subjectivization of the evaluation of masculine desires. If this reputation clearly articulates a social injunction to virility and heterosexuality, it also expresses the limits of its functioning in terms of social reproduction when the individuals bearing it develop strategies of resistance and of getting around it.

## INDEX

**Thèmes** : Recherches

**Keywords** : reputation, virility, seduction, family, socialisation

**Mots-clés** : réputation, virilité, séduction, famille, socialisation

## AUTEUR

**NICOLAS FAYNOT**

LADEC — Fre2002

Université Lyon 2 — ENS de Lyon – CNRS

Nicolas Faynot est doctorant en anthropologie à l’université Lumière Lyon 2. Dans son travail de thèse, il s’intéresse principalement aux relations sentimentales/sexuelles de la jeunesse sénégalaise, à la circulation monétaire dans ces relations et à la construction des masculinités.

# Queers non blanches en France

Des discours inaudibles, des pratiques invisibles ?

*Queers of Color in France. Unheard Discourses, Unseen Practices?*

Najwa Ouguerram-Magot

---

On essaye de t'imposer des normes. C'est des personnes qui se battent contre l'hétéronormativité et l'hétérocentrisme qui veulent que toi tu te outes selon *leur* notion de *outer* alors que non, toi t'as peut-être d'autres notions. On n'a pas la même culture. Ok, on est Français et Française, parfois même pas, mais dans tous les cas nous on a une autre culture. Moi je suis désolée, mais ma culture africaine sera toujours plus présente que ma culture française.  
Émilie, bisexuelle et afrodescendante, 21 ans

- 1 Dans de nombreux discours militants français, une croyance domine : se dire ouvertement non hétérosexuelle, être reconnue comme telle, être *out* – ce serait s'assumer, s'émanciper de l'hétéropatriarcat. Ne pas l'afficher, être dans le *placard*, serait au contraire faire le jeu de la norme hétérosexuelle, faire, dans le silence, l'aveu honteux de son homophobie intériorisée. Pourtant, le *coming out* recouvre des usages et modalités qui diffèrent selon chacune. La possibilité, ou non, de faire un *coming out*, et donc la possibilité, ou non, de se présenter et de s'affirmer comme *queer* dépendent largement de l'âge, de la classe, du genre, de la race de chacune. Dans un contexte postcolonial, l'injonction à faire son *coming out* pèse par exemple différemment sur les personnes non blanches<sup>1</sup>.
- 2 Mon projet de recherche naît d'un constat personnel : les milieux militants *queer*<sup>2</sup> franciliens m'apparaissent certes riches et dynamiques – mais particulièrement blancs<sup>3</sup>. Or, la sous-représentation<sup>4</sup> des *queers* non blanches m'a semblé soulever une tension : pour qui le fait d'être perçue *queer* dans les milieux militants a-t-il un coût excessivement élevé ? Pour qui faire son *coming out* est-il envisageable ? Qui est représentée par son usage, et qui en est exclue ?

- 3 Pour contextualiser certains enjeux spécifiques aux *queers* non blanches, l'« homonationalisme » est une notion intéressante à développer ici. Conceptualisée par la théoricienne *queer* non blanche Jasbir Puar<sup>5</sup>, le terme est à l'origine un outil pour analyser les nouvelles politiques mises en place à l'égard des populations musulmanes en contexte occidental post-11 septembre. Dans son ouvrage, Puar explore par quelles opérations la « guerre contre le terrorisme » aux États-Unis en vient à revitaliser le patriotisme hétéro- ou homonormatif et participe au déplacement du stigmaté national d'un groupe, les *queers*, vers un autre, les personnes supposées musulmanes. Elle reprend elle-même à Lisa Duggan son concept d'homonormativité, défini comme « une nouvelle politique sexuelle de type néolibéral » qui intègre les sujets non hétérosexuels dans « une politique qui ne conteste pas les institutions hétéronormatives dominantes mais qui les soutient et les fortifie<sup>6</sup> ». Posé simplement, l'homonationalisme reproduit des codes (économiques, éthiques) libéraux et invoque des arguments *homofriendly* au nom d'un « nous » libéral et progressiste occidental contre un « eux » barbare, homophobe et étranger. En mobilisant la figure de l'étranger renvoyé à une homophobie inhérente à « sa » culture, cette rhétorique justifie entre autres la production de discours racistes islamophobes. L'identité de cet étranger est d'ailleurs floue et regroupe grossièrement toute personne arabe et/ou noire possiblement associée à l'Islam. Par cette rhétorique, les discours homonationalistes tendent à dissocier « nos gays », supposés blancs, des autres figures non blanches, présumées hétérosexuelles. À l'échelle de la trajectoire non hétérosexuelle de personnes *queer* non blanches, la traduction est simple : pour être accepté.e dans les milieux *queer*, il faudrait faire preuve d'intégration en se désolidarisant de sa communauté raciale par un *coming out* clair.
- 4 Sur la question des enjeux que peuvent rencontrer des *queers* non blanches en contexte occidental, peu de travaux sociologiques ont été menés. On peut relever les travaux de Carlos U. Decena sur des migrants gays dominicains à New York. Dans son ouvrage phare<sup>7</sup>, Decena élabore la notion de « sujet tacite » comme sujet *queer* défiant le cadre binaire qui n'envisage que silence ou déclaration. C'est sur la base de ces travaux que Salima Amari aborde elle aussi la question du « tacite » dans son travail pionnier en France sur les « lesbiennes maghrébines<sup>8</sup> ». Dans ses travaux elle reprend l'expression de Decena et analyse le « contournement du *coming out*<sup>9</sup> » par ses enquêtées au nom de ce qu'elle appelle une « loyauté filiale<sup>10</sup> ». En travaillant elle aussi sur cette façon alternative de dire sans déclarer explicitement, d'évoquer sans montrer frontalement, elle décrit par quelles stratégies le « *coming out* censé apporter une fierté d'être lesbienne n'est pas intégré dans le parcours lesbien des femmes interrogées ». J'ai moi aussi été interpellée par ce vide scientifique, et c'est dans la continuité des recherches d'Amari, dans une perspective à la fois *queer* et décoloniale, que j'inscris mon travail. Par cet article, il s'agit pour moi d'étudier les effets de la race et du racisme sur l'identification sexuelle de ces six *queers* non blanches afin de pouvoir amorcer une critique des mouvements *queer* en France qui, censés refuser l'assimilationnisme, semblent finalement promouvoir une forme blanche de *queerness*.

## Les enquêtées

- 5 Cet article se base sur un corpus empirique composé d'entretiens biographiques réalisés en région parisienne entre les mois de janvier et avril 2017 avec six personnes

s'identifiant comme *queers* non blanches. Les histoires migratoires des enquêtées<sup>11</sup> et les environnements familiaux dans lesquels iels ont été élevés sont très hétérogènes. Émilie<sup>12</sup>, l'aînée de trois enfants, a été élevée en banlieue parisienne par son père sénégalais catholique et sa mère suisse-guadeloupéenne témoin de Jéhovah. Leïla a été élevée avec son frère et sa sœur dans une ville de province par ses parents libanais et musulmans. Charlotte a grandi avec son frère et sa mère alsacienne profondément athée, loin de son père martiniquais, dans une commune de la région parisienne. Ana a vécu ses douze premières années entourée de sa famille libanaise chrétienne au Canada avant de migrer avec ses parents et son frère à Paris. Soraya, d'une famille de quatre, a été élevée par ses parents algériens et musulmans, en banlieue parisienne. Enfin, Inès, de père kabyle musulman et de mère bretonne athée, a été élevée avec sa sœur dans une commune de la couronne parisienne.

- 6 En ce qui concerne les contextes familiaux et les trajectoires scolaires, plusieurs points caractérisent la spécificité du groupe que j'ai interrogé. Bien qu'aucune ne soit issue d'un milieu ouvrier<sup>13</sup>, les enquêtées rapportent des situations familiales très hétérogènes. Si les parents de Leïla sont toutes les deux médecins spécialisés (bac+11), la mère de Charlotte, elle, est diététicienne (bac+2) et son père, cuisinier, a arrêté ses études au collège. Les parents de Soraya, la mère préparatrice de commande en pharmacie et le père anciennement chauffeur de taxi, se sont toutes deux arrêtés au bac. Les trajectoires scolaires des enquêtées sont elles aussi peu homogènes. Émilie et Soraya ont par exemple toutes deux été scolarisées en lycées de ZEP en banlieue parisienne tandis que Leïla et Ana disent avoir bénéficié en partie d'une scolarité sélective et privilégiée. Un point commun pourtant : j'ai rencontré toutes les enquêtées dans un cadre universitaire. Cinq sur six sont aujourd'hui encore étudiantes en sciences sociales à Paris, avec un niveau d'étude allant de bac+3 à bac+6, et seule Ana est sortie de l'université (auto-entrepreneur précaire et aux faibles ressources parentales) après avoir obtenu son master. S'il est difficile de savoir si la trajectoire professionnelle des enquêtées, encore en études, corroborera l'hypothèse d'Olivier Schwartz relative aux « dominés aux études longues<sup>14</sup> », celles-ci constituent un groupe étudiant diplômé, en cours de politisation et en possession de capitaux académiques élevés. Alors même que la classe des enquêtées est une variable de grande influence sur leur réalité matérielle d'existence en tant que *queers*, je laisse volontairement la question de la classe, par ailleurs intimement liée à celle de la race, à des projets de recherche plus spécifiquement tournés vers cette question. En effet, malgré leurs inégalités de classe, j'aimerais développer une perspective comparative démontrant la transversalité, même partielle, des enjeux de race à l'échelle des trajectoires de ces six enquêtées.
- 7 Malgré cette hétérogénéité, leurs trajectoires présentent des similitudes. Non blanches issues de l'immigration postcoloniale, toutes ont entre 20 et 27 ans et ont donc été élevées dans des contextes occidentaux postcoloniaux entre les années 1990 et 2000. Aucune n'est primo-migrante (d'un pays anciennement colonisé vers une ancienne métropole coloniale) et toutes s'inscrivent dans un contexte familial diasporique. Chacune de leurs parents non blanches, à l'exception du père de Charlotte, est primo-migrante et a migré entre l'adolescence et l'âge adulte. Toutes ont été assignées fille à la naissance et ont été socialisées selon les stéréotypes de genre correspondants (notamment renvoyées à certaines figures de féminité noires et arabes). Enfin, qu'iels soient lesbiennes, bisexuelles ou pansexuelles, toutes se disent non hétérosexuelles et

*queer*. Pour les enquêtées, se désigner *queer* recouvre aux moins deux dimensions. D'abord, il s'agit pour elles de revendiquer la dimension transgressive de leur non-hétérosexualité, sans pour autant employer de termes strictement délimités. Par ailleurs, iels tiennent aussi à rappeler que le *queer* dépasse largement la simple question « du genre du choix d'objet<sup>15</sup> » et se présente bien plus comme une resignification profonde des normes de genre et de sexualité. Bien que dans cet article le choix du terme *queer* renvoie en grande partie à la non-hétérosexualité des enquêtées, cette deuxième dimension est elle aussi présente. En effet, la plupart des enquêtées ont une présentation de genre désobéissant aux codes de ce qui est considéré comme une féminité respectable, policée, introvertie — que ce soit Ana, aux cheveux rasés près du crâne, qu'iel a pu avoir tour à tour en crête bleue ou violette ces dernières années, ou encore Charlotte et Émilie, aux cheveux colorés et aux nombreux tatouages et piercings.

- 8 Pour rentrer en contact avec ces six enquêtées, j'ai directement contacté plusieurs personnes concernées par mon projet par le biais de groupes (*queer* ou antiracistes) auprès desquels je milite. Les enquêtées proviennent donc en majorité de mon entourage relativement proche ; certain·es étudient, travaillent ou militent ensemble, toutes se sont au moins déjà croisées. En bref, les enquêtées sont toutes des *queers* non blanches, constituées en groupe plus ou moins fluide d'interconnaissances, politisées sur les questions de sexualité et de postcolonialité, socialisées à être des « filles issues de l'immigration postcoloniale<sup>16</sup> » et partagent des vécus révélant beaucoup sur certaines spécificités de la diaspora postcoloniale *queer* en France. C'est sur cette base commune que je chercherai à développer mon analyse.
- 9 Comment comprendre la sous-représentation des *queers* non blanches dans les espaces militants *queer* sous le prisme des vécus non hétérosexuels de ces six enquêtées ? Pour réfléchir à cette problématique, la question du *passing* m'a semblé être un point d'entrée particulièrement intéressant. Au sens large, j'entendrai par *passing* le phénomène d'être reconnue comme membre d'un groupe dominant alors même que cette identification ne correspond pas à son auto-identification. Une personne non hétérosexuelle peut par exemple passer pour hétérosexuelle. Pour réfléchir à l'intersection des catégories de race et de sexualité, je propose d'en investir les marges et les entrecroisements, en m'arrêtant sur la question du *passing* hétérosexuel chez des *queers* non blanches. Je considérerai ici le *passing* par rapport à son corollaire le *coming out*. Si le *passing* équivaut à « ne pas être perçue comme non hétérosexuelle », le *coming out* correspond au contraire à la formulation volontaire de sa non-hétérosexualité. Ainsi, j'inscris ma lecture dans ce que Eve Kosofsky Sedgwick a appelé l'« épistémologie du placard », mode de compréhension « moderne » de la sexualité dominant depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et dans lequel la distinction entre homo- et hétérosexualité occupe une place centrale. C'est, selon elle, à partir de ce tournant que l'« orientation sexuelle » est devenue une des « principales conceptions de l'identité individuelle<sup>17</sup> ». En faisant du *coming out* la colonne vertébrale de cette épistémologie sexuelle occidentale, le *coming out* est consacré comme « rite » de passage obligatoire dans un modèle binaire du visible / invisible.
- 10 Qu'est-ce que les expériences spécifiques de *passing* que font ces personnes racisées révèlent des présupposés raciaux qui entourent la non-hétérosexualité ? Pour être reconnues comme non-hétérosexuelles, quel type de déclaration est spécifiquement attendu d'elles ? Quels enjeux à passer rencontrent-elles spécifiquement ? Peut-on

mettre en évidence des expériences de vécus non hétérosexuels spécifiques à des non blanches ? À partir des premiers résultats de mes recherches, mon développement s'organise en trois temps. Dans un premier temps, j'ai choisi de réfléchir à la dimension pratique de ce qu'être *queer* non blanche implique pour les enquêtées, sous l'angle du *passing*. Comment, en tant que personnes non blanches, les enquêtées se débrouillent-elles pour vivre leur non-hétérosexualité ? Quels enjeux représentent pour elles le fait de passer pour hétérosexuelles ? À partir de cette première dimension, j'aborderai dans une deuxième partie ce que l'expérience d'une pratique dissidente de la non-hétérosexualité semble révéler : un régime de visibilité<sup>18</sup> tacite, qui défie le régime blanc, libéral et séculier<sup>19</sup> dominant. Enfin, en m'arrêtant non plus sur le propos des enquêtées, mais sur le registre même de leur discours, j'ouvrirai mon analyse à une troisième spécificité : le fréquent recours à un registre de théorie politique qui accompagne une conscience de soi particulièrement politisée.

## Entre race et sexualité, un conflit d'allégeance ?

- 11 Aucune des enquêtées n'est out dans toutes les sphères de sa vie ni constamment perçue comme hétérosexuelle. Ainsi, je leur ai demandé de décrire des situations dans lesquelles iels ont intentionnellement cherché à passer pour hétérosexuelles. En réponse à cette question, chacune a décrit un processus décisionnel basé sur un calcul coût-bénéfice dans lequel iels évaluent comment adapter leur identité non hétérosexuelle<sup>20</sup>. Trois facteurs semblent particulièrement influencer ce calcul : les risques encourus dans l'interaction (physiques : être harcelée, agressée..., et professionnels : être discrétée, licenciée...), l'énergie de l'enquêtée au moment de l'interaction et, peut-être le plus significatif, la nature de la relation avec les personnes interagissant. Lorsque les enquêtées décrivent les deux premières raisons (sécurité et énergie), iels ne se posent pas en rupture raciale avec les *queers* blanches de leur entourage : blanches ou non, beaucoup de *queers* se font passer pour hétérosexuelles pour ces mêmes raisons.
- 12 Cependant, lorsque le troisième facteur est mentionné — celui de la nature de la relation avec l'interlocuteur-ice en jeu —, les enquêtées se posent unanimement en rupture avec leurs homologues blanches. En effet, toutes ont affirmé qu'à la différence des *queers* blanches qu'iels fréquentent, iels inscrivent consciemment leur calcul coût-bénéfice dans une mise en balance entre identité de race et identité de sexualité. C'est par exemple aussi le cas pour Ana qui rapporte avec un mélange d'humour et de pragmatisme comme iel a pu vivre sa « non-hétérosexualité comme preuve d'occidentalisation » :

La manière que j'ai eu de vivre ma sexualité, et les codes blancs auxquels elle renvoyait, elle s'est faite au prix de mon inscription raciale. On m'a tellement refusé [mon arabité] au collège, au lycée, jusqu'à y a pas si longtemps, je me sentais dans l'imposture de tout. Je savais que j'étais pas arabe, que j'étais pas hétérosexuelle, je savais que j'étais pas une meuf, même si c'était pas tout à fait au stade de me dire un mec. Et dans mon histoire, plus j'ai pu avoir l'air *queer*, moins j'avais l'air arabe. Entre mes 15 ans et 20 ans, la grosse partie de mon adolescence que je n'ai pas passée à me faire taper dessus dans des vestiaires de la cour, donc la partie dans laquelle je choisissais d'être qui je voulais être, les codes féminins que je performais étaient des codes

volontairement ultra féminin-*queer* qui compensaient mon absence de légitimité à me sentir arabe. Je n'avais pas l'air arabe.

- 13 Pour Ana, non seulement ces deux identités s'excluent terme à terme, mais elles s'influencent : plus iel est perçue comme arabe, moins iel est perçue comme *queer*, et réciproquement. Inès fait le même constat d'avoir eu à mettre en balance ses différentes identités :

J'ai vraiment cette impression qu'on peut pas te lire les deux et ça devient souvent la situation où est-ce que tu choisis d'être l'un ou l'autre, au risque de trahir ce que t'es, parce que t'es les deux. Et c'est surtout l'idée de ne jamais être au bon endroit. T'as jamais un endroit en particulier et un sentiment d'appartenance en particulier parce que les gens te lisent pas. Donc t'es pas audible non plus. Une impression de pas savoir où mettre les pieds.

- 14 Comment expliquer ce sentiment d'inconciliabilité entre *queerness* et identité non blanche que toutes les enquêtées disent avoir déjà ressenti ? Bien que la question ne soit pas au cœur de cet article, j'évoquerai brièvement un élément selon moi explicatif : la représentation du *queer* ou « l'idée normative qu'une personne *queer* est une personne blanche<sup>21</sup> ». En effet, au cœur de l'idée de représentation, on retrouve celle des réalités validées lorsqu'on en a des représentations disponibles, ou au contraire invisibilisées lorsqu'elles sont absentes. Ainsi, la blanchité des représentations *queer*<sup>22</sup>, que ce soit dans des productions culturelles *mainstream* (films, séries, publicités, etc.) ou militantes (LGBT comme *queer*), promeut une compréhension de la *queerness* comme automatiquement blanche. D'une part, le privilège blanc d'être représenté·e invisibilise le racisme qui traverse les mouvements *queer*. D'autre part, ces représentations participent à la construction d'espaces, de pratiques et de discours *queer* qui, non seulement relèguent les *queers* (par défaut blanches) et les racisé·es (par défaut non *queer*) à des espaces mutuellement exclusifs, mais conditionnent les *queers* non blanches à cette dichotomie. Lorsqu'une personne non blanche est identifiée comme telle, a-t-on seulement les cadres cognitifs pour l'imaginer non hétérosexuelle ? Pour la première partenaire d'Émilie, il était simplement inconcevable qu'Émilie soit à la fois noire et lesbienne :

En fait on a tout le temps postulé de mon hétérosexualité du fait de ma non-blanchité. Je me rappelle que l'une de mes premières copines, on s'était rencontrée dans un *skate park*. C'était une amie d'amie, elle vient me voir en me disant qu'elle m'imaginait pas comme ça : « Je croyais que t'étais lesbienne ! ». Et je sais que c'est parce qu'elle savait pas que j'étais noire.

- 15 Le témoignage d'Émilie illustre une expérience que font toutes les enquêtées de régulièrement se voir opposer les différentes facettes de leur identité. Si Ana, Inès, Émilie et toutes les autres enquêtées ont dans un premier temps vécu ce conflit d'allégeance, c'est aussi parce que peu de représentations *queer* et non blanches invitent à imaginer les choses autrement. Face à cette difficulté à balancer entre race et sexualité, quelle position adoptent-iels ?

Leïla : Je pense qu'il y a des moments où j'ai pensé l'un [l'orientation sexuelle] sans l'autre [l'identité raciale], et généralement c'était des moments où j'arrivais pas à assumer l'un ou l'autre. Et c'est dans les deux sens. Y a des moments où je pensais que ça allait passer, que je vais rentrer

dans le rang. Parce que c'est ta race, c'est ta culture, c'est ancré en toi.

L'enquêtrice : Est-ce qu'il y en a un qui prime sur l'autre ?

Leïla : Un peu plus ma race je crois. Parce que ma race c'est la partie la plus entière de moi. C'est aussi celle qui subit le plus d'attaques en ce moment, donc c'est celle que j'ai le plus besoin de défendre. [...] Si j'en arrivais à perdre cet espace racial, ça m'en coûterait trop pour les raisons qu'on connaît : ça serait perdre une partie de toi. Je pourrais toujours me rendre au Liban mais ça serait jamais pareil. J'ai aucun équivalent pareil ici. J'ai été élevée dans un milieu que de Blancs à la campagne, privilégiée par ma classe. J'ai pas de repères en France pour cette dimension raciale. Perdre cet espace racial, ça me coûterait trop.

- 16 En clair, pour Leïla, être ouvertement non hétérosexuelle auprès de sa famille, ce serait non seulement prendre le risque de les perdre, ce qui a déjà un coût émotionnel lourd comme pour beaucoup de *queers*, blanches comme non blanches, mais c'est surtout prendre celui de se couper d'un « espace racial » rare. Dans des contextes diasporiques isolés, sa communauté de race constitue pour elle un refuge au racisme quotidien qu'elle ne semble trouver nulle part ailleurs en France, et donc trop précieux pour s'en couper.
- 17 Comme Leïla, toutes les enquêtées ont recontextualisé leur identité *queer* dans un cadre de compréhension racial structurel et historiquement situé. Et c'est à ce niveau que se situe le sentiment de rupture avec leurs homologues blanches. En effet, l'importance du travail de mise en balance entre « être l'un ou l'autre » chez les enquêtées s'explique notamment par leur contexte familial diasporique, marqué par la migration des parents non blanches entre ancienne colonie et ancienne métropole. À l'échelle de leur famille, la migration d'un membre entraîne une rupture mémorielle<sup>23</sup> qui a marqué certes les migrant·es, mais aussi leurs enfants nées dans le pays d'arrivée. Dans ce contexte de diaspora, les enquêtées s'inscrivent dans un ensemble d'enjeux liant parenté et mémoire : quel que soit leur lieu de naissance, « “parler famille” signifie “parler migration”<sup>24</sup> ». Migration et diaspora deviennent des marques constantes de l'identité sociale des enfants : que ce soit leur identité revendiquée ou leur identité assignée, les enquêtées sont toujours renvoyées au statut étranger de « jeunes issues de l'immigration ». Mais, plutôt que de subir ce statut, iels préfèrent en valoriser ses composantes (langues, littératures, histoires nationales, etc.). Par exemple, toutes les enquêtées sont dans une dynamique de « réappropriation » de leur histoire familiale qui passe tant par des voyages en autonomie pour s'« approprier » le pays de leurs parents que par un sentiment protecteur envers leur famille. En outre, si dans leur récit toutes les enquêtées ont pour point commun la sensation d'avoir à mettre en balance leur double identité, c'est notamment parce qu'iels s'inscrivent dans ce contexte particulier : celui d'une France postcoloniale où les populations non blanches issues de l'immigration, renvoyées à une forme d'altérité, sont isolées. Or, en tant que fruits directs de la colonisation, les enquêtées ont conscience que, dans ce contexte, une communauté fondée sur des expériences communes de racisme constitue une ressource précieuse pour s'en protéger<sup>25</sup>.
- 18 Finalement, parce qu'iels évoluent dans un contexte postcolonial dans lequel circulent des rhétoriques homonationalistes, ces six enquêtées révèlent une première spécificité non blanche de leur vécu non hétérosexuels : l'expérimentation régulière d'un conflit d'allégeance entre identité *queer* et identité non blanche. Aujourd'hui, lorsque les enquêtées vivent leurs identités comme mises dos à dos, que ce soit par leurs sphères

antiracistes majoritairement hétérosexuelles, ou leurs sphère *queers* majoritairement blanches, iels choisissent prioritairement de protéger leur communauté de race. Il ne s'agit pas ici ni de réduire les familles des enquêtées à des espaces nécessairement queerphobes, ni de les décrire comme exemptes des dynamiques de genre et de sexualité. Les enquêtées en ont conscience : comme la majorité des espaces sociaux, leurs familles sont traversées par un hétérosexisme structurel. Dans un même temps, les enquêtées, certes *queer*, mais aussi racisées, ont aussi conscience que leur communauté de race constitue un mode relationnel crucial pour leur survie raciale. Accepter l'injonction homonationaliste à se couper de leurs communautés non blanches, c'est pour elles prendre le risque de s'isoler dans un système d'oppression raciste.

## L'intimité, le sexuel, l'affectif : un régime de visibilité dissident ?

- 19 Durant les entretiens, aucun.e enquêté.e n'a opposé les moments où iel passe volontairement aux moments où iel passe malgré ellui. Au contraire, du fait de leurs capitaux politiques, les enquêtées ont pris conscience que leur assignation raciale s'accompagne de la possibilité de passer par défaut pour hétérosexuel·les et en profitent volontairement pour passer en temps voulu. Si la question même du *passing*, sa faisabilité et son coût, est indépendante de la volonté des enquêtées, la réponse apportée, elle, est pleinement assumée. Émilie le formule explicitement :

Je vis beaucoup de misogynie, d'exotisation de mon corps. On touche mes cheveux dans le métro, les collègues qui me disent que les femmes noires sont « comme ci, comme ça », « oh t'as des grosses fesses, oh t'as mis une robe qui te met bien ». Et je sais que là-dedans, y en a qui aimeraient encore plus le délire « lesbiennes exotiques ». C'est mort que je leur donne ça. [...] En fait parfois le *passing*, c'est juste un moyen de résistance, t'as pas le choix. Moi mes collègues je me verrais pas leur dire. Si c'est pour me prendre de l'exotisation de mon corps et en plus des insultes homophobes, non merci.

- 20 En performant plus ou moins une identité qu'elle sait la protéger de la stigmatisation, Émilie se protège non seulement de l'homophobie qu'elle subirait, mais aussi des fantasmes racistes qui entoureraient sa non-hétérosexualité. Que ce soit par l'apparence<sup>26</sup> (habits dits féminins, cheveux longs), par l'attitude et la façon d'occuper l'espace (discretion, timidité) ou par le discours (le contrôle constant de ses propos, le choix d'éviter les sujets jugés risqués), le *passing* chez les enquêtées est une stratégie à mobiliser par protection contre un ordre hétérosexuel ; un moyen d'obtenir des bénéfices auxquels iels n'auraient sinon pas pu prétendre. Si cette hypothèse s'applique lorsque les enquêtées évoluent dans les sphères qu'ils identifient comme blanches, qu'en est-il dans leurs sphères non blanches ? J'ai par exemple demandé à Leïla de me décrire comment elle concilie sa vie avec sa partenaire et sa vie familiale :

Leïla : Au niveau familial, j'ai mon oncle qui est sur Paris et chez qui j'ai vécu pendant un an. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai rencontré une fille. Cette personne venait de plus en plus souvent chez mon oncle et ma tante alors que pendant un an jamais personne n'avait mis les pieds chez moi. La situation devenait je crois un peu trop claire. À partir de ce moment-là, j'ai commencé de plus en plus à performer une hétéronormativité pour me

protéger.

L'enquêtrice : Comment t'as fait ?

Leïla : Déjà, je prononçais de moins en moins le prénom de ma copine, j'avais tendance à être un peu moins *queer* dans mon aspect : déjà j'ai les cheveux longs, après je venais habillée super chic, avec des petites chaussures cirées, une petite chemise propre, et hop, ça passait.

L'enquêtrice : Et ça a marché ?

Leïla : De toute manière j'ai déménagé donc les indices ont un peu cessé. Mais je sentais qu'il y avait de la part de ma tante par exemple un soupçon sur ce qui se trame. Mais en même temps je pensais pas non plus risquer grand-chose. Comme si ma tante me disait « Je sens qu'il se trame quelque chose, je crois comprendre, mais ça me dérange pas trop donc je fais comme si de rien n'était. » Y avait un peu un flou presque bienveillant.

- 21 Dans cet extrait, il me semble intéressant de relever au moins deux dimensions. Dans un premier temps, Leïla a d'abord choisi de moduler sa façon de s'habiller selon l'impression qu'elle veut produire avec sa famille. Aussi, elle illustre de nouveau que le *passing* est pour les enquêtées un moyen de se jouer au quotidien de différents codes hétéronormés. Cependant, elle ouvre dans un second temps une autre dimension. D'après elle, ce n'est pas tant l'efficacité de son *passing* qui l'a protégée que le fait que, sans explicitement le dire ni le montrer, sa tante ferait de toute manière « *comme si de rien n'était* ».
- 22 Dans quelle mesure une spécificité non blanche du vécu des enquêtées réside justement dans le fait que ce souci de passer ou non n'en était pas toujours un ? En effet, si *passing* et *coming out* traduisent certes des réalités dans le vécu des enquêtées, la question de passer ou non se pose surtout lorsque les enjeux de sexualité sont frontalement abordés, lorsque la vie privée est ouvertement discutée en famille ou en groupe. Si la question semble parfois importante pour les enquêtées, elle semble l'avoir été principalement auprès de leur entourage blanc. Au contraire, auprès de leur communauté de race, elle apparaît de moindre enjeu — c'est du moins ce qu'a expérimenté Leïla chez son oncle et sa tante. Mon hypothèse est alors la suivante : contrairement au modèle le plus largement diffusé d'une sexualité ouvertement abordée dans les espaces *queer*, les enquêtées s'inscrivent dans un régime bien plus tacite quand il s'agit de leur sexualité et, de fait, de leur non-hétérosexualité. C'est à cet égard que mon travail rejoint ceux de Decena et Amari, développant toutes deux l'idée du tacite comme alternative au déclaratif et au silencieux. Amari met par exemple en évidence dans son travail que si, « dans les mouvements gays et lesbiens, le *coming out* est passé d'un besoin de visibilité publique pour imposer une existence dans une société hétérosexuelle dominante à un besoin d'aveu et de reconnaissance à l'intérieur de l'institution familiale », les lesbiennes maghrébines qu'elle a suivies nouent au contraire un « accord tacite » au sein de leurs « familles qui choisissent d'ignorer les signes qui [les] empêcheraient d'exister<sup>27</sup> ». Selon moi, c'est dans cette même démarche que Soraya rapporte avec fierté refuser de s'inscrire dans ce régime de visibilité et de déclaration auprès de sa famille :

Les Blancs me demandent tout le temps : « Mais ta famille, ils sont au courant ? ». C'est difficile de répondre par oui ou non, tu peux pas parler de *coming out* à proprement parler dans sa vision blanche. Tu sens que nous déjà on a une structure familiale qui est totalement différente donc la communication est basiquement différente. Donc le fait de dire les choses, même s'il y a par ailleurs des tabous et des non-dits, ça passe pas forcément

par un truc solennel de « Faut que je te dise maman ». Tu vois je dis « nous », c'est que pour moi y a une vraie scission, réelle.

- 23 Ce rapport à l'(homo)sexualité que décrit Soraya est partagé par l'ensemble des enquêtées et, bien qu'il ne soit pas vécu comme la preuve d'un rapport frustré à leur sexualité, il est systématiquement renvoyé par leur entourage *queer* blanc à la manifestation d'un dysfonctionnement. Au contraire, à leur échelle individuelle, le fait d'évoluer dans des sphères où la norme n'est de toute manière ni dans l'énonciation ni dans la démonstration crée des situations où, de fait, la problématique se pose rarement sous la forme de conflits ouverts. Par exemple, lorsque Inès évoque les discussions sur la sexualité qu'il a pu avoir avec ses amies militantes *queer* blanches, c'est avec rage qu'il rapporte la colère alors ressentie à se voir ouvertement questionnée :

Arrêtez de me parler de cul H24, ça me dérange pas que vous parliez du vôtre, mais ne me parlez pas du mien ! C'est super souvent sous-entendu que ça serait lié au fait que je sois racisée, ou que j'ai été élevée dans une famille arabe et musulmane. « C'est vrai que vous êtes pas beaucoup dans la démonstration d'affection vous ». On a pas les mêmes façons de tomber amoureux, d'être en couple, de nommer le mot couple, c'est pas du tout les mêmes perspectives.

- 24 Au sentiment d'être réduites à un « vous » exotisant, présenté comme incompatible avec les conventions de « démonstration d'affection », certaines enquêtées répondent au contraire par le rejet de ce qu'ils vivent comme une intrusion dans leur rapport à leur intimité. Soraya y voit la claire marque d'une rupture entre deux « façons » d'être *queer* — une blanche, légitime, et une autre, non blanche, inaudible :

On a d'autres codes, d'autres façons de parler qui sont moins vues par les Blancs parce que pas légitimes. Mais y a de l'amour entre nous, d'autres façons de se le témoigner. Mais ce truc de parler de soi... Déjà j'ai pas besoin de parler de moi, je me dis *al-Hamdullilah* [Dieu soit loué] j'ai été élevée dans ça, j'ai pas besoin de parler continuellement de mes émotions. [...] On a pas du tout les mêmes vécus, ou même de ce qui est perçu comme violent. Leur violence et nos violences à nous... Tu peux pas t'ouvrir. C'est une question de réceptivité aussi. Qu'est-ce que tu veux aller dire un discours qui serait déjà d'office perçu comme... Alors qu'avec quelqu'un avec qui ça peut être productif, on se comprend, ça va vite.

- 25 C'est à cet égard que les enquêtées se posent pour la plupart en rupture avec ce que Leïla a appelé la « *culture blanche du ressenti blanc* », une rupture qui se traduit par des régimes particuliers de déclaration, mais aussi de démonstration. En effet, ce constat ne s'applique pas seulement au rapport qu'entretiennent les enquêtées à leur intimité physique, mais aussi à ce qui relèverait plus généralement de l'affectif dans son extériorisation quotidienne. Dans leur majorité, les enquêtées ont spontanément relevé l'importance de leur modèle parental dans leur rapport à cette extériorisation. Toutes disent en reproduire, en partie, les « codes ». Par exemple, aux marques d'affection démonstratives jugées comme relevant de « codes blancs » (baiser, enlacement en public) sont préférées d'autres formes (le respect, l'écoute, la loyauté). Alors même que leur mode de relation non hétérosexuelle pourrait sembler être en rupture avec celui de leurs parents, les enquêtées manifestent pour la plupart la

volonté de s'inscrire dans leur continuité. Qu'ils soient non hétérosexuel·les ou pas, la question est moins celle de leur sexualité que celle de la manière de l'extérioriser.

- 26 Par cette « contre-visibilité » au sein de leur communauté de race, les enquêté·es ne font pourtant pas une expérience de queerphobie forcément plus violente que dans les espaces où, à l'inverse, les questions de sexualité sont plus facilement abordées. Émilie, par exemple, rapporte à quel point elle peut être épuisée de « *[c]es milieux blancs qui [l]'enferment dans un cadre* », réduisant tout au *coming out* :

Beaucoup de gens ont du mal à la comprendre, notamment les Blancs et les Blanches. Ils ont trop l'habitude d'un extrême ou l'autre : soit ta famille t'adresse plus la parole, soit c'est hyper bien passé. Ils ont pas cet entre-deux culturel. [...] J'ai l'impression que les Blancs sont tellement habitués à ce que le monde soit fait pour eux et qu'ils peuvent se balader partout et faire tout ce qu'ils veulent. Alors que non, moi je suis fille d'une personne immigrée qui est venue en France et ça toujours été : « Rase les murs et te fais pas remarquer ». Que ce soit la police ou ma sexualité, ça a toujours été : « Ne t'exhibe pas ». Bref, être visible, me montrer partout, c'est pas mon truc. Je me vois pas à la télé devant les caméras de TF1 à danser sur un char. Après je critique pas ceux qui le font, c'est bien de faire les choses en accord avec soi-même, mais l'impose pas aux autres.

- 27 La réflexion qu'Émilie mène sur sa propre visibilité est particulièrement intéressante en ce qu'elle dépasse largement le simple cadre de sa liberté sexuelle. Selon Émilie, le refus d'être hypervisible dans la rue et préférer des démonstrations plus réservées s'est traduit dans son rapport à sa race bien avant d'avoir un impact sur sa sexualité. Avant même que la question de se montrer ou non ouvertement en tant que bisexuelle se pose, celle des risques encourus à s'« exhiber » en tant que noire de quartier populaire, et donc cible privilégiée des violences policières, s'est imposée. En fin de compte, lorsqu'il s'agit de leur visibilité sexuelle, ce ne serait pas tant auprès des sphères *queer* côtoyées que les enquêté·es se sentent le plus en sécurité qu'auprès de leurs sphères racisées, parce que construites sur la même culture de l'intimité. Toutes les enquêté·es font part d'un violent sentiment d'inadéquation avec l'homonormativité de certaines sphères *queer* où leur culture de l'intimité n'est pas audible, voire n'est pas respectée. C'est à mon sens un nouvel élément qui pourrait en partie expliquer la sous-représentation des *queers* non blanc·hes dans les espaces *queer*. À ce qui est vécu comme une injonction à souscrire à une « façon d'être *queer* » en rupture avec leurs modèles intimes raciaux, la plupart des enquêté·es préfèrent le désinvestissement des scènes *queer* militantes. Aujourd'hui aucune n'est en rupture avec leur communauté non blanche (militante comme privée) tandis que, à l'inverse, plus aucune ne se dit encore durablement actives sur la scène *queer* blanche. Reste ensuite la possibilité d'investir une « troisième voie », à la fois *queer* et non blanche<sup>28</sup>.

- 28 En choisissant le silence, les enquêté·es sont-ils pour autant moins « assumé·es » que le seraient une homologue ouvertement *out* ? Cette interrogation rejoint la critique que la théoricienne Saba Mahmood fait des théories féministes libérales et leurs présupposés normatifs<sup>29</sup>. En effet, dans ses travaux, celle-ci conteste la tendance hégémonique des féministes libérales à penser la capacité d'agir du sujet féministe en termes binaires de soumission ou subversion. Selon elle, dans ce cadre libéral « progressiste » et eurocentré, le sujet féministe est presque exclusivement pensé comme un sujet « libéré ». Ce faisant, ces féministes n'associent la capacité d'agir des dominé·es qu'aux actes de résistance qui s'opposent frontalement aux formes de pouvoir dominant. Ce

qui est dissimulé par ce cadre théorique binaire, ce sont toutes les autres modalités par lesquelles les sujets en viennent à vivre les normes du pouvoir régulateur : un silence peut être aussi délibéré qu'assumé, même sans démonstration ni explicitation. Aussi, il paraît présomptueux de penser que ce qui peut être lu comme acte de soumission / résistance par un sujet *queer* progressiste libéral et blanc le sera aussi par un sujet *queer* se référant, en partie, à des normes tranchant avec ce cadre libéral-séculier. En se focalisant sur la « déclaration de soi », ouverte et répétée, ce rapport binaire à l'(in)visibilité est vécu comme constitutif d'une éthique non hétérosexuelle blanche, libérale, séculière, incluant difficilement des formes alternatives de négociation d'identités. On postule une communauté non-hétérosexuelle homogène dans son rapport à sa visibilité sexuelle et on occulte les éthiques *queer* que des considérations entre autres raciales ou religieuses amèneraient à influencer. Selon l'interprétation de Mahmood, la résilience et la patience que les enquêtées décrivent seraient considérées par ce même cadre théorique féministe libéral comme antinomiques à la capacité d'agir<sup>30</sup>. Leur malaise avec les sphères *queer* blanches fait écho à cette critique.

- 29 Au contraire, peut-on envisager que les enquêtées aient sciemment choisi ces modalités d'existence ? Endurance, résilience et patience, ensemble, ces trois termes peuvent être traduits en arabe par le nom 'as-sabr', concept récurrent dans le Coran et la Sunna<sup>31</sup> et très discuté en théologie musulmane. Entre modération et persévérance, ce terme désigne une des plus importantes vertus prônées en Islam et renvoie, entre autres, au verset 8:46 du Coran — « *et soyez endurant-es (aṣḥbirū), car Allah est avec les endurant-es (aṣ-sābirīna)* ». *As-sabr* préconise la persévérance face aux difficultés du quotidien et est une vertu encore largement enseignée au sein des communautés musulmanes en France. Mis en lien avec le vécu des enquêtées arabisant-es et ayant été socialisé-es au contact de l'Islam (soit quatre enquêtées sur six, Leïla, Ana, Soraya et Inès) et avec le rapport qu'iels entretiennent à leur propre visibilité sexuelle, ce terme apparaît comme un élément particulièrement éclairant pour comprendre leur récit. De fait, beaucoup voient dans les qualités que préconise cette vertu, et dans le régime tacite qu'elle peut sous-tendre, des valeurs tout autant dignes d'être défendues que celle d'une visibilité sexuelle fièrement affichée.
- 30 Réduire le choix pour certain-es de ne pas dire leur sexualité à une preuve au mieux de leur soumission à la norme hétérosexiste, au pire de l'intériorisation de l'homophobie « inhérente » à leurs modèles culturels, ce serait appauvrir l'expérience qu'iels font de leur visibilité sexuelle. Si les enquêtées ne sont certes pas hétérosexuelles, iels ne sont pas non plus blanches. Socialisées avec cette réalité, leur rapport à leur propre visibilité en est profondément marqué et leurs vécus fragilisent le cadre de pensée militant partagé entre identité dite et tue, montrée et cachée, assumée et refoulée. En cela, iels questionnent ce que l'injonction à souscrire à cette hypervisibilité a de racialement exclusif.

## Être *queer* non blanc-hes par la théorie, une conscience de soi politisée ?

- 31 En première et deuxième partie, j'ai relevé deux spécificités non blanches dans les vécus *queer* des enquêtées : le sentiment d'un conflit d'allégeance entre enjeux de race et de sexualité, et l'expression d'un régime de visibilité alternatif, vécu comme en

rupture avec les « codes blancs ». Cependant, au-delà des récits de vie auxquels iels se sont prêtés, le registre même de leur récit me semble constituer une troisième spécificité de ce groupe : leur manière particulièrement consciente et politisée de mettre en discours théorique leur vécu en tant que *queers* non blanches.

- 32 En effet, toutes les enquêtées démontrent une maîtrise de concepts relatifs aux théories *queer* et décoloniales, que ce soit par la traduction des difficultés quotidiennes en conflit entre « *passing* » et « *coming out* » dans le cas d'Inès ; par une claire identification en tant que « *queer* », « *fem* », « *non binaire* » chez Ana ; par la revendication d'une lutte « décoloniale et intersectionnelle » précisément située pour Charlotte. C'est par exemple en décrivant par quelles expérimentations théoriques de ses identités elle est passée que Soraya évoque ce que la « découverte » du terme « *queer* » a eu de libérateur dans son rapport à ses identités :

Pour moi, découvrir et m'approprier le mot « *queer* » et tout ce qu'il peut vouloir dire, ça a été une libération. J'ai plus un souci de légitimité à chercher. Quand j'étais plus jeune, j'en souffrais qu'on me dise « soit t'es lesbienne, soit tu l'es pas », et seulement alors ça leur paraissait concevable que je sois arabe, sans qu'il y ait vraiment d'alternatives possibles. Et dans ma tête c'était tellement plus nuancé. Mais maintenant, en moi c'est tellement fluide que même les gens ça les fatigue de savoir dans quelle optique je suis.

- 33 Ainsi, en partie par l'investissement d'un concept fluide et complexe, Soraya a su dépasser le conflit d'allégeance entre son identité arabe et son identité de sexualité. Finalement, par des détours théoriques, il semblerait qu'elle « récupère » dans sa subjectivation une partie de l'autonomie qui lui est retirée dans un monde social la dominant au moins doublement.
- 34 De simples objets de la (re)connaissance sociale et politique des autres dans la plupart de leurs sphères quotidiennes, les enquêtées redeviennent, par leur discours, maîtresses de leur subjectivation. Dans un deuxième temps, c'est aussi grâce à leur maîtrise théorique de leurs identités et des enjeux qu'elles recouvrent qu'iels se positionnent politiquement en tant que *queer* non blanches. Par exemple, pour Leïla, c'est sa maîtrise du concept d'homonationalisme qui lui permet de savoir quel comportement adopter avec quel groupe social :

L'homophobie de certains racisés je pense que c'est pas que à cause d'eux. C'est parce qu'on leur a fait croire que c'était un truc de Blanc d'être homo. Et puisqu'ils sont la cible des Blancs, c'est encore plus facile de taper sur les homos. Pour moi, l'homophobie des racisés, c'est pas un mythe, ça existe, mais c'est quelque chose qui se désenclenche tout seul une fois qu'on aura montré aux Blancs qu'on peut être racisés et homo. Et c'est pas une raison pour eux de mieux nous accepter : c'est pas parce qu'on est homo qu'il faut nous accepter en tant que racisée « rejetée de sa communauté ». Je dis pas qu'il faut pas lutter contre l'homophobie dans nos communautés. C'est un fait et notre existence même fait partie de ce combat. [...] Moi toute seule je suis devenue de moins en moins homophobe, et j'ai espoir que ça se passe pareil chez les racisés par rapport à leur homophobie alors que les Blancs et l'homonationalisme c'est un autre truc. Pour moi c'est pas deux choses identiques, et c'est pour ça qu'on a trouvé deux mots différents pour les qualifier. Pour moi, il faut lutter contre l'homonationalisme mais aider les racisés à désamorcer leur homophobie.

- 35 En décryptant la figure de l'« homo » acceptée seulement parce que « *rejetée de sa communauté* », Leïla articule une réflexion partagée par toutes les enquêtées : certaines figures *queer* — blanches — sont plus valorisées que d'autres — non blanches. Si Leïla est la seule à l'avoir mentionné, toutes en ont mobilisé le principe. Toutes ont conscience que si leur régime alternatif de visibilité gêne, c'est aussi parce qu'en tant que *queers* non blanches, iels font les frais des rhétoriques des nationalismes sexuels<sup>32</sup> et de l'instrumentalisation de l'homophobie de certain.e.s membres de leur communauté de race. En s'inscrivant par la théorie dans un cadre de compréhension politique structurelle, les enquêtées non seulement s'accommodent de leurs différentes identités mais savent comment composer avec leurs environnements multiples.

## Conclusion

- 36 En traversant les différents espaces hétéronormatifs et homonormatifs avec leurs tensions pensées et vécues comme contradictoires, les vécus *queer* non blanches des enquêtées remettent en cause le postulat d'un régime de visibilité *queer* universel. Pour Soraya, Ana, Leïla, Émilie et Charlotte comme pour Inès, le racisme qui accompagne leur quotidien a des effets concrets sur leur identification sexuelle. Dans une France postcoloniale peu encline à traiter les conséquences contemporaines de son histoire impérialiste, les enquêtées ne veulent pas, ni ne peuvent se permettre de rupture avec leur communauté de race, refuge trop précieux contre le racisme qu'iels subissent. Ainsi, au constat qu'il est inenvisageable pour leur entourage d'être à la fois non blanche et non hétérosexuelle, aucune ne répond aujourd'hui par l'alignement exclusif sur l'une ou l'autre des identités. Plus encore, par la théorisation d'une identité politique, les enquêtées non seulement cherchent à concilier leurs identités vécues comme inconciliables, mais traduisent ce conflit d'allégeance en un clair positionnement politique. Finalement, en pratique comme dans leur discours, la réalité que les enquêtées décrivent tranche avec une logique homonationaliste qui les voudrait inéluctablement cachées et persécutées par leur communauté de race<sup>33</sup>.
- 37 Malgré les différences de classe qui séparent Ana, Charlotte, Émilie, Inès, Leïla et Soraya des 21 lesbiennes maghrébines qui ont participé aux recherches de Salima Amari, majoritairement issues de milieux ouvriers, nos recherches rapportent des conclusions souvent comparables, notamment sur la notion de « sujets tacites ». Dans un contexte systématiquement raciste et pour autant *colorblind* tel que celui de la France, l'expérience quotidienne commune — niée — de racisme quotidien et le besoin de solidarité de race pour y faire face participent à la transversalité de la race, et ce en partie malgré les rapports de classe. Aussi, si désertion des espaces *queer* il y a à l'échelle de ce groupe d'enquêtées, il me semble qu'elle peut être en partie expliquée par l'inadéquation de leurs codes de visibilité *queer*. Ces codes renvoient à un régime de visibilité, explicite et ostentatoire, en rupture avec le rapport que nourrissent les enquêtées à leur visibilité sexuelle. Puisque ce régime de visibilité est, en termes raciaux du moins, excluant, il peut être qualifié de blanc.
- 38 Si le *queer* a pu initialement évoquer une critique radicale des normes assimilationnistes, il peut prendre lui aussi un tournant libéral ; non pas comme le font les groupes LGBT en se concentrant sur l'« égalité des droits » que le *queer* critique dans son projet originel, mais en refusant de questionner la persistance de critères libéraux dans son éthique sexuelle. Adoptées par une large part de la frange blanche des

communautés *queer*, les normes du régime d'hypervisibilité dominant peuvent en venir à contraindre les personnes non blanches à une « façon d'être *queer* » qui, pour assurer leur « libération », passe non pas par une remise en question de normes blanches et libérales, mais au contraire par leur adoption et leur reproduction. En déconstruisant l'importance cruciale qu'a l'injonction à l'hypervisibilité ; en rappelant l'eurocentrisme des codes disponibles pour se penser *queer* et leur inadéquation à des vécus échappant à ces codes blancs ; en identifiant ce que la sous-représentation des *queers* non blanches révèle de ce que l'injonction au *coming out* a de faussement universel..., les spécificités de vécus de *queers* non blanches pointent les limites du postulat d'un sujet *queer* universel, indépendant de toute affiliation raciale ou religieuse, et interrogent les mécanismes postcoloniaux qu'il cache.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- AMAUCHE, Malika. 2005. « Les Gouines of color sont-elles des indigènes comme les autres ? » *Vacarme* 72 : 159-169.
- AMARI, Salima. 2012. « Des lesbiennes en devenir. *Coming-out*, loyauté filiale et hétéronormativité chez des descendantes d'immigrant·e·s maghrébin·e·s » *Les Cahiers du Genre* 53 : 55-75.
- AMARI, Salima. 2013. « Sujets tacites. Le cas de lesbiennes d'origine maghrébine » *Tumultes* 41 : 205-221.
- AMARI, Salima. 2015. *Des Équilibres instables. Construction de soi et relations familiales chez les lesbiennes maghrébines migrantes et d'ascendance maghrébine en France*. Thèse de doctorat en sociologie. Saint-Denis : université Paris 8.
- AMARI, Salima. 2015. « Certaines lesbiennes demeurent des femmes » *Nouvelles Questions Féministes* 34 : 70-83.
- CERVILLE, Maxime. 2010. *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*. Paris : Armand Colin
- DECENA, Carlos. 2011. *Tacit Subjects : Belonging and Same-Sex Desire among Dominican Immigrant Men*. Durham : Duke University Press.
- DUGGAN, Lisa. 2001. « The New Homonormativity : The Sexual Politics of Neoliberalism », in *Materializing Democracy : towards a revitalized cultural politics*, CASTRONOVO, Russ & NELSON, Dana D. (éd.). Durham : Duke University Press, 175-194.
- FOGEL, Frédérique. 2007. « Mémoires mortes ou vives. Transmission de la parenté chez les migrants », *Ethnologie française* 37 : 509-516.
- FOUCAULT, Michel. 1975. *Surveiller et punir*. Paris : Éditions Gallimard.
- GUÉNIF-SOUILAMAS, Nacira. 2005. « La Fin de l'intégration, la preuve par les femmes » *Mouvements* 39-40 : 150-157.
- GRUPE DU 6 NOVEMBRE. 2001. *Warriors/ Guerrières*. Paris : Nomades'Langues Éditions.

- JAUNAIT, Alexandre, LE RENARD, Amélie & MARTEU, Élisabeth. 2013. « Nationalismes sexuels ? Reconfigurations contemporaines des sexualités et des nationalismes » *Raisons politiques* 49 : 5-23.
- KOHNNEN, Melanie. 2016. *Queer Representation, Visibility, and Race in American Film and Television*. New York : Routledge.
- KANUHA, Valli Kalei. 1999. « The Social Process of “Passing” to Manage Stigma : Acts of Internalized Oppression or Acts of Resistance ? » *The Journal of Sociology & Social Welfare* 26 : 27-46.
- MAHMOOD, Saba. 2009. *Politique de la piété, le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique*. Paris : La Découverte.
- PUAR, Jasbir K. 2012 [2007]. *Homonationalisme. Politiques queers après le 11 septembre* (M. Cervulle & J. Minx, trad.). Paris : Éditions Amsterdam.
- PUAR, Jasbir K. 2013. « Homonationalisme et biopolitique » (M. Cervulle, trad.) *Cahiers du Genre* 54 : 151-185.
- RWIGEMA, Marie-Jolie. 2014. « The Normative Idea of Queer is a White Person » *Journal of Lesbian Studies* 18 : 174-191.
- SCHWARTZ, Olivier. 2012. *Le monde privé des ouvriers*. Paris : PUF.
- SEDGWICK, Eve Kosofsky. 2008 [1990]. *Épistémologie du placard* (M. Cervulle, trad.). Paris : Éditions Amsterdam.

## NOTES

1. AMAOUCHE, Malika. 2005. « Les Gouines of color sont-elles des indigènes comme les autres ? » *Vacarme* 72 : 159-169.
2. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, le terme n'a pas de connotation sexuelle mais englobe un champ de significations associées à la déviance. Son emploi par des groupes structurellement renvoyés à une marginalisation sexuelle et sexuée a une double visée : la réappropriation théorique d'une interpellation humiliante ainsi que la continuité militante d'une appellation lancée par l'organisation *Queer Nation* issue du groupe ACT UP de New York en 1990.
3. À l'image de groupes se revendiquant *queer* comme la Queer Week, Existrans ou des collectifs universitaires *queer*, et autour desquels gravitent la plupart des membres de l'entourage *queer* des enquêtées. Tous ont été critiqués pour leur blancheur notamment par des groupes *queer* racisés émergents tels que les groupes Qitoko ou Queer & Trans Révolutionnaire.
4. Sur la question, voir l'ensemble des productions du Groupe du 6 novembre dont 2001, *Warriors/Guerrières*, Paris : Nomades'Langues Éditions.
5. PUAR, Jasbir K. 2007. *Homonationalisme. Politiques queers après le 11 septembre* (M. Cervulle & J. Minx, trad.). Paris : Éditions Amsterdam.
6. DUGGAN, Lisa. 2001. « The New Homonormativity : The Sexual Politics of Neoliberalism », in *Materializing Democracy : towards a revitalized cultural politics*, CASTRONOVO, Russ & NELSON, Dana D. (éd.). Durham : Duke University Press, 179.
7. DECENA, Carlos. 2011. *Tacit Subjects : Belonging and Same-Sex Desire among Dominican Immigrant Men*. Durham : Duke University Press.
8. AMARI, Salima. 2015. *Des Équilibres instables. Construction de soi et relations familiales chez les lesbiennes maghrébines migrantes et d'ascendance maghrébine en France*. Thèse de doctorat en sociologie. Saint-Denis : Université Paris 8.
9. AMARI, Salima. 2013. « Sujets tacites. Le cas de lesbiennes d'origine maghrébine » *Tumultes* 41 : 205-221.

10. AMARI Salima. 2012. « Des lesbiennes en devenir. *Coming-out*, loyauté filiale et hétéronormativité chez des descendantes d'immigrant·es maghrébin·es » *Les Cahiers du Genre* 53 : 55-75.
11. Trois des enquêtées s'identifient comme non binaires. Pour respecter leur identité de genre, j'ai choisi un système de grammaire ne prenant ni le masculin ni la binarité comme normes d'écriture. Ainsi, « elle » ou « il » devient « iel », « celles » ou « ceux », « ceulle ».
12. Par souci d'anonymat, tous les prénoms ont été modifiés.
13. AMARI, Salima. *Des équilibres instables...*, op. cit.
14. SCHWARTZ, Olivier. 2012. *Le monde privé des ouvriers*. Paris : PUF, 10.
15. SEDGWICK, Eve Kosofsky. 2008 [1990]. *Épistémologie du placard* (M. Cervulle, trad.). Paris : Éditions Amsterdam.
16. GUÉNIF-SOUILAMAS, Nacira. 2005. « La Fin de l'intégration, la preuve par les femmes » *Mouvements* 39-40 : 150-157. Voir ses travaux traitant en profondeur l'inscription des enfants issues de l'immigration postcoloniale dans l'organisation familiale, notamment des « filles issues de l'immigration nord-africaine » qu'elle appelle les « beurettes ».
17. SEDGWICK, Eve Kosofsky. *Épistémologie du placard*, op. cit.
18. Par « régime de visibilité », j'entends la notion telle que développée par Michel Foucault dans *Surveiller et Punir*. Ce concept est largement discuté dans la littérature post-structuraliste et je retiendrai l'idée d'une formation historiquement et géographiquement située d'un ensemble de mécanismes, connaissances, discours scientifiques et politiques, qui concourent à construire une distinction entre ce qui relève du visible ou de l'invisible, notamment dans le domaine des sexualités. « L'examen intervertit l'économie de la visibilité dans l'exercice du pouvoir ». FOUCAULT, Michel. 1975. *Surveiller et punir*. Paris : Éditions Gallimard, 219-220.
19. J'emprunte à Saba Mahmood sa réflexion sur le « libéralisme séculier » de ce qu'elle appelle les « féministes post-structuralistes ». En ce qui concerne la notion de libéralisme, gardons l'idée d'une doctrine philosophique du XIX<sup>e</sup> qui se réclame de la liberté économique, politique et religieuse faisant de l'individu et de ses droits (notamment celui de sa liberté) un principe et un enjeu d'organisation sociale. Pour ce qui est du sécularisme, il renvoie ici à la tradition (a)religieuse issue des Lumières et traduit une tendance au transfert des principales valeurs (éthiques, morales, sociales) régissant l'organisation sociale du domaine du sacré à celui du profane. Ces deux mouvements conjoints se posent en partie en rupture avec les cadres et référents culturels et religieux non eurocentrés (notamment musulmans) dans lesquels s'inscrivent en partie les enquêtées. MAHMOOD, Saba. 2009. *Politique de la piété, le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique*. Paris : Éditions La Découverte.
20. En 1997, Kanuha mène une enquête qualitative auprès de 29 personnes s'identifiant comme lesbiennes et *gay of color* aux États-Unis. Elle y défend la pratique du *passing* comme une stratégie de gestion de stigmatisme en résistance à une oppression. KANUHA, Valli Kalei. 1999. « The Social Process of "Passing" to Manage Stigma : Acts of Internalized Oppression or Acts of Resistance ? » *The Journal of Sociology & Social Welfare* 26 : 27-46.
21. RWIGEMA, Marie-Jolie. 2014. « The Normative Idea of Queer is a White Person » *Journal of Lesbian Studies* 18 : 174-191.
22. KOHNEN, Melanie. 2016. *Queer Representation, Visibility, and Race in American Film and Television*. New York : Routledge.
23. FOGEL, Frédérique. 2007. « Mémoires mortes ou vives. Transmission de la parenté chez les migrants » *Ethnologie française* 37 : 509-516.
24. *Ibid.*
25. CERVULLE, Maxime. 2010. *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*. Paris : Armand Colin.
26. Voir le concept d'« hétérosexualité de façade » dans AMARI, Salima. 2015. « Certaines lesbiennes demeurent des femmes » *Nouvelles Questions Féministes* 34 : 70-83.
27. *Ibid.*

28. Depuis la fin de mon enquête, Charlotte et Lily s'investissent nouvellement auprès de groupes *queer* racisés.
29. MAHMOOD, Saba. *Politique de la piété...*, *op. cit.*
30. *Ibid.* p. 31.
31. Constitue l'ensemble des dires et faits du prophète Muhammed.
32. JAUNAIT, Alexandre, LE RENARD, Amélie & MARTEU, Élisabeth. 2013. « Nationalismes sexuels ? Reconfigurations contemporaines des sexualités et des nationalismes » *Raisons politiques* 49 : 5-23.
33. PUAR, Jasbir K. 2013. « Homonationalisme et biopolitique » (M. Cervulle, trad.) *Cahiers du Genre* 54 : 151-185.
- 

## RÉSUMÉS

Comment expliquer la sous-représentation des *queers* non blanches dans les milieux militants *queer* ? Les personnes racisées sont-elles vouées à éternellement passer pour hétérosexuelles sans déclaration claire de leur non-hétérosexualité ? Qu'est-ce que le passage obligatoire du *coming out* dans une trajectoire non hétérosexuelle a d'excluant en termes de race ? Peut-on mettre en évidence des expériences de vécus non-hétérosexuels spécifiques aux non blanches ? À partir d'une étude qualitative menée auprès de six personnes non hétérosexuelles et issues de la diaspora postcoloniale en France, mes recherches questionnent leur pratique du *passing* hétérosexuel et ce qu'il traduit du conflit d'allégeance entre race et sexualité auquel ces *queer* non blanches sont quotidiennement confrontés. Mes premiers résultats de recherche invitent à remettre en cause le postulat d'un régime de visibilité (homo)sexuel universel ne considérant comme seul légitime qu'un régime de visibilité eurocentré *out*, ouvert et explicite. Entre invisibilité soumise et visibilité résistante, les enquêtées défendent un autre régime de visibilité dissident, réservé dans sa démonstration, tacite dans sa déclaration. Et bien qu'il ne soit pas vécu par les enquêtées comme la preuve d'un rapport frustré à leur (homo)sexualité, leur régime de visibilité est systématiquement considéré par leur entourage *queer* blanc comme la manifestation d'un dysfonctionnement. Finalement, pour les enquêtées, ce n'est pas toujours tant contre l'homophobie de certaines de leurs sphères hétérosexuelles racisées qu'il s'agit de se défendre, que contre l'homonormativité de sphères *queer* largement blanches. Alors même que des groupes se revendiquent *queer* par résistance à l'homonormativité des groupes LGBT, au sein de ces mêmes mouvements des critères libéraux persistent et nourrissent l'assimilationisme néolibéral : l'injonction à souscrire à une « façon d'être *queer* » par l'hypervisibilité sans questionner ses normes blanches sous-jacentes en est un. Dans une France postcoloniale peu encline à traiter les conséquences contemporaines de son histoire, et lorsque leurs deux identités sont mises dos à dos, les enquêtées choisissent ouvertement de protéger leur communauté de race contre les discours homonationalistes et homonormatifs.

How can we explain the under-representation of queers of color in our queer activist spaces ? Are racialized people destined to be eternally taken for straight without a clear statement of their non-heterosexuality ? How excluding can be the coming out prerequisite in a non-heterosexual trajectory in terms of race ? Can we bring out specific experiences of non-heterosexual backgrounds for non-white people ? Based on a qualitative study conducted with six non-heterosexual persons with colonial diasporic backgrounds living in France, my research

questions the experience of heterosexual/straight passing and what it reveals of the conflicting loyalties between race and sexuality that these queers of color face everyday. My first research results challenge the assumption of a universal (homo)sexual regime of visibility that only considers a eurocentric, out, open and explicit regime of visibility. Between submissive invisibility and resistant visibility, respondents defend another dissenting regime of visibility, reserved in its demonstration, implicit in its declaration. And even though it is not experienced as the proof of a frustrated relationship to their (homo)sexuality by the respondents, their regime (or choice) of visibility is constantly considered by their white queer environment to be the expression of a dysfunction.

Eventually, for the respondents, it is not so much the homophobia present in their heterosexual/straight racialized spheres they need to defend themselves from, but rather the homonormativity of the largely white queer ones. Even though claiming to be queer can function as an act of resistance to the homonormativity of LGBT groups, liberal requirements persist within queer movements and feed neoliberal assimilationism, like the injunction to subscribe to a “queer way of being” through hypervisibility without questioning its underlying white standards. In postcolonial France, a country unwilling to deal with the contemporary consequences of its history, when two identities are set back-to-back, respondents openly choose to protect their racial community against homonationalist and homonormative discourses.

## INDEX

**Thèmes** : Recherches

**Mots-clés** : queer non blanc.he, passing, coming out, régime de visibilité, homonationalisme, homonormativité blanche

**Keywords** : queers of color, passing, coming out, regime of visibility, homonationalism, white homonormativity

## AUTEUR

### NAJWA OUGUERRAM-MAGOT

Najwa Ouguerram-Magot (EHES, université Paris 8, Center for Intersectional Justice) est masterante en sociologie et sciences politiques, spécialisée dans les *postcolonial studies* et *queer studies*. Ses recherches portent sur les vécus et les résistances de *queers* non blanches, à l'intersection des violences de genre, de race et de sexualité, et l'incapacité d'espaces *queer* blancs à penser cette intersection. Elle milite par ailleurs sur ces mêmes questions dans différents collectifs.

Dire et dédire les hétérosexualités

---

# Explorations

---

# Devenir post-straight ?

Auto-ethnographie d'un artiste-chercheur hétérosexuel

*Becoming Post-Straight? Auto-Ethnography of a Heterosexual Artist Scholar*

Luc Schicharin

---

Cette exploration inclut au fil du texte une discussion entre le comité de rédaction et l'auteur sous forme de questions/réponses. Nous avons souhaité restituer, dans la version finale du texte, cette dimension dialogale qui apparaît dans le texte sous la forme d'un jeu de questions-réponses. Le lecteur.e pourra ainsi choisir à son gré de lire le texte original (en noir), puis les discussions que celui-ci a soulevées entre l'auteur et les éditrices, ou bien opter pour une lecture linéaire, avec les interruptions polyphoniques qu'elle implique. Ces interruptions, croyons-nous, ouvrent une fenêtre sur les coulisses d'un texte, pour le révéler comme une élaboration, et participent ainsi à en faire un objet en mouvement, un dialogue en cours.

- 1 À la fin des années 1970, Monique Wittig avait défini la pensée straight<sup>1</sup> comme une oppression matérielle par le langage hétérosexuel. Selon la théoricienne, le pouvoir straight est une instance omniprésente qui exerce sa violence par une oppression intellectuelle, verbale et physique de toute contestation et de toute alternative à l'hétérosexualité. Ce potentiel contestataire et alternatif provient des sujets minoritaires — et Wittig insiste davantage sur les lesbiennes et les hommes homosexuels, bien qu'elle parle aussi des femmes, des Noirs et des esclaves — qui adoptent un langage corporel et sexuel qui n'appartient pas au lexique scientifique, social et politique de la pensée straight. Ainsi, si la pensée straight combat violemment les contradictions qui s'en prennent à son régime, c'est parce qu'elle veut sauvegarder le privilège social de l'idéologie hétérosexuelle dominante dans laquelle tout (discours) ne devrait être qu'hétérosexuel ou, en tous les cas, se rapporter d'une manière ou d'une autre à l'hétérosexualité blanche qui est considérée comme universelle. Wittig spécifie ainsi :

Bien qu'on ait admis ces dernières années qu'il n'y a pas de nature, que tout est culture, il reste au sein de cette culture un noyau de nature qui résiste à l'examen,

une relation qui revêt un caractère d'inéluctabilité dans la culture comme dans la nature, c'est la relation hétérosexuelle ou relation obligatoire entre « l'homme » et « la femme ». Ayant posé comme un principe évident, comme une donnée antérieure à toute science, l'inéluctabilité de cette relation, la pensée straight se livre à une interprétation totalisante à la fois de l'histoire, de la réalité sociale, de la culture et des sociétés, du langage et de tous les phénomènes subjectifs. Je ne peux que souligner ici le caractère oppressif que revêt la pensée straight dans sa tendance à immédiatement universaliser sa production de concepts, à former des lois générales qui valent pour toutes les sociétés, toutes les époques, tous les individus.<sup>2</sup>

- 2 La pensée straight est une conquête de la pensée collective par le langage, c'est une injonction politique, culturelle et scientifique à l'hétérosexualité ; elle s'adresse à l'ensemble des sujets (à travers le monde et à travers le temps) et, plus particulièrement, à ceux et celles qui ne répondent pas à cette assignation hétérosexuelle ; c'est aussi une manière, pour les tenants de la parole, de poser un discours surplombant qui ne tient pas même compte des discours contestataires formulés par les subjectivités qui sortent du cadre sémiologique de l'hétérosexualité. Par avance, à travers l'inoculation philosophique de concepts scientifiques prétendus essentialistes, diffusés dans la littérature académique et les médias dans leur ensemble, la pensée straight tente d'éradiquer toute tentative individuelle et groupusculaire de contradictions à l'encontre de son régime intellectuel, social et politique. Et puisque nous évoquons le langage, n'ayons pas peur des mots, il s'agit bien là d'une forme de propagande institutionnalisée et imposée à la population par un ensemble d'acteurs influents<sup>3</sup> (quel que soit leur domaine d'activité) dans la construction de la vie sociale sur un territoire donné — et qui aspire à une extension fulgurante. L'entreprise sémiologique et politique de la pensée straight consiste ainsi à faire taire ou à rendre inaudibles les subjectivités minoritaires.
- 3 Dans le contexte plus particulier de la société française actuelle, les derniers bouleversements sociaux autour de la loi sur le « mariage pour tous »<sup>4</sup> (17 mai 2013) nous amènent à redéfinir la pensée straight aujourd'hui. En effet, l'adoption de ce texte de loi a soulevé de vives protestations : la droite conservatrice voit le mariage homosexuel comme une stratégie politique visant à imposer la « théorie du genre » et la déconstruction de l'hétéro-normativité. Et les militant.e.s et intellectuel.le.s queer<sup>5</sup> perçoivent le mariage homosexuel comme une tentative de contrôler les minorités sexuelles au sein de pratiques culturelles et sociales normatives inspirées de l'hétérosexualité. Alors le mariage homosexuel constitue-t-il une défaite ou une simple mise à jour de la pensée straight ? Tout porte à croire qu'il s'agit d'une négociation du pouvoir avec les contre-pouvoirs, accordant aux homosexuel.le.s un droit à une existence publique, dans les registres de l'État, mais uniquement dans un cadre culturel et politique — l'institution du mariage — qui est défini, sur le plan légal, et contrôlé par le régime hétérosexuel de la société, c'est-à-dire par la pensée straight. Force est de constater que le langage dominant de la législation dissimule en réalité une main de fer dans un gant de velours : la violence philosophique de la contrainte législative à un style de vie hétérosexuelle par la création d'un « mariage homosexuel » est masquée derrière les apparences d'une reconnaissance officielle de l'homosexualité par la pensée straight<sup>6</sup>.
- 4 En outre, Wittig insiste sur le fait que la pensée straight — dont la terminologie peut tromper les lecteurs.trices — n'opprime pas uniquement les minorités sexuelles. Ainsi précise-t-elle :

La société hétérosexuelle n'est pas la société qui opprime seulement les lesbiennes et les hommes homosexuels, elle opprime beaucoup d'autres-différents, elle opprime toutes les femmes et de nombreuses catégories d'hommes, tous ceux qui sont dans la situation de dominés. [...] Le concept de « différence des sexes » par exemple constitue ontologiquement les femmes en autres différents. Les hommes eux ne sont pas différents. (Les Blancs non plus d'ailleurs ni les maîtres mais les Noirs le sont et les esclaves aussi).<sup>7</sup>

- 5 Ainsi, la pensée straight est définie par Wittig comme une oppression scientifique et politique (institutionnalisée) visant à rendre hégémonique la situation corporelle et sociale de l'homme blanc hétérosexuel. De ce fait, concevoir une hétérosexualité *post-straight* exige, pour un contestataire masculin blanc hétérosexuel, de réviser sa posture oppressive sur le plan de la sexualité, bien entendu, mais également sur celui du genre et de la race. C'est pourquoi, si l'on désire comprendre et pouvoir répondre (correctement, complètement et positivement) à la proposition théorique de Wittig, la traduction française du terme « straight » par le mot « hétérosexuel » est insuffisante. En effet, ce qui est désigné par la critique wittigienne n'est pas tant l'hétérosexualité que la *pensée dominante*, la *règle*, ce qui est relatif à *la loi* en quelque sorte. La pensée straight produit un discours homophobe, sexiste et raciste, mais néanmoins fondateur, qui favorise ce que Judith Butler nommera par la suite « l'hégémonie hétérosexuelle<sup>8</sup> ». Ce discours fait loi, et cette loi peut être désignée comme symbolique, lorsqu'elle n'est pas inscrite dans les textes officiels, mais ses répercussions sociales sur les sujets dominés sont très matérielles et très concrètes — puisqu'elle parvient à ses fins en produisant des paroles ou des actes de violence homophobe, raciste et sexiste. Wittig nous invite à considérer le fait que les notions d'« altérité » et de « différence » sont des euphémismes politiques que les dominants ont inventés pour qualifier une « situation historique de domination ». La théoricienne rappelle que c'est aussi par l'invention de cette catégorie totalisante de la « différence » et de « l'Autre » que la pensée straight cherche à faire dominer ses concepts et son lexique, disqualifiant de fait l'invention d'autres appellations signifiantes susceptibles de perturber les structures normatives de la réalité sociale conçue sur mesure par les dominants. C'est pourquoi, selon Wittig, pour lutter contre le pouvoir linguistique de la pensée straight, il faut cesser d'employer certains mots ou en tout cas cesser de les considérer comme allant de soi :

Pour nous il ne peut plus y avoir de femmes, ni d'hommes, qu'en tant que classes et qu'en tant que catégories de pensée et de langage, ils doivent disparaître politiquement, économiquement, idéologiquement. Si nous lesbiennes, homosexuels nous continuons à nous dire, à nous concevoir des femmes, des hommes, nous contribuons au maintien de l'hétérosexualité.<sup>9</sup>

- 6 L'utilisation du terme « lesbienne » apparaît alors à Wittig comme un acte de résistance langagière permettant de sortir du cadre hétérosexuel où — pour le dire brutalement — la pensée straight désigne les individus nés avec un vagin comme des femmes et les individus nés avec un pénis comme des hommes. Faut-il répéter que cette violence des assignations de genre est très matérielle puisqu'elle justifie, depuis les années 1950 jusqu'à nos jours, l'usage de la torture médicale à l'encontre des personnes intersexuées qui sont mutilées à la naissance afin de pouvoir répondre à l'injonction politique à la binarité homme/femme — soi-disant ontologique<sup>10</sup> ? En signe de protestation contre la binarité du genre, nous avons vu avec Butler<sup>11</sup> que, suivant la perspective wittigienne, les minorités vont faire proliférer les identités sexuelles dans les subcultures queer et trans\*, et cela bien au-delà des espérances de Wittig elle-même qui ne proposait d'investir que le mot « lesbienne ». En outre, rappelons également que

les sujets transidentitaires vont fournir des usages impropres de l'assignation de genre, permettant l'écriture d'un corps et d'une identité qui vient contredire la pensée straight — bien que le design corporel des trans\* sous hormones et/ou opérés reste parfois encore, pas toujours, sous le contrôle médicalisé du pouvoir hétérosexuel.

- 7 Ces actes de contestation queer, qui utilisent le langage (discursif ou corporel) que l'on pourrait qualifier de non-straight, m'ont inspiré et m'ont incité à penser qu'il est sans doute possible de lutter à partir d'une position d'homme blanc hétérosexuel — qui est la mienne —, bien qu'il s'agisse de l'identité hégémonique par excellence. Cependant, est-il possible, pour un sujet hétérosexuel — qui plus est lorsqu'il cumule d'autres signes de la domination sociale (la masculinité, la blancheur et l'identité cisgenre) —, d'échapper à l'emprise sémiotique et politique de la pensée straight ? Autrement dit, les hétérosexuel.le.s sont-ils/elles capables de donner sens à la société par-delà le point de vue dominant de l'hétérosexualité ? La question se pose car, comme l'a dénoncé Monique Wittig, la pensée straight — qui n'est autre qu'une idéologie qui naturalise l'hétérosexualité blanche et instaure des rapports de domination entre les catégories d'individus — s'infiltré dans l'ensemble des structures sociales qui régissent la construction identitaire des groupes humains et des individus.
- 8 C'est pourquoi je souhaite développer quelques pistes de réflexion à travers un travail d'auto-ethnographie : en tant qu'homme blanc hétérosexuel et universitaire, qui a bénéficié des apports intellectuels conséquents des études minoritaires (féministes et queer)<sup>12</sup>, je peux dire que la théorie esthétique des langages subculturels queer — dans les arts, la littérature, la philosophie, les sciences politiques et sociales — m'a donné les outils adéquats afin de pouvoir critiquer le modèle universaliste de la pensée straight. Ce qui a été l'occasion pour moi d'envisager de nouvelles possibilités d'exister, de penser et de parler en dehors du système hétérosexuel.

*GLADI* : L'articulation entre système hétérosexuel et identité hétérosexuelle est un nœud d'achoppement intéressant. La notion de post-straight permet-elle de rendre visible cette articulation ?

Avec ma proposition de penser une posture hétérosexuelle *post-straight*, je voudrais réfléchir à une méthode d'action à l'encontre des normes à partir d'une position considérée comme dominante. En étudiant ma propre expérience, je questionne mon « destin biologique » d'homme blanc, hétérosexuel, cisgenre, valide : ce corps me conduit-il systématiquement et irrémédiablement à un « destin politique » qui est l'oppression des minorités ? J'aimerais proposer de répondre par la négative : malgré une identification socialement dominante (ou presque), je renonce à la violence de mon pouvoir à travers la création personnelle et autogérée d'un comportement non oppressif et non agressif. Je cherche aussi à comprendre comment cela est rendu possible. Quels sont les interstices de mon identité qui sont ou ont été socialement dévalués, malgré ma posture dominante en tant qu'homme hétérosexuel blanc ? Et comment cela m'a-t-il permis de tisser des connexions politiques avec des problématiques de domination sociale qui ne me concernent pas directement (la race, le genre) ? Comment, à partir de ce vécu passé et présent, m'est venue la nécessité d'envisager mon hétérosexualité différemment ?

- 9 J'examinerai plus en détail ce que cela signifie et ce qu'implique le fait pour un homme hétérosexuel blanc de déconstruire la pensée straight. Mais avant cela, je voudrais attirer l'attention sur une question préalable : comment devient-il possible d'accorder du crédit et de l'importance aux discours féministes, afroféministes, crip et queer, alors même qu'ils s'opposent à la pensée straight qui me place en principe dans une situation sociale dominante, censée empêcher toute remise en question du système qui me privilégie<sup>13</sup> ? Pour reformuler ces questions à travers une métaphore cinématographique qui se réfère à la fois aux écrits de Judith Butler (avec *Trouble dans le genre*<sup>14</sup>) et à la filmographie des sœurs Wachowski (avec *Matrix*<sup>15</sup>) : comment ai-je choisi la pilule queer plutôt que la pilule straight, la critique queer plutôt que l'apologie de la « matrice hétérosexuelle » ? En ce qui concerne mon propre engagement, cela est en partie le résultat d'une formation scolaire et universitaire à la pensée critique, mais c'est aussi la conséquence du développement antérieur d'un *esprit critique* ou d'une *attitude critique* préalable. Jacques Boisvert affirme que, pour aiguiser sa pensée critique, « la personne doit en effet manifester un certain nombre d'attitudes, de dispositions, d'habitudes de pensée et de traits de caractère que l'on peut regrouper sous l'étiquette "attitude critique" ou "esprit critique" », ajoutant que « de façon générale, cela signifie que le penseur (sic) critique doit non seulement être capable d'évaluer des raisons adéquatement, mais qu'il doit aussi avoir tendance à le faire, y être disposé<sup>16</sup> ». Cependant, alors que Boisvert écrit que cet *esprit critique* s'enseigne et s'acquiert à l'école, par le biais de l'enseignement — ce qui apparaît problématique à bien des égards<sup>17</sup> —, nous postulons qu'il se construit aussi et surtout à travers une expérience personnelle, en interaction permanente avec la famille, la société et la culture. J'insiste sur la répercussion qu'a pu avoir mon vécu social sur la construction de mon *esprit critique*<sup>18</sup>. J'écrivais à l'instant que, dans mon cas, le développement d'un esprit critique en prise avec les injustices sociales est antérieur à la formation universitaire, et, en disant cela, il ne s'agit évidemment pas de retirer au féminisme, à l'afroféminisme, à la théorie queer et à la théorie crip le mérite d'avoir transformé — et même révolutionné — mon rapport politique à la société. Cependant, je voudrais tracer un itinéraire, une épistémologie de ma propre pensée critique, et ainsi souligner les imperfections de l'assujettissement par le pouvoir straight. Pour cela, il me faut développer quelques passages autobiographiques, c'est une parenthèse essentielle si l'on veut comprendre comment la subjectivité dominante à laquelle on m'assimile a pu échapper — en partie au moins — à la fonction politique de vecteur philosophique d'une hégémonie culturelle masculine, blanche, hétérosexuelle, valide...
- 10 Je suis issu de la classe ouvrière blanche, né d'un père mineur aux Houillères du bassin de Lorraine et d'une mère au foyer souffrant à la fois d'une maladie chronique de longue durée et d'un handicap moteur — qui l'oblige à se déplacer en fauteuil roulant à l'extérieur de son logement. Ma scolarité et mon adolescence se sont déroulées dans une zone urbaine dite « sensible » en Lorraine, du fait de la présence d'une petite délinquance très active (trafic de stupéfiants, dégradation du mobilier urbain). Mon quartier était cependant riche d'une forte population immigrée et multiculturelle (principalement maghrébine et turque). De par mon profil de fils de mineur, j'ai expérimenté les inégalités sociales vécues par la classe ouvrière blanche — la méfiance des plus aisés, refusant que leurs enfants m'invitent chez eux, parce que nos parents n'étaient pas du même milieu socioprofessionnel. La grande majorité de mes ami.e.s proches étaient des fils et filles d'immigré.e.s, et c'est donc indirectement que j'ai

parfois eu l'occasion de constater la violence raciste des institutions — la déchéance sociale à l'école et les contrôles policiers plus appuyés de mes camarades à la peau plus foncée. Indirectement encore, j'ai partagé les complications sociales et politiques concrètes qu'a entraîné le handicap de ma mère — les difficultés à pouvoir se loger et se déplacer dans un espace public qui est avant tout pensé et construit pour les personnes valides. Ces situations critiques vécues à l'adolescence — dont certaines se prolongent jusqu'à aujourd'hui — ont progressivement forgé mon esprit critique et m'ont permis de constater *de visu* les violences sociales de la pensée straight — lorsqu'elles oppriment les Blancs issus des classes subalternes, les personnes de couleur dans un contexte urbain sensible et les individus handicapés (et notamment les femmes au foyer particulièrement dépendantes et donc vulnérables). Cette sensibilisation par le vécu a engendré un mépris idiosyncratique de toute forme de domination, c'est ainsi que j'ai rallié les luttes politiques contre le sexisme et l'homophobie, ce qui m'a finalement conduit à m'intéresser au féminisme intersectionnel de la théorie queer<sup>19</sup> auquel j'ai eu accès à l'université (bien conscient que l'acquisition de ce savoir était un privilège).

*GLAD!* : Ce passage d'un vécu particulier à un cadre général de la critique de la domination est aussi intéressant que singulier. De nombreuses personnes vivent une domination de classe qu'elles placent, en termes de pratiques et d'analyse, au-dessus de la question féministe par exemple (c'est un classique du discours de la lutte des classes), de la même façon que — dans une proportion moindre — certains discours font primer la race, le genre ou les sexualités sur d'autres rapports sociaux. Or, la question de la sexualité vers laquelle vous vous orientez intellectuellement et dans laquelle vous trouvez des outils, est apparemment l'une des seules que vous ne rencontrez pas dans votre vécu. C'est donc une posture toute particulière que de choisir d'inclure une domination que l'on n'a pas côtoyée pour étendre sa critique à l'ensemble des rapports sociaux, qui va d'une certaine manière à l'encontre d'une politique identitaire. S'agit-il d'un choix ou bien d'une rencontre conceptuelle ?

La conscience de la domination de classe a été pour moi une réelle porte d'entrée, bien que cela n'ait pas tout de suite été conscientisé. Bien entendu, il a fallu un parcours complexe, en plusieurs étapes. Mais je voudrais néanmoins évoquer une expérience sociale très personnelle et très marquante qui peut certainement constituer un indice pour mieux expliquer mon ouverture à plusieurs problématiques de dominations sociales : lorsque ma mère a commencé à développer les signes aigus de sa myopathie, mes parents et moi habitions dans un HLM avec plusieurs étages, sans ascenseur, ce qui rendait chacun des déplacements de ma mère à l'extérieur très douloureux. Mon père s'était donc renseigné sur les démarches à entreprendre pour que nous déménagions dans un appartement de plain-pied, mieux adapté au handicap de ma mère. Mais ce type de logement (dans la ville où mon père était affecté) était cependant réservé à des gradés de l'entreprise. Mon père a donc passé des concours pour obtenir le grade requis, mais il était en concurrence avec d'autres personnes ayant des relations au sein de l'entreprise et n'a donc pas obtenu sa promotion, malgré de meilleurs résultats. Cet « échec » a longtemps bloqué le processus de

déménagement, puis un jour le problème s'est finalement réglé grâce à l'appui de mes professeures de l'école primaire qui avaient pris connaissance de ma situation familiale et qui ont pu nous fournir une aide considérable.

En partageant cette anecdote, je voudrais pointer comment des expériences de vie concrètes, bien qu'indirectes, m'ont permis d'accéder tout à la fois aux questions de genre (le manque de considérations pour les problèmes des femmes de mineur), de classe (les inégalités engendrées par le fait qu'un ouvrier ne soit pas assez gradé), de validisme (l'incapacité de comprendre les spécificités de la vie des handicapé.e.s). Par ce vécu, il m'a été possible d'acquérir la conscience que la domination sociale peut agir de bien des manières, opprimer diverses identités minoritaires, et qu'un seul et même sujet (comme ma mère) pouvait cumuler plusieurs statuts sociaux subalternes. C'est dans ce cadre que j'ai progressivement acquis et produit des outils conceptuels pour élargir la problématique et que, bien plus tard, je me suis mis à penser et vivre les enjeux politiques de mon hétérosexualité masculine.

Réfléchir la domination masculine dans l'espace (hétéro)sexuel est complexe, je me suis un temps tourné vers le post-porno féministe/queer pour tenter de réinventer mon corps hétérosexuel, ses désirs et ses plaisirs. Cependant, je me suis rendu compte que parfois les modèles critiques et alternatifs du post-porno ayant pour projet de représenter une autre (meilleure ?) sexualité ne correspondent pas à la réalité objective pour un homme ou une femme *post-straight* : par exemple, tous les couples hétérosexuels conscientisés ne pourront pas fantasmer sur l'inversion des rôles sexuels ou de genre, quand bien même cela a pu apparaître comme la bonne solution pratique (en théorie) pour pallier les inégalités qu'implique la présumée passivité sexuelle des femmes. Comme le suggère Lynda Hart dans *La Performance sadomasochiste*, les postures de domination/soumission dans le cadre des jeux sexuels (qui sont finalement très proches de la dialectique hétérosexuelle normative passif/actif) sont toujours instables et, parfois, bien que l'on reste « dans son genre », des inversions de pouvoir se produisent, cependant elles ne correspondent pas toujours aux nouvelles représentations sexuelles féministes/queer. Le discours féministe/queer a néanmoins été utile pour ma partenaire et moi (qui sommes en couple depuis presque treize ans) en ce qu'il a facilité les discussions autour des enjeux politiques sous-jacents de notre relation hétérosexuelle ; ces échanges nous ont permis d'établir ensemble la signification politique de nos interactions dans l'intimité, et (éventuellement) de resignifier les rapports de pouvoir qu'elles supposent.

- 11 Ma démarche auto-ethnographique me permet d'affirmer une position singulière dans le régime politique du pouvoir straight, puis dans le féminisme queer, m'offrant un angle particulier pour incorporer les critiques qui me sont adressées en tant qu'homme hétérosexuel blanc et formuler ma propre déconstruction de la pensée dominante. Bien

entendu, étant donné mon profil sociopolitique, il m'est très difficile de produire une identité corporelle/sexuelle qui vienne contrarier le pouvoir straight, d'autant que je me méfie désormais des appropriations culturelles vers lesquelles je m'étais tourné autrefois<sup>20</sup> et que je vois aujourd'hui suggérées par certaines féministes lesbiennes médiatiques<sup>21</sup>.

*GLAD!* : Comme toute appropriation culturelle, cette idée d'une appropriation culturelle du queer est assez problématique, en ce qu'elle crée parfois des paradoxes dans lesquels il faudrait que les hétéros se produisent comme hétéros pour ne pas faire de l'appropriation culturelle. Or, la question est compliquée : le fait que des hétéros adoptent ces traits culturels en légitimant ces codes et en les dépolitisant pose problème, mais est-ce le problème de l'adoption des pratiques culturelles en elles-mêmes ? Il est évidemment difficile et risqué de faire le tri. C'est peut-être davantage une question de discours porté, et de sa mise en valeur dans l'espace public.

Lorsque j'évoque le risque d'une appropriation culturelle de la culture queer, il ne s'agit pas pour moi de dicter un code de conduite ou d'éthique pour les « bons hétérosexuels *post-straight* » mais simplement d'engager une réflexion sur les modalités et les formes que l'on peut donner à une alliance. J'ai adopté par le passé une stratégie corporelle que je pensais efficace à l'époque, et qui consistait à modifier mon apparence physique (me teindre les cheveux en rose, par exemple). Par ce geste, il s'agissait de reproduire certaines des stratégies d'une communauté qui n'était pas vraiment culturellement ni politiquement la mienne. Mais cet engagement corporel ne restait finalement que très superficiel, et n'apportait rien de plus à ce que je pratiquais déjà : une théorie de l'art et des cultures minoritaires. Avec le recul, ces actes corporels « d'apparence », inefficaces sur le plan politique et identitaire, m'apparaissent problématiques, c'est pourquoi je formule cette sorte d'autocritique à rebours. Je me sens bien plus à l'aise aujourd'hui avec l'idée d'offrir mon aptitude à la théorie pour développer une réflexion autour des problématiques queer et tenter de faire avancer la politique des minorités à mon petit niveau (qui est celui de la critique esthétique des représentations) ; bien qu'il me faille encore veiller à ne pas confisquer la parole aux sujets concernés et à ne pas ignorer la « science des opprimé.e.s » (pour reprendre la formule de Wittig), c'est-à-dire l'expertise des agents concernés. Je pense qu'il y a divers degrés d'investissement politique personnel dans les subcultures sexuelles : on peut considérer qu'un.e hétérosexuel.le qui finit par adopter les pratiques culturelles (et, plus particulièrement, sexuelles) d'un autre groupe sexuel n'est pas « *post-straight* » ; il ou elle n'est tout simplement plus hétérosexuel.le et appartient désormais à ce nouveau groupe « d'adoption » (je ne sais pas s'il s'agit du bon terme). C'est une autre démarche, un autre type d'engagement, cela me paraît tout à fait envisageable et il ne s'agira pas, dans ce cas précis, d'une *appropriation culturelle*, on pourrait plutôt parler d'une sorte de *transition culturelle*.

- 12 Pour autant, la pensée straight a déjà imprimé mon corps hétérosexuel, c'est un fait contre lequel je ne vois pas encore comment lutter, mais je peux tout de même, malgré ce corps hégémonique, cesser de participer à l'inoculation sociale, politique et scientifique du langage dominant de l'hétérosexualité de bien d'autres manières. C'est ainsi que, partant de l'expérience d'un corps qui est certes hégémonique, mais qui a été informé par la critique queer, crip, féministe et afroféministe, je produis un langage social et scientifique en accord avec l'esprit de la contestation wittigienne, et je cherche à inventer et à introduire — en société et dans les sciences — un mode de pensée que je qualifierais de *post-straight*.

GLAD!: Pouvez-vous développer ce que vous entendez par langage social ? Est-ce que cela signifie que vous usez d'une façon particulière des savoirs situés, par exemple, dans vos écrits ?

Je dis « langage social » pour exprimer mes « relations signifiantes avec autrui ». C'est effectivement ce qui caractérise le mieux la spécificité de ma position politique personnelle en tant qu'homme hétérosexuel *post-straight*. Mon intention politique est de savoir gérer mon attitude sociale avec les autres, de prendre conscience de mes paroles et de mes actes en ce qu'ils peuvent générer en terme de relation de pouvoir asymétrique. Du point de vue scientifique, cela engage une attitude double, ou en deux temps : en tant que théoricien de l'art, je suis intéressé et sensible aux productions artistiques des artistes minoritaires, parce qu'elles me semblent œuvrer dans une perspective politique (d'utilité publique) qui correspond à ma propre conception esthétique de l'art. Bien entendu, je sais pertinemment que je ne peux pas totalement m'identifier à l'ensemble des travaux artistiques minoritaires que j'étudie, je dois donc faire usage de la « science des opprimé.e.s », pour appréhender certaines œuvres. Cela me permet d'adopter un point de vue situé, bien sûr, mais qui est quelque peu aiguillé par le regard minoritaire des spécialistes qui parlent en tant qu'agents concerné.e.s. Je parle ainsi d'une attitude scientifique double car, oui, je regarde et j'analyse les représentations à partir de mon propre point de vue, mais d'un autre côté, ce point de vue est fortement informé par les discours minoritaires.

- 13 Cela me permet de différencier l'hétérosexualité *post-straight* de l'hétérosexualité straight, sans toutefois me dédouaner de ma situation politique, en tant qu'homme hétérosexuel blanc, vis-à-vis de la domination institutionnelle et sociale des minorités. Malgré les apparences de binarité que peut revêtir cet appareil conceptuel, il ne s'agit pas d'opposer deux hétérosexualités de manière dualiste, mais simplement de différencier deux types de subjectivités hétérosexuelles, et il en est bien d'autres<sup>22</sup>.
- 14 Lorsque je m'identifie comme *post-straight*, je m'auto-définis comme un sujet d'énonciation hétérosexuel qui ne se considère pas plus naturel ou normal que les autres, mais qui est plutôt une subjectivité possible (parmi tant d'autres). Malheureusement, le pouvoir social m'érige parfois encore comme un sujet porteur de la domination, mais c'est une gratification que je rejette fondamentalement par ma

posture contestataire de sujet *post-straight*. L'hétéro *post-straight* que je suis réfléchit à comment s'allier aux groupes minoritaires pour plus de justice sociale et pour une conception du monde ouverte à toute forme (librement consentie) de subjectivités, de corporités et de sexualités. Mon engagement *post-straight* est en constante redéfinition, c'est une réflexion en cours, mais il implique un rapport au monde qui, s'il n'est évidemment pas queer (puisque'il ne subit pas l'oppression sexiste, homophobe et raciste), n'est pas straight pour autant. Ma subjectivité *post-straight* m'invite bien souvent à entrer dans un conflit intellectuel avec mon propre milieu et ma propre communauté (sociale et scientifique) sur les questions identitaires et/ou sexuelles. Mais bien que j'aie conscience des enjeux politiques, psychologiques et anthropologiques de l'hétérosexualité, je reste investi dans des relations affectives avec des personnes dites de « sexe différent » — en l'occurrence une seule, puisque je suis engagé dans un couple monogame. Je ne cherche pas à imiter ou à m'appropriier les cultures minoritaires, mais juste à inventer un « vivre avec », ainsi qu'à développer les modalités d'une alliance possible dans la contestation de la pensée straight — la production de théories critiques en est une, c'est en tout cas ma conviction, même si l'on pourra me reprocher un engagement pour l'instant trop théorique et pas assez social (mais cela évoluera sans doute avec le temps par l'invention future de modes d'actions aujourd'hui inexistantes). Depuis plusieurs années maintenant, ma vie est *étrangement* affiliée à des questions de genres, de races, de classes, de sexualités et d'identités qui m'interpellent, et ce, malgré ma situation sociale qui a le privilège de n'être jamais remise en question par le pouvoir straight. J'ignore si d'autres hétéros se reconnaissent dans cette posture que je nomme *post-straight* — oserais-je un jour employer un « nous » de solidarité ? J'ignore également dans quelle mesure des hétéros *post-strights* (en devenir) pourront être utiles aux minorités contestataires, mais gageons de ne pas devenir des allié.e.s encombrant.e.s. En tout état de cause, il me faut rester ouvert à toute discussion critique autour de cette invention du sujet *post-straight*, dans l'espace social comme dans l'espace scientifique.

*GLAD!* : Autour de la question de l'identité, du sujet intentionnel, en regard des rapports de pouvoirs dans lequel le sujet est engagé : être *post-straight* est-il une histoire de décision individuelle ? Comment rendre lisible/visible le *post-straight* ? Y a-t-il une agentivité *post-straight*, une culture *post-straight* ? Comment le *post-straight* se situe-t-il dans le « système social » vis-à-vis des queers mais aussi des hétéros *straights* ? Quels rapports de pouvoirs complexes sont joués et déjoués ?

Alban Jacquemart a écrit un ouvrage d'histoire sociale sur *Les Hommes dans les mouvements féministes*<sup>23</sup> qu'il décrit, ironiquement bien sûr, comme un « engagement improbable ». Ce livre témoigne d'une volonté chez certains hommes de combattre leur propre domination, et il me semble que le scénario se répète pour les hétérosexuel.le.s qui souhaitent déjouer la pensée straight critiquée par la théorie queer ou encore les Blanc.he.s qui s'investissent dans la lutte antiraciste et les mouvements décoloniaux. Ce sont ceux.celles-là que je qualifie de *post-straight*. Je pense avoir mis en évidence que cette forme d'engagement, dont j'ai encore du mal à définir les contours, résulte d'une construction sociale de la subjectivité qui dépasse sa propre individualité, du fait d'une sensibilité particulière pour la

situation précaire d'autrui. Mais peut-être qu'il apparaîtra, ou même qu'il existe déjà, des discours dissonants qui me contredisent ou contrediront ; cette réflexion auto-théorique est loin d'être close.

Le *post-straight* est une invention conceptuelle de ma part, il n'y a donc pas de culture *post-straight* à proprement parler, mais il a existé et il existe toujours des rassemblements et des groupes de réflexion sur la possibilité pour un homme d'être féministe. Je ne suis pas en mesure, aujourd'hui, d'en discuter de manière approfondie pour évoquer l'éventualité d'un mouvement en construction et d'un contenu politique qui nous éclairerait effectivement sur les rapports de pouvoirs complexes qui sont joués et déjoués au sein de ces micropolitiques. Néanmoins, ces évènements philosophiques et culturels ont le mérite d'exister, témoignant d'une agentivité et d'un désir collectivement partagé (par certains) de transcender le « devenir oppresseur » de la masculinité.

## BIBLIOGRAPHIE

- BARRÉ, Alain (éd.). 1995. *Musique et politique : les répertoires de l'identité*. Rennes : Presses universitaires de Rennes
- BOISVERT, Jacques. 1999. *La Formation de la pensée critique. Théorie et pratique*. Bruxelles : Éditions De Boeck Université
- BOURCIER, Marie-Hélène/Sam. 2015. *Queer Zone 3 : identités, cultures, politiques*. Paris : Amsterdam.
- BUTLER, Judith. 2009 [1993]. *Ces Corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe* (trad. C. Nordmann). Paris : Éditions Amsterdam.
- BUTLER, Judith. 2005 [1990]. *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion* (trad. C. Kraus). Paris : Éditions La Découverte.
- CRENSHAW, Kimberlé Williams. 2005 [1994]. « Cartographies des Marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur » (trad. O. Bonis) *Cahiers du Genre* [En ligne], 2 (39), consulté le 19 décembre. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-2-page-51.htm>
- DESPENTES, Virginie. 2017. « Les mecs sont extrêmement lents à s'emparer de la question de la masculinité » *Les Inrocks* [En ligne], consulté le 10 septembre 2017. URL : <http://www.lesinrocks.com/2016/10/23/actualite/medias-actualite/virginie-despentes-mecs-extremement-lents-a-semparer-de-question-de-masculinite-11874131/>
- JACQUEMART, Alban. 2015. *Les hommes dans les mouvements féministes. Sociohistoire d'un engagement improbable*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- PRECIADO, Paul B. 2017. « Le prix de votre normalité sexuelle est notre "intersexualicide" » *Libération*, consulté le 13 septembre 2017. URL : [http://www.liberation.fr/debats/2017/06/02/le-prix-de-votre-normalite-sexuelle-est-notre-intersexualicide\\_1574196](http://www.liberation.fr/debats/2017/06/02/le-prix-de-votre-normalite-sexuelle-est-notre-intersexualicide_1574196)

WITTIG, Monique. 2007 [1978]. *La Pensée straight*. Paris : Éditions Amsterdam.

## NOTES

1. WITTIG, Monique. 2007 [1978]. *La Pensée straight*. Paris : Éditions Amsterdam, p. 53-61.
2. *Id.*, p. 57-58.
3. Wittig cite notamment Lacan, elle fait également mention de l'industrie pornographique.
4. Cf. <http://www.gouvernement.fr/action/le-mariage-pour-tous>
5. Voir notamment BOURCIER, Marie-Hélène/Sam. 2015. *Queer Zone 3 : identités, cultures, politiques*. Paris : Amsterdam, p. 281-292.
6. Bien entendu, rien n'oblige les homosexuel.le.s à se marier, mais l'entrée en vigueur de cette loi est clairement incitative (du fait des avantages sociaux qui accompagnent le mariage). Elle crée par ailleurs un clivage intracommunautaire à travers un phénomène d'homonormativité qui tente de dévaluer les subcultures sexuelles queer d'une manière similaire à la pensée straight. Cf. Bourcier, *op. cit.*
7. WITTIG. *op. cit.*, p. 58-59.
8. BUTLER, Judith. 2009 [1993]. *Ces Corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe* (trad. C. Nordmann). Paris : Amsterdam.
9. WITTIG, *op. cit.*, p. 59.
10. PRECIADO, Paul B. 2017. « Le prix de votre normalité sexuelle est notre "intersexualicide" » *Libération*, consulté le 13 septembre 2017. URL : [http://www.liberation.fr/debats/2017/06/02/le-prix-de-votre-normalite-sexuelle-est-notre-intersexualicide\\_1574196](http://www.liberation.fr/debats/2017/06/02/le-prix-de-votre-normalite-sexuelle-est-notre-intersexualicide_1574196)
11. BUTLER, Judith. 2005 [1990]. *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion* (trad. C. Kraus). Paris : La Découverte.
12. Que le/la lecteur.trice n'y voie aucun élitisme de ma part, mais au contraire une forme d'humilité et de gratitude. Sans ces études je ne pourrais pas être en train de théoriser comme je suis en train de le faire. Par ailleurs, il me semble important de signaler, pour établir le cadre d'une réflexivité objective, que j'ai été formé par des enseignant.e.s marxistes, féministes et queer au cours de ma formation universitaire. Je suis actuellement titulaire d'un doctorat en arts spécialisé dans l'étude des influences des études minoritaires dans la création plasticienne contemporaine (la performance en particulier).
13. Cette question a déjà été abordée par la sociohistoire. Cf. JACQUEMART, Alban. 2015. *Les hommes dans les mouvements féministes. Sociohistoire d'un engagement improbable*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
14. BUTLER. *Trouble...*, *op. cit.*
15. WACHOWSKI, Lana & WACHOWSKI, Lily. 1999. *Matrix*. New York : Warner Bros.
16. BOISVERT, Jacques. 1999. *La Formation de la pensée critique. Théorie et pratique*. Bruxelles : Éditions De Boeck Université, p. 27.
17. Notamment à cause de l'institutionnalisation et de la verticalité de l'apprentissage de la critique qu'implique cette conception.
18. Il s'agit toutefois d'un fait avéré qui peut être généralisé, les arts participent au développement de l'esprit critique des individu.e.s, par le biais d'une construction subjective qui sera orientée par la dialectique politique et culturelle des œuvres et des artistes qu'il apprécie. Voir par exemple BARRE, Alain (éd.). 1995. *Musique et politique : les répertoires de l'identité*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
19. CRENSHAW, Kimberlé Williams. 2005 [1994]. « Cartographies des Marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur » (trad. O. Bonis) *Cahiers du Genre*

[En ligne], 2 (39), consulté le 19 décembre. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-2-page-51.htm>

20. Comme le fait de me teindre les cheveux en rose afin d’arborer en tant que garçon une couleur socialement considérée comme féminine et cultiver une apparence queercore alors même que j’étais un homme hétérosexuel cisgenre.

21. Par exemple : DESPENTES, Virginie. 2017. « Les mecs sont extrêmement lents à s’emparer de la question de la masculinité » *Les Inrocks* [En ligne], consulté le 10 septembre 2017. URL : <http://www.lesinrocks.com/2016/10/23/actualite/medias-actualite/virginie-despentes-mecs-extremement-lents-a-semparer-de-question-de-masculinite-11874131/>

22. Comme je l’ai dit auparavant, il existe encore d’autres hétérosexualités minoritaires comme l’hétérosexualité racisée, queer ou trans, que je n’aborderai pas dans ce texte, mais qui se différencient également de l’hétérosexualité straight.

23. JACQUEMART, *op. cit.*

## RÉSUMÉS

Cette expérience d’écriture s’inscrit dans une démarche artistique — à la fois personnelle et scientifique —, questionnant la pratique auto-ethnographique comme une forme plastique. Elle résulte d’une réflexion esthétique sur la possibilité d’une philosophie de soi — donner un « récit de soi », pour reprendre la formule de Judith Butler — comme travail artistique conceptuel. S’inscrivant dans la perspective foucauldienne et butlérienne selon laquelle le corps est sculpté par les discours, mon travail propose ainsi d’interroger la capacité d’un corps à pouvoir se dire et se dédire, et donc travailler sa forme (sociale) par l’écriture de soi ; et dans le cadre plus particulier de ce texte, il s’agira d’éprouver mon corps dans sa faculté de pouvoir dire et dédire sa propre hétérosexualité.

This writing experience is part of an artistic process—both personal and scientific—questioning self-ethnographic practice as a creative form. It leads to an aesthetic reflection on the possibility of making a philosophy about the self—“Giving an Account of Oneself”, to use the Judith Butler’s formula— as a conceptual artistic work. As part of the Foucauldian and Butlerian perspective according to which the body is sculpted by discourses, my work proposes to question a body’s capacity to say and to withdraw from oneself, and thus to work its (social) form by the self-writing; in the particular context of this text, I wanted to try my body’s ability to say and withdraw (from) its own heterosexuality.

## INDEX

**Thèmes** : Explorations

**Keywords** : auto-ethnography, art, feminism, sexuality, class

**Mots-clés** : auto-ethnographie, art, féminisme, sexualité, classe

## AUTEUR

### LUC SCHICHARIN

CREM (Centre de recherche sur les médiations)

Luc Schicharin est docteur en arts, esthétique et science de l'art. Sa thèse de doctorat s'intitule 'L'esthétique drag, de la performance travestie à l'art transgenre. Usages et contre-usages de la théorie butlérienne ». Il est actuellement chargé de cours en arts plastiques à l'Université de Lorraine, campus de Metz.

Dire et dédire les hétérosexualités

---

# Créations

---

# Les Quotas

*Quotas*

Marie-Laure Schultze et Sujarei Tali

---

- 1 Le texte *Les Quotas*<sup>1</sup> est le premier d'une série dont le deuxième a été publié chez un petit éditeur, Griffes d'Encre (ce texte, *L'Anémone*, est désormais accessible sur mon Carnet de Recherches<sup>2</sup>). J'avais été mise en contact avec une des éditrices, elle cherchait des textes de SFFF (science fiction, fantasy & fantastique) érotique. C'était tentant : ce que j'avais pu lire en termes d'« érotisme » alors que je travaillais à ma thèse de doctorat sur l'heroic fantasy anglophone dans les années 1990 dépassait rarement le stade du « toi, femme, moi le guerrier je te veux, couche-toi et écarte les cuisses et ne dis pas non ; quand une femme dit non, elle dit oui », accompagné de plus ou moins de violence à l'égard de la femme. Je n'avais peut-être pas lu les bons textes : en gros, dans ceux que j'avais lus, les lecteurs n'échappaient pas aux variations sur Mère ou Putain.
- 2 À l'occasion de cette proposition de textes de SFFF érotique, j'ai ouvert un univers dystopique qui continue à se développer<sup>3</sup>. Ce qu'on en voit se passe sur un astronef miteux de fond de galaxie où l'Intergalactique, le pouvoir totalitaire en place, traque ceux qui ne se soumettent pas à ses lois. Parmi celles-ci, l'obligation de se livrer à des coïts dont le nombre par période de temps est fixé par l'Inter. Le choix de avec qui, comment et surtout à quel rythme vous avez des relations sexuelles, dans cet univers, ne vous appartient pas.
- 3 Dans *Les Quotas*, Kimée est sur l'astronef pourri dans l'espoir de rencontrer quelqu'un avec qui avoir un coït car coïts insuffisants = sanctions variées. Kimée a ainsi déjà eu ses rations d'énergie supprimées ; l'autre personnage, Djoa, a subi des mutilations.
- 4 Tous les textes de la série sont des témoignages de contrevenants aux divers règlements imposés par l'Inter. Ces contrevenants témoignent devant des « Résistants » qui les enlèvent pour recueillir un maximum d'informations sur les agissements de l'Inter. Les contrevenants peuvent avoir également trouvé refuge chez ces Résistants et échanger leur témoignage contre des services (dans *L'Anémone*, il s'agit pour le personnage de se faire ôter l'anémone très sensible qui lui est sortie au niveau de l'anus). Les lecteurs n'apprennent pas grand chose des Résistants. En réalité, ils ont l'impression que c'est à eux que les témoins s'adressent.

- 5 L'enjeu de cet univers est évidemment la connaissance : qui peut apprendre et savoir quoi. C'est un univers banalement post-apocalyptique dont la civilisation des « Anciens » a été pratiquement anéantie par un cataclysme. Il ne reste d'eux que des bribes de langage — dans *Les Quotas*, des expressions comme « aller à confesse », « avoir le diable au corps » — et, peut-être, des informations sur les Plaquettes d'Instruction, équivalents de manuels scolaires et universitaires pour les plus rudimentaires. Mais l'Inter contrôle une grande partie de ces plaquettes et il est très difficile de savoir si elles contiennent des informations justes, ou bien la propagande de l'Inter.
- 6 Un des enjeux du texte était pour moi d'écrire sans marques grammaticales de genre, ce qui en français est difficile, afin que les personnages puissent être hermaphrodites. La question est vieille comme le monde : qu'en serait-il de la « guerre des sexes », et des relations de pouvoir, si nous étions tous hermaphrodites ?
- 7 Plus tard, j'ai su que Julia, que j'avais croisée alors que j'étais enseignante et elle étudiante, dessinait. Je lui ai demandé si elle aimerait illustrer un de mes textes. J'avais plutôt mes textes pour enfants à l'esprit, mais elle a choisi *Les Quotas*. La suite est son histoire.

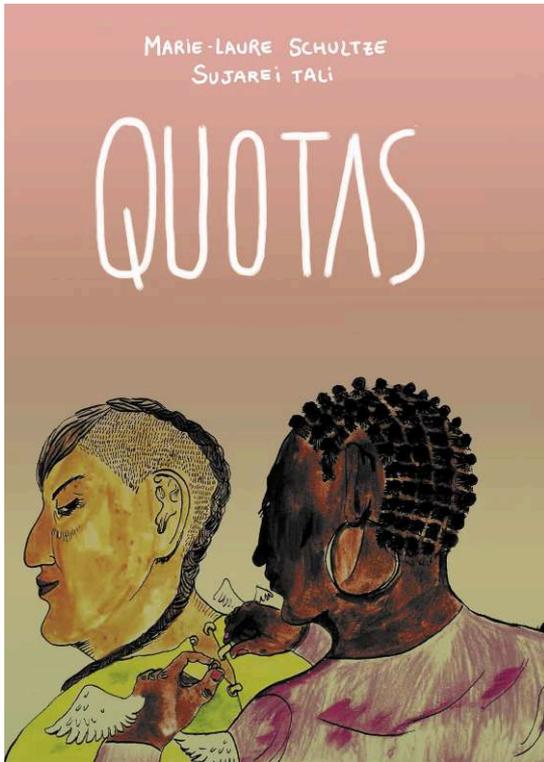
## Les Quotas, une lecture sonore

- 8 *Texte* : Marie-Laure Schultze ; *Voix* : Épicène et Vlan

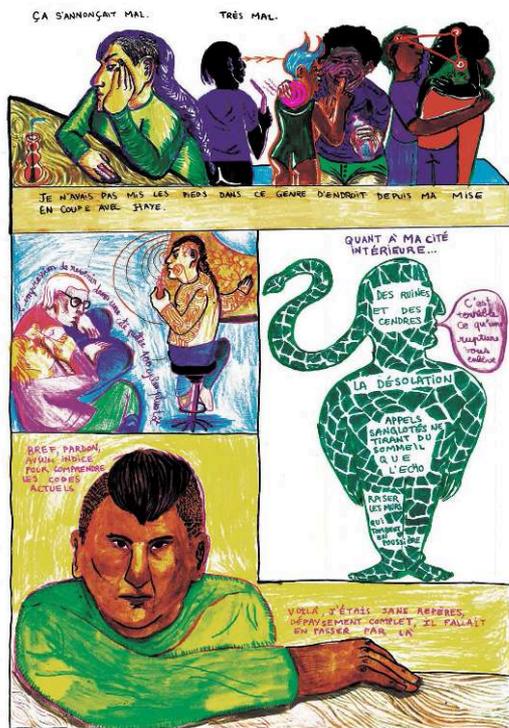
Ce média ne peut être affiché ici. Veuillez vous reporter à l'édition en ligne <http://journals.openedition.org/glad/909>

## Les Quotas, une bande dessinée

Les Quotas



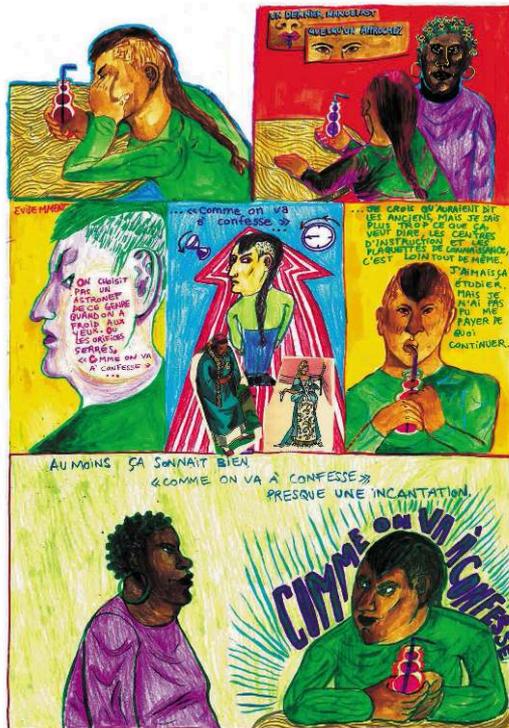
Ça s'annonçait mal



Si au moins Haye avait accepté qu'on fasse semblant encore quelques cycles



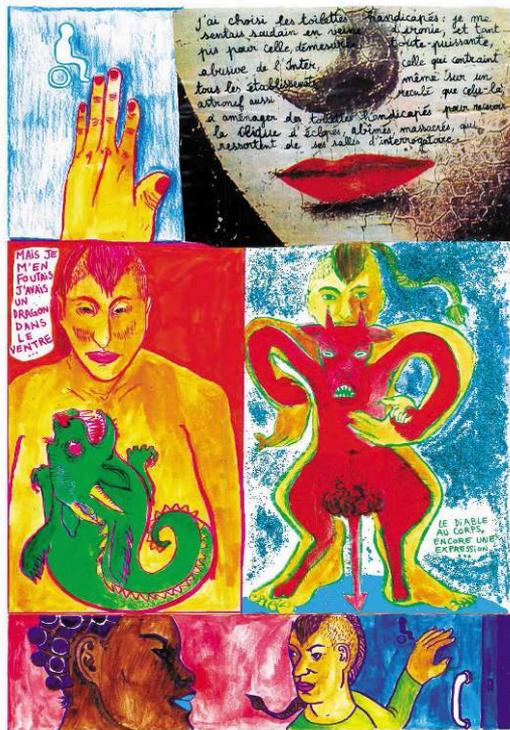
Un dernier nanoblast







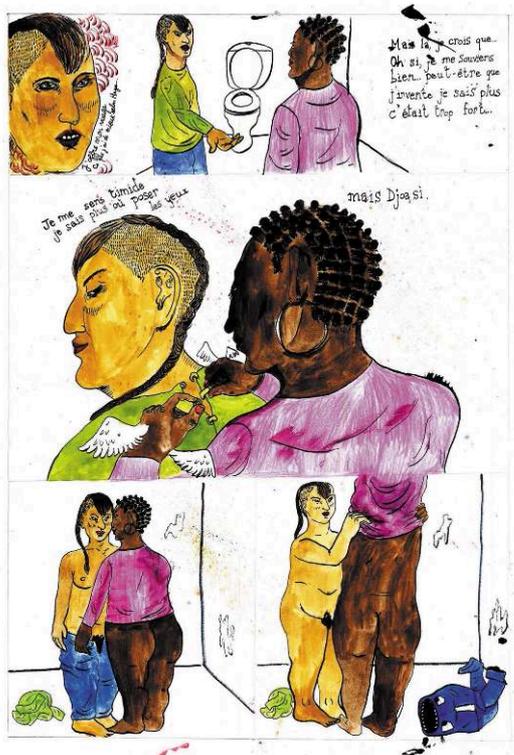
J'ai choisi les toilettes handicapés



C'est ça ou pas d'énergie pendant trois cycles.



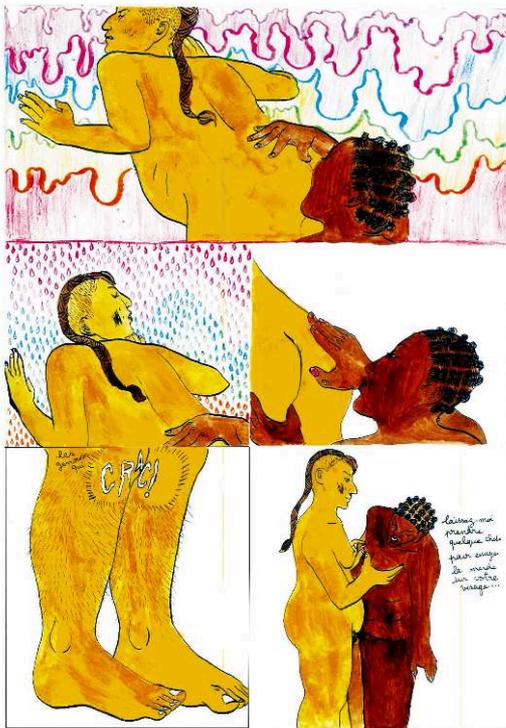
### J'offre mon visage



### Votre poitrine... Magnifique...



### Les genoux qui CRAC !



### Je voudrais en finir



## Quand nécessité fait loi



## Les Quotas, une nouvelle

- 9 Ça s'annonçait mal, très mal.
- 10 Je n'avais pas mis les pieds dans ce genre d'endroit depuis ma mise en coupe avec Haya. Les codes de comportement qui devaient être en vigueur sur l'astronef allaient m'être devenus quasi inconnus. C'est terrible tout ce qu'une rupture vous enlève. J'avais l'impression de revenir dans une cité quittée cent cycles plus tôt. Une cité qui aurait beaucoup changé. Évidemment, durant tout ce temps ! Inutile de rêver, les choses se transforment, elles n'attendent pas après vous. Quant à ma cité intérieure... Des ruines et des cendres. La désolation. Appels sanglotés ne tirant de son sommeil que l'écho. Raser les murs, qui tombent en poussière.
- 11 Bref, pardon, aucun indice pour deviner quels étaient les codes actuels, voilà, j'étais sans repères, le dépaysement complet. Il fallait en passer par là.
- 12 Si au moins Haya avait accepté qu'on fasse semblant encore quelques cycles. Bah, même ça, ça n'aurait servi à rien, puisque l'Inter avait commencé à contrôler les coupes établis comme tout le reste. Et elle envoyait ses tueurs jusque dans les coins de la Méga où autrefois elle fermait les yeux, où il y avait une certaine tolérance, on savait pouvoir contracter de l'union arrangée, de l'intercourse sur contrat — en plus d'éventuels désordres viraux, soit dit en passant. Même être en coupe, ça ne constituait plus une protection pour personne, plus une garantie, aucune assurance, même en coupe il fallait être actif et régulier et durer un temps bien déterminé, calculé selon le nombre de cycles de vie, sa position sur l'échelle sociale (une multitude de barreaux serrés les uns contre les autres tout en bas, puis un gouffre avant les derniers perchoirs). Selon

l'origine, le revenu, etc. : je ne vous apprends rien, l'Inter rentre tous ces critères dans les Calculateurs pour déterminer le nombre d'actes de nature sexuelle qui vous sont prescrits. Et les derniers Calculateurs, à capteurs thermo-sensoriels, envoient aussitôt un message à l'Inter si vous les oubliez chez vous. Vous ne le saviez pas ?

- 13 Est-ce qu'ici, entre vous, vous maintenez le même système de quotas de rapports, si je puis me permettre de poser la question ?

Très bien, je poserai mes questions plus tard.

- 14 En tout cas, ça prouvait au moins une chose : que les contrôleurs de l'Inter, sous leurs apparences de butors, n'étaient pas des imbéciles finis qui se seraient laissé berné par la première furtive étreinte après un verre au comptoir, dans le brouhaha et les égossissements de leur musique de fondus.

- 15 Et tout le monde qui les prend pour des abrutis, moi comme les autres... Nous ne sommes toujours pas suffisamment évolués pour cesser de juger selon les apparences.

- 16 Bon, vu que je ne connaissais plus les codes, je savais que n'importe qui pouvait m'aborder, le tout-venant comme le raffiné, et la rencontre aléatoire, ça n'a jamais été ma tasse de thé, Haye me le reprochait suffisamment ! *Et tu ne sortiras pas de ta routine, de temps en temps !?* Oublions tout ça... Cet épisode est... derrière moi...

- 17 En tout cas, j'avais vu juste : à peine reposé mon verre sur le comptoir métallique et claqué la langue pour sortir un dernier nano-blast de la substance de contrebande, qu'on s'avancait déjà ! Évidemment : on ne choisit pas un astronef de ce genre, sur un des anneaux les plus éloignés, quand on a froid aux yeux et les orifices serrés, « comme on va à confesse », je crois qu'auraient dit les Anciens, tiens, c'est l'expression qui m'est revenue à ce moment-là mais je ne sais plus trop ce que ça veut dire, les Centres d'Instruction et les plaquettes de connaissance, c'est loin, tout de même. Ça fait un bail, je crois même que les Anciens auraient dit. J'aimais ça, étudier. Mais je n'ai pas pu me payer de quoi continuer.

- 18 Au moins, ça sonnait bien, « comme on va à confesse », et j'avais besoin d'un peu d'assurance. Cela me tiendrait lieu de formule de protection. Presque une incantation.

- 19 Allez, ce n'était pas le moment de flancher, pour sûr je n'avais pas mis les pieds dans un tel gourbi depuis... je n'allais pas commencer à compter les cycles qu'avait duré mon coupe avec Haye ! Je n'en menais pas large, mais c'était trop tard pour se dégonfler, l'autre n'avait pas l'air d'avoir l'intention de faire marche arrière :

– Bonsoir, je fonctionne sous le nom de Djoa. Vous êtes là pour la même chose que moi, je suppose ?

- 20 Ouf, pour une approche directe, c'était une approche directe ! À moins que pendant ma période avec Haye, les entrées en matière aient beaucoup changé. Ce n'est pas cent cycles qu'on aurait cru, maintenant, mais dix mille...

Et voilà l'autre qui reprenait :

– J'ai déjà fait plusieurs tentatives ailleurs mais les sbires de l'Inter font régulièrement des rafles de contrôle, et désormais ce ne sont même pas leurs officiels : des mercenaires. Ce sont les pires ceux-là, ils ne ferment les yeux sur rien, ils sont animés d'un zèle de convertis ! Et grassement payés, aussi. Bref, ils embarquent tout le monde, putes, clients, tout le monde, et je n'ai pas eu le temps de. La dernière fois, ils m'ont retiré ma carte d'approvisionnement-énergie pendant trois cycles. Et la fois précédente... Bref, ce n'est pas le pire qu'ils vous réservent, ils ne manquent jamais d'imagination, vous pouvez me croire...

- 21 Le ton était las, j'ai trouvé. Ni colère ni révolte, non, rien que de la lassitude. Pas d'énergie pendant trois cycles, et il y avait eu pire... Multirécidiviste, donc. Ça me rappelait ma première Brimade, niveau 1 : logement réquisitionné pendant un tiers de cycle, retour à la case départ, au Communautaire, seul le Centre de Réhabilitation m'avait été épargné. Oh, personne ne s'était payé ma tête, on rame tous dans la même galère, mêmes injonctions pour tout le monde, à part évidemment pour les protégés de l'Inter.
- 22 Djoa, donc, multirécidiviste et avait connu pire... Voilà qui annonçait la couleur, ne faisait pas dans la dentelle et... Vous avez vu, j'ai de beaux restes de mes leçons sur les Anciens !
- 23 Bref, c'était à peine croyable, mais j'avais comme le désir qui s'éveillait. Quelque part. Encore timide, fragile sans aucun doute, mais quand même...  
Haye n'avait pas tout emporté, alors, cela pouvait encore surgir, pousser dans mon désert dévasté, j'ai pensé.  
- Bon, je continue la parlotte, puisque c'est moi qui ai commencé. On s'y prend comme vous voulez, je peux tout faire, j'aime tout. Ou plutôt...
- 24 Pause. Les moteurs arrière de l'astronef s'étaient déclenchés, complétant discrètement le brouhaha des voix des autres consommateurs. Quelques putes allaient et venaient, enfin, si c'étaient bien des putes, vu comme les choses avaient changé, je n'en aurais pas mis ma main au feu, c'était comme si je sortais tout juste du Communautaire et n'avais jamais rien vu...
- 25 J'ai parcouru du regard les bouteilles derrière le comptoir, poliment, comme ça se faisait avant, au cas où certains usages avaient encore cours. Pas mal d'étiquettes vieilles annonçaient le liquide de contrebande, les bouteilles vidées puis re-remplies... C'était vraiment un... lieu de perdition, encore une expression des Anciens qui me revenait, j'étais décidément en forme, c'était bon signe, je me suis dit.  
Oh non, ce n'est pas dur de retrouver tous ces détails, j'ai la mémoire excellente.
- 26 Le plateau du comptoir avait perdu son lustre, les ronds laissés par les verres lui faisaient comme des ocelles, une maladie de peau, le méchant virus qui tue tant de monde. Cette pute qui faisait les cent pas derrière la plus grande table... Et si c'était un Contrôleur ? J'en ai eu un frisson dans le dos, ce serait prudent de baisser le ton mais l'autre n'avait pas l'air méfiant, continuait son baratin, prenait sûrement mon silence pour un encouragement :  
- Disons plutôt... j'en ai assez pris plein la figure pour ne plus avoir peur de... bref, rien ne me rebute, c'est vrai, je peux tout faire. Et...  
Nouveau silence. C'était peut-être mon tour de dire quelque chose, mais quoi, on dit quoi quand on ne connaît plus les codes !?  
- Et... Bref, tout m'est égal.  
D'un ton las, paupières à peine baissées. Eh bien, au moins, c'était sans ambiguïté ! Et mon désir à moi qui s'éveillait toujours, et voilà même qu'il s'ébrouait ! C'était un des ces jours, trop rares, disait tout le temps Haye, à se demander si quelque chose chez moi trouvait grâce à ses yeux, c'était un de ces jours où j'allais me surprendre ? Voilà qui était cliché de cliché, même pour l'astronef le plus glauque... Et il fallait que je trouve à dire quelque chose, vite, avant que le désir ne se tire !  
- Je m'appelle Kimée. Allons aux chiottes.  
Voilà, direct aussi, je me trouvais plutôt pas mal, sur ce coup, j'assurais, tiens !  
- Déjà ? Vous ne voulez pas boire un verre ?

Ton sincèrement surpris. Eh, eh, tu ne t'attendais pas à ça, hein ? On relève les yeux, et moi j'ai offert tout mon visage, c'est ce que j'ai de mieux, disait Haye. La suite, d'un ton amusé :

- Si vous n'avez pas envie, on ne va pas y arriver.

Pause. Puis, encore :

- Mais ce sera sans importance.

Oh que si j'avais envie, j'avais même foutrement envie, et je l'ai dit comme ça, tant pis si ça fait vieux jeu, il y en a qui aiment :

- Si, j'ai envie, j'ai même foutrement envie de vous.

Car le désir avait fini de s'ébrouer, il était debout, tête haute, droite, regard franc, fier de sa puissance. Je l'ai vraiment pensé : voilà un jour où je vais me surprendre !

Djoa, avec un sourire : - Foutrement... Vous avez grandi chez des descendants d'Anciens, vous, ou alors vous avez bien potassé vos Plaquettes... Allons-y, précédez-moi.

J'ai caressé d'un doigt le comptoir, allez, debout, la trouille m'aurait serré le ventre si toute la place n'avait pas été prise par l'envie qui commençait à brûler, et tiens, non, la pute n'était pas un Contrôleur qui aurait été là pour nous, ou alors les codes avaient changé du tout au tout, mais ça aussi, c'était sans importance, je m'en foutais, ça ne comptait plus...

27 J'ai choisi les toilettes handicapées : je me sentais soudain en veine d'ironie, et tant pis pour celle, démesurée, toute-puissante, abusive de l'Inter, celle qui contraint tous les établissements, même sur un astronef aussi reculé que celui-là, à aménager des toilettes handicapées pour recevoir la clique d'éclopés, abîmés, massacrés, qui ressortent de ses salles d'interrogatoire. Le service après-vente des spécialistes de torture de l'Inter... Mais je m'en foutais, de leur humour noir de bourreaux, j'avais un dragon dans le ventre... le diable au corps, encore une expression... oh oui, j'étais en forme !!

28 Quand j'y repense...

29 L'endroit est vraiment dégueulasse, pas de raison, jusque sur les murs il y en a, et pourtant Djoa a l'air à l'aise. Il faut dire que c'est ça ou pas d'énergie pendant trois cycles, ou pire... Pire, justement, ça m'intrigue quand même, alors je demande :

- Pire qu'une suspension de carte-énergie, vous avez dit, tout à l'heure...

- Oh, inutile de mettre des mots là-dessus tout de suite, vous allez probablement vous en rendre compte rapidement. Enfin, j'imagine...

Et, nous ramenant à nos moutons :

- Vous ne m'avez pas dit ce que vous aimeriez faire.

Et moi je réponds, tranquille :

- Déshabillez-vous.

Le ton comminatoire, ma voix n'a pas l'habitude. Et pourtant, sans sonner faux, ça sonne... neuf. Oui, c'est ça, neuf. Mais il faut être honnête, je n'entends plus ma voix, à peine, à demi étouffées par les parois métalliques percées d'écrous et couvertes de zébrures, les voix des autres consommateurs restés englués devant leur verre, les pauvres. C'est que ça fait du bruit, du désir comme ça, ou plutôt, ça vide la tête. Non, ça rend sourd, voilà. Oui, c'est ça, ça rend sourd. Et j'ai répété, avec plus d'autorité encore :

- Déshabillez-vous.

- Bien. Quand nécessité fait loi... a dit Djoa en commençant, et en me regardant à la

dérobée.

Mais là, je crois que... oh, si je me souviens bien... peut-être que j'invente, je sais plus, c'était trop fort... mais quand même je raconte, il faut bien... alors là j'ai offert tout mon visage, ce que j'ai de mieux, et ma main droite se tend vers Djoa qui s'avance, jambes nues déjà, enfin je crois, je me sens timide soudain, je sais plus où poser les yeux, mais Djoa, si, et les agrafes alambiquées de ma veste restent à défaire, apparemment la main droite de Djoa se sent des ailes... la gauche aussi, d'ailleurs... elle papillonne sur mes agrafes qui sautent l'une après l'autre, consentantes, et sur un coup de tête, voilà que sa gauche m'enlève mon pantalon, et le pantalon maintenant il nous observe depuis le sol sale, curieux, ça fait un moment qu'il n'a pas vu ça, il faut dire qu'avec Haya je ne connaissais plus que la disette... et j'ai l'impression d'avoir le regard de Djoa qui me remonte lentement les jambes, puis fait un bond jusqu'à ma poitrine...

- Votre poitrine... magnifique..., d'une voix qui glisse en même temps que nos chemises.

- La vôtre... rien à lui envier : l'autre voix, la mienne je crois, dans un sourire, et gémissements, déjà...

- 30 Djoa est tout près de moi, nos poitrines se rencontrent, souples, c'est l'astronef qui a bougé ? je recule contre la barre latérale d'appui destinée à ceux des interrogés par l'Inter qui ont pu conserver au moins un bras, Djoa m'attrape aux reins, *c'est ça ou le dos dans la merde, vous allez vous en foutre partout*, et ça me fait sourire, ce commentaire sobre en descendant lentement sur ses genoux, *je m'en fous*, je crois que j'ai dit, *et si vous vous retourniez ?* Djoa demande, et moi je murmure, *alors ce sera la gueule, dans la merde*, une main sur le mur pour l'équilibre, il faudra que je l'essuie, mais sur quoi ? je m'en fous... l'autre main dans mon dos, dans les cheveux de Djoa, sa langue dans mon orifice, moi j'encourage, tant que j'y arrive encore, Djoa, la bouche pleine, on ne parle pas la bouche pleine, enseignaient les Anc...

Djoa se recule pour reprendre souffle, lentement je me retourne, je fais remonter Djoa à ma hauteur, ses genoux craquent légèrement... Djoa se redresse... seins contre seins...

*Laissez-moi essuyer la merde sur votre visage*, et Djoa se baisse pour ramasser sa chemise... mais moi je retiens ses seins, une main en serre, l'autre en pince mobile sur le téton durci et c'est à son tour de gémir...

*Je voudrais en finir. Non. Je sais plus...*

- 31 Ça veut dire quoi, finir ? Je m'en fous, ma main-serre, voilà qu'elle descend, à la recherche de son orifice frontal, et elle rencontre... une peau épaisse...

De cicatrisation.

Les bourreaux.

*Jamais ils ne manquent d'imagination, vous pouvez me croire.*

Comme un hoquet, j'ai la compassion qui me saute à la gorge, pendant que Djoa s'excuse :

- Oui, ils m'ont masculé. Fermé ma fente à jamais... Multirécidiviste de l'abstinence, je vous l'ai dit... et puis... quelques activités de résistance clandestine... La prochaine fois leurs bouchers ne me laisseront rien. Couperont le reste. Si vous voulez, on arrête. Si ça vous dégoûte...

- 32 Si ça me dégoûte... De ma chemise j'essuie la merde sur mon visage. De ce jour, j'ai perdu le dégoût, et je m'en félicite...

- 33 Mon regard plongé dans le sien, sérieux. Mais ma main-serre, tandis que l'autre forme maintenant une coupe tendre sur son sein, ma main qui s'apprêtait à glisser sous son

membre pour combler les chairs tendres et humides, impatientes, offertes, la petite bouche chaude mouillée que les mercenaires à la solde de l'Inter ont obturée, ma main remonte d'un pouce et saisit le membre qu'ils ont laissé. Jusqu'à la prochaine fois. Pour qu'il leur reste un endroit où punir à la prochaine sérieuse infraction.

*Quand nécessité fait loi*, je lui murmure à l'oreille, et Djoa, bras tendu, cherche en haut du mur de la cabine le préservatif qui devait y être, qui y était, car on ne quitte pas des toilettes d'astronef, même le plus pourri, sans avoir remis des préservatifs sur les margelles des murs — solidarité des marginaux, pour vous servir... Et tandis que la gaine légère s'enfile, je m'appuie des fesses contre la barre et je trouve à demander, faussement tranquille :

– La cicatrice ? Elle n'est pas sensible ?

Et Djoa qui répond:

– C'est à explorer.

Après... peut-être que j'invente... comment se souvenir de ces moments-là ? après... un bras de chaque côté de ma tête... j'ai les jambes écartées... souffle qui s'élève... muscle du bras droit bandé pour pas se coller au mur merdeux... je plaque de la main gauche mon membre contre mon ventre pour laisser royal passage à Djoa qui plonge dans mes yeux un regard sourd... et le reste... et j'accompagne la cadence...

- 34 *Peut-être qu'on pourrait se revoir pour d'autres coïts, maintenant qu'on a le quota... – j'ai murmuré. Faire exploser les normes statistiques d'accouplement est un autre acte de résistance. Ça me convient parfaitement — réponse de Djoa, d'une voix alanguie. Et si en plus, on fait ça par plaisir...*

Je crois que c'est ce qu'on s'est dit. Je ne sais plus. J'avais la tête sur le côté comme une fleur fanée.

Qu'est-ce que vous en faites, de tous ces témoignages ?

Ce texte a paru pour la première fois sur le carnet  
de recherche *Reflecrire* en juillet 2015 : [https://  
f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/2591/  
files/2016/01/  
MLSchultze\\_Quotas\\_version\\_juil15.pdf](https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/2591/files/2016/01/MLSchultze_Quotas_version_juil15.pdf)

## Les Quotas, un texte de sertissage en trilogue

- 35 Moi c'est Ma.La.

- 36 *Les Quotas* : nous voilà embarquées à trois dans ce délire, d'abord le texte, puis la BD de Jia, puis Jie qui retrouve le désir de publier la BD, puis tiens pourquoi pas le texte, puis tiens moi j'aimerais bien qu'on entende le texte mais c'est compliqué, des voix non genrées, et nous voilà embarquées à cinq dans le délire, deux lectrices ayant plongé !

- 37 Jie nous demande il y a quelques mois un petit texte d'accompagnement, qu'elle appelle, ça me séduit, un « texte de sertissage ».

Pour l'occasion je me remémore notre unique rencontre de travail, à Jia et à moi, sur sa BD. Je me remémore le décalage que je constate, en découvrant sa BD, entre ce que je « vois » quand je relis le texte que j'ai écrit, et sa mise en images.

Je m'amuse de moi-même : ce n'est pas que dans le texte les personnages soient hermaphrodites qui me dérange ; ce n'est pas que l'un de ces personnages ait été mutilé par la dictature en place — une masculation, qui consiste à fermer la fente. Non, ce qui me gêne, en réalité me dégoûte, c'est que les personnages se mettent de la merde

partout !

Encore aujourd'hui, en regardant pour la nième fois les images de la BD de Jia, ce sont les traces de merde et d'urine sur les murs des toilettes qui me gênent, alors qu'en découvrant la BD, j'avais été saisie par sa « crudité » dans la représentation des personnages, et les couleurs vives.

Alors que je l'y ai mise moi-même, la merde !

Franchement...

(Bon, sur la dernière image de Jia il y a aussi de la pizza, et ça, je n'en suis pas responsable...

Ça me rappelle ce que Jia avait écrit pour son premier texte de sertissage :

Jia : « Pour moi, le fait de pas avoir de pronoms qui les assignent à un genre dans la nouvelle m'a donné envie de questionner nos représentations sur les corps, les attitudes, lues comme féminines ou masculines. Maintenant, j'ai même pas envie de me demander qu'est-ce que sont Kimee et Djoa, pour moi, elles peuvent représenter des transgenres, des travesties, des intersexes, des gouines, des pédés, des bis... Ou complètement autre chose, vu que c'est un univers tellement éloigné du nôtre ».

- 38 Eh bien moi, 1/ je suis toujours dégoûtée par l'idée de baiser dans la merde 2/ je m'interroge sur la hiérarchie des mutilations prévues par la dictature de l'histoire 3/ avoir envie de manger de la pizza après le sexe...

Au départ, je voyais la masculation comme la transformation d'un hermaphrodite — l'être « normal » de cet univers — en un « mâle », vu comme un individu porteur d'une verge produisant des spermatozoïdes. Pour la SFFF, l'univers des Quotas est ordinaire : ses hermaphrodites se reproduisent à des périodes données en passant soit en « dominance » femelle, soit en « dominance » mâle. Hors reproduction, tout le monde fait selon ses possibilités et ses désirs.

La masculation est un châtiment parce qu'elle vous prive de votre potentiel femelle.

Ce qui m'intrigue, c'est que j'ai conservé l'ablation de la verge comme châtiment ultime pour ce personnage. Est-ce que l'Intergalactique en a fait une loi générale — au delà de l'émasculatation, la mise à mort. On pourrait alors lire en filigrane : il est pire de perdre sa verge que sa fente. Ou bien les châtements sont-ils « sur mesure », l'Intergalactique évaluant au cas par cas ce qui peut être le pire pour sa victime (terme qui n'est pas le meilleur mais me permet de contourner le genre des noms).

S'il s'agit d'une loi générale, il y a dans mon texte une forme de machisme structurel : d'hermaphrodite, se retrouver femelle, bon, passe encore... mais ne plus pouvoir être mâle, quelle horreur !

- 39 Ce qui me fait penser à un autre commentaire de Jia :

Jia : « Avec du recul, je me demande si c'est symptomatique de quelque chose, d'avoir choisi de représenter des personnages noirs dans cette histoire érotique, alors que les femmes noires sont déjà hypersexualisées dans les médias. J'arrive pas à savoir si c'est le résultat du racisme structurel qui travaille dans mes représentations ou si c'était juste une coïncidence de vouloir dessiner du porno et en même temps, de chercher des corps peu représentés en BD... En tout cas, il faudrait prolonger notre questionnement sur la raison de l'hypersexualisation des corps noirs, trans, la fétichisation de ces derniers ainsi que des femmes grosses dans notre société et questionner notre obsession pour les génitaux dans le sexe en général... Qu'est-ce qu'un sexe masculin ? Un pénis de femme, ça existe pourtant ! »

- 40 Personnellement, le ressenti que j'avais du texte était que mes deux personnages étaient inspirés d'hommes. Et je ne suis pas certaine de voir deux femmes dans la BD de Jia. Et je ne vois qu'une Noire.
- 41 Yo !  
Je suis Jia, la partie dessinée de *Quotas*.
- 42 Ça a commencé avec l'idée de faire des illustrations d'histoires pour enfants. Et puis Ma.La m'a passé son blog où elle met ses textes en ligne. Je suis tombée sur cette nouvelle qui m'a plu et qui était suffisamment courte pour que je sois sûre de la terminer. C'est mon premier projet de BD mené à terme. Avant ça, j'ai fait un zine avec des dessins d'angoisses, mais y avait pas de scénario.
- 43 Pour traduire *Quotas* en BD, Ma.La m'a laissé jouer sans limites. Au début c'était un peu déconcertant parce qu'il n'y a pas de description physique des personnages ni des lieux. Et il y a pas mal d'expressions inventées, qui laissent beaucoup de place à l'interprétation. Par exemple « nanoblast » ou bien « centre de réhabilitation ». J'y ai mis un sens qui m'a paru refléter le côté post-apocalyptique de l'univers de l'Inter. Il y a une histoire marrante à propos du « Communautaire », j'suis tombée sur une photo de prison pour femmes des années 30 au moment de dessiner cette case (page 5). Cette photo apparaît en couverture du livre *Les Écoles de préservation pour les jeunes filles* publié chez L'Arachnéen. (merci ma cousine, de m'avoir providentiellement envoyé ce bouquin).
- 44 Ici Jie.
- 45 Je n'étais pas là quand Jia et Ma.La se sont rencontrées et qu'est née l'idée de cette déclinaison d'histoire de texte à bédé. Un jour Jia m'a montré la bédé, en me disant que c'était « tiré » d'un texte de Ma.La. Ma.La qui avait été ma prof à la fac, et qui intervenait dans le cursus que suivait Jia. Jia que je connaissais des milieux anarchopunk et avec qui nous parlions beaucoup de genre et de gens. Et toutes deux, chemin faisant, qui étaient devenues des copines. *GLAD!* était en train de se monter et se cherchait déjà sur la frontière entre parole académique et parole exploratoire. Cette bédé, elle était juste sur cette frontière, une narration qui éclatait le genre tout en parlant sexe, et trois personnes dans les marges de l'université qui ne se résolvaient pas encore tout à fait soit à la quitter, soit à y entrer de plain-pied. C'était plié : il fallait publier la bédé de ces deux-là dans *GLAD!*
- 46 Puis, bien plus tard, quand Ma.La m'a parlé de la bédé, elle m'a dit que cette bédé, elle ne lui appartenait pas tellement, que c'est Jia qui s'en était saisie. Et que c'est *GLAD!* qui voulait la publier. Qu'avait-elle à voir avec tout ça ? Elle, après tout, elle n'avait fait qu'écrire un texte... Alors, c'était quoi cet objet ? C'était qui les auteur.es ? Puis, on a continué à parler, et on s'est dit, enfin non, elle m'a dit que son texte, elle l'imaginait dans l'oralité. Et si on enregistrait ? Mais il faudrait des voix pas trop genrées. Est-ce qu'on peut convenablement faire lire ce texte à des pré-ado ? Bon, là intervient Ma.Ca, *la phonétique à votre service*. On trouve Vlan et Épicène, qui veulent bien enregistrer. Voilà, maintenant, on a un texte, une bédé, un enregistrement audio et une revue, et on ne sait toujours pas trop qui fait quoi. Puis bon, les lecteurices, qu'est-ce qu'elles vont y comprendre ? Trois déclinaisons d'une même histoire, peut-être qu'il faut expliquer ? Tracer une sorte de généalogie ? Ok, mais on explique quoi ? Comment ? On fait un texte à trois voix ? Voilà. On aurait peut-être voulu mêler ces trois voix davantage, mais c'est comme ça : on voulait faire un texte pour démêler et on s'emmêle, ou plutôt

l'inverse, là où on voulait démêler, on a rajouté une couche de non-auteures (nonnes auteures ?), là où on voulait mêler nos voix, on superpose, on aligne. Bon alors quoi. Si on laissait comme ça ?

Alors Jia a dit, pour finir, « J'avais aussi envie de vous dire combien des BDs comme celle-ci peuvent être considérées comme dangereuses au Brésil. Je vais vous donner des anecdotes de l'actualité : il y a un Musée célèbre à São Paulo où des vieilles toiles ont été recouvertes de tissus noirs parce qu'elles représentent des gens à poil ! Il y a des peintres et performeurs qui ont été condamnés parce que leur travail contenait de la nudité et il y a une exposition qui a été interdite qui s'appelait "Queer museum", accusée de montrer de la zoophilie et de la pédophilie, alors qu'il n'y avait que des scènes homos !! Ah, et une dernière énormité : Judith Butler a été agressée quand elle est passée au Brésil, donner une conférence. Les manifestants hurlaient **Brûlez la sorcière !** en même temps qu'ils foudroyaient le feu à une poupée à l'effigie de la philosophe.

Bref, parler de sexe c'est mal vu ici et ça donne encore plus envie de traduire la BD, vu que ça a été dessiné au Brésil.

Je voulais aussi faire part d'un néologisme en portugais que je trouve rigolo : il y a un mot inventé pour dire *anus* qui ressemble à un mélange entre le mot pour dire *foune* et le mot *cul*... comme on pourrait traduire par *coune*, c'est comme ça que certaines meufs trans ou travesties aiment parler de leur fente... »

- 47 Alors finalement, ce texte de sertissage, il est peut-être bien comme ça. Parce qu'il permet d'inventer *coune*. Pour le reste, on vous laisse lire, regarder, écouter.

## NOTES

1. Le texte a paru pour la première fois sur le carnet de recherche *Reflecrire* en juillet 2015 : [https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/2591/files/2016/01/MLSchultze\\_Quotas\\_version\\_juil15.pdf](https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/2591/files/2016/01/MLSchultze_Quotas_version_juil15.pdf)
2. <https://reflecrire.hypotheses.org/321>
3. <https://reflecrire.hypotheses.org/46>

## RÉSUMÉS

Ce qu'on voit se passe sur un astronef miteux de fond de galaxie, où l'Intergalactique, le pouvoir totalitaire en place, traque ceux qui ne se soumettent pas à ses lois. Parmi celles-ci, l'obligation de se livrer à des coûts dont le nombre par période de temps est fixé par l'Inter. Le choix de avec qui, comment et surtout à quel rythme vous avez des relations sexuelles, dans cet univers, ne

vous appartient pas.

Ce récit est décliné sous la forme d'une bédé, d'un enregistrement audio et d'une nouvelle, trois manières (graphique, audio et textuelle) de tenter de déjouer le genre et la sexualité de Kimée et Djoa, les personnages, et de leur univers. Ces trois variations sur le thème de l'Inter sont accompagnées d'un court texte introductif et assortis d'un texte de sertissage qui revient sur la création de ces trois objets.

What you will see happens aboard a shabby spaceship, at the edge of a galaxy. The Intergalactic, the totalitarian power in place, stalks those who don't obey to its rules. Among these rules, the obligation to engage in coitus, with a number of coitus per period fixed by the Inter. In this universe, the choice of whom you have sexual relationships with, how and at which rate doesn't belong to you anymore.

This narrative is presented in three different forms: a comic, an audio recording and a novel, three ways (graphic, audio and textual) as three attempts to thwart Kimée and Djoa's gender and sexuality—the characters, and their universe. These three variations on the theme of the Inter are introduced by a short introduction, and followed by a "seaming text", which genealogically recounts the creation of these three

## INDEX

**Thèmes** : Créations

**Keywords** : sci-fi, compulsory sexuality, androgynous characters, biopolitics, multimodal creation

**Mots-clés** : science-fiction, sexualité obligatoire, personnages androgynes, biopolitique, création multimodale

## AUTEURS

### MARIE-LAURE SCHULTZE

MLS ne sait ni coudre, ni chanter, mais fait vraiment bien les crêpes et la mousse au chocolat. Après 25 ans de services aussi loyaux que possible auprès de l'Université française, elle s'occupe désormais exclusivement de ses affaires d'écriture et d'animation d'ateliers. Une partie de son travail est visible ici : <https://reflecrire.hypotheses.org/author/reflecrire>

### SUJAREI TALI

Colectivo Entulho <https://entulhoviralatas.tumblr.com/>

Ju, 23 ans, dessine en autodidacte, cuisine, coud, chante, fait du dessin animé... Dans le désordre et contre l'ordre établi.

---

## Varia

---

Varia

---

# Explorations

---

# /Unsay<sup>ing</sup>\*\*\* / Peut-on se dédire du genre ?

Quelques pistes empruntées au taoïsme

*/Unsay<sup>ing</sup>\*\*\* / Can We Unpledge Gender ? Some Insights from Taoism*

Julie Abbou

---

## Introduction

- 1 Dans ce texte, je m'intéresserai à la question de la marge de manœuvre politique que nous laisse la langue vis-à-vis du genre. Si l'on adopte un point de vue critique sur le genre, c'est-à-dire qu'on le considère comme un rapport de pouvoir, il apparaît assez rapidement qu'il est aussi problématique de dire le genre que de le taire, et ce aussi bien à propos du discours, ce que l'on en dit, qu'à propos de la langue, des contraintes que nous impose la structure linguistique.
- 2 En français par exemple, le genre est une catégorie grammaticale obligatoire. En effet, selon Jakobson à la suite de Boas, la grammaire — véritable *ars obligatoria* — « détermine quels sont les aspects de chaque expérience qui doivent être exprimés » (1963 : 197). Pourtant, il existe une multitude de façons de contourner cette obligation pour ne pas dire le genre, ou bien le déformer, ne pas s'y conformer. Que signifie alors ce tumulte grammatical ? Indique-t-il que ce genre obligatoire pourrait ne pas être nécessaire, ou du moins que l'obligation serait contournable ? Peut-on considérer que ces perturbations constituent une façon de se dédire du genre ? de ne pas le dire ? Comment penser cette volonté de dire qu'on ne veut pas dire le genre, en tout cas tel qu'il est ?
- 3 Pour répondre à ces questions, il me semble que certaines approches, a priori très éloignées l'une de l'autre, convergent pour nous aider à penser ce rapport entre dire, dédire, contredire ou non-dire : il s'agit de la rhétorique et du taoïsme. Ces deux approches ont en commun de prendre le langage comme un espace de contradiction, au prisme de normes à travers lesquelles se figent et se défigent les façons de qualifier le genre. Elles ont également en commun de fournir la possibilité d'une critique de ces

normes, ou de ces doxas, du genre. Il me semble qu'elles constituent à ce titre deux faces complémentaires d'une même lecture du langage comme activité.

## Le pot de miel du genre

- 4 Qui s'est intéressé.e à la question du genre en langue s'est probablement rendu compte que le genre est un pot de miel : à peine a-t-on mis les doigts dedans qu'il est impossible de s'en dépêtrer. Il n'y a pas de solution propre au genre. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de façon satisfaisante de dire le genre.
- 5 Malgré une foule de recommandations, de prescriptions, de guides et d'analyses, de tentatives exploratoires, de propositions plus ou moins innovantes, personne ne s'accorde sur une manière de traiter le genre dans les discours et dans la langue. En témoigne le nombre de textes publiés pour proposer de nouvelles alternatives se déclarant qui le premier roman sans genre, qui le premier manuel d'écriture inclusive, qui celui d'écriture épïcène, ou de nouveau générique. Et on comprend aisément cette difficulté, ou du moins cette absence de consensus : comment parler de ce que l'on voudrait absent, indicible ?
- 6 Qui veut voir disparaître le genre va écrire des pages et des pages sur la question. Qui va tenter de le gommer de son discours pour dépasser la binarité accumulera tirets, points, et tournures plus ou moins adéquates, qui ne pourront qu'attirer l'attention (et souvent volontairement) sur l'intention de son auteur.e. On pourrait dire qu'il en va de même pour différents rapports de domination dès qu'on soulève la question (par exemple le débat sur la présence du mot « race » dans la constitution), mais le genre a cela de particulier, vis-à-vis de ses habituelles comparses que sont la classe et la race, d'être *structuralisé* en langue. Il est à ce titre soumis à un double traitement, discursif et linguistique (Abbou 2011).
- 7 Soit on thématise le genre pour en faire la critique, on en fait le thème du discours, comme le fait le discours féministe par exemple. Soit on le rhématise, et il devient ce que l'on dit à propos de tout le reste : *les manifestant.es*. Pour cela, il faut que le genre soit en langue.
- 8 Il est intéressant de constater que les textes qui présentent le plus de perturbations ou d'innovations linguistiques du genre sont souvent ceux dont le sujet principal n'est pas le genre. En effet, si l'on veut poser la question du genre et de ses catégories du masculin et du féminin, il est nécessaire de les nommer plutôt que de les brouiller. Inversement, les brouillages des catégories grammaticales du genre permettent de faire apparaître la question là où elle n'est pas centrale. Il y a donc une tension entre langue et discours autour du genre qui permet de faire quelque chose au genre, d'avoir une pratique linguistique du genre sans que celui-ci ne soit l'objet de notre discours. Comme un jeu d'équilibre. Selon que l'on agit sur le genre en langue ou en discours, l'objet de la critique sera mis en lumière différemment.
- 9 S'il est évident que le discours est un espace du politique, je m'intéresserai ici plus particulièrement à la rhématisation, d'une part parce qu'elle constitue une vision de la langue comme un espace politique et, d'autre part, parce qu'elle est une façon de *dire sans parler de*. Mais avant de voir en quoi elle constitue un tumulte politico-grammatical, un détour par la nature linguistique du genre est nécessaire.

## Le genre : entre structure linguistique et structure sociale

- 10 Jusqu'ici, sous l'influence des grammaires traditionnelles, on a considéré qu'il y avait des langues « à genre », telles que les langues romanes, le russe, ou l'arabe, et des langues « sans genre », comme le finnois, le swahili ou l'anglais, qui est également considéré comme une langue sans genre, au sens où l'opposition masculin / féminin ne répartit pas l'ensemble du lexique. Les chapitres qui composent les trois tomes de *Gender Across Languages* (Hellinger & Bussman 2001, 2002, 2003) témoignent de cette dichotomie, et selon la langue qu'on étudie, on va alors observer le genre tantôt en grammaire, tantôt en lexique ou en pragmatique.
- 11 Cette opposition langues à genre / langues sans genre repose sur la distinction saussurienne entre arbitraire et motivé. Il y aurait des langues dans lesquelles le genre est seulement motivé par la réalité extralinguistique des hommes et des femmes, et d'autres langues dans lesquelles le genre serait, en plus de cette motivation, arbitraire. Cette lecture conduit à voir le genre soit comme une caractéristique structurale (donc inhérente), soit comme un élément sémantique seulement.
- 12 Or, les définitions sous-jacentes aux notions d'arbitraire et de motivé sont aussi problématiques l'une que l'autre. Ce découpage entre motivé et arbitraire laisse entendre qu'il y aurait deux régimes distincts de structuration de la langue. Le premier régime serait issu du monde extralinguistique, c'est le régime référentiel du langage : les éléments du langage référeraient à des éléments extralinguistiques. Le second régime serait le régime syntaxique, entièrement autonome, des éléments du langage ne (se) référant qu'à eux-mêmes. Or la séparation de ces régimes est problématique.
- 13 Certes, structure linguistique et structure sociale sont hétéronomes, elles constituent effectivement deux régimes différents, mais elles n'en sont pas moins connexes. La grammaire, la structure de la langue n'est pas le résultat, ou le miroir, d'une autre structure, celle de la société. Mais la construction du sens du genre ne peut se penser ni hors du social, ni hors de la langue. Concernant le genre, c'est précisément les notions de masculin et de féminin qui servent de terrain à l'articulation du genre social (les femmes et les hommes, ou féminité et masculinité) et du genre linguistique (masculin et féminin). Ces notions de masculin et de féminin sont la *substance sémiotique* du genre social comme du genre linguistique.
- 14 Regardons maintenant plus particulièrement la relation entre grammaire et sens. Jakobson écrit en 1959 [1963] que la syntaxe concerne non pas ce que peuvent exprimer les locuteur.es d'une langue, mais *les catégories relationnelles que les locuteurs doivent exprimer*. Dans certaines langues, illes doivent exprimer le genre (alors grammaticalisé), alors que dans d'autres langues, ce n'est pas obligatoire mais possible (le genre est alors lexicalisé). De ce point de vue, le genre n'est pas une catégorie relationnelle universelle, qui traverse toutes les langues, comme l'est par exemple la différence entre la référence déictique au destinataire (*je*) et au destinataire (*tu*).
- 15 Cette définition me semble intéressante pour discuter le genre car elle repose sur une théorie sémantique de la structure grammaticale. Elle signifie que le genre, dans les langues où il est grammaticalisé, fait partie des informations que les locuteurs doivent exprimer.

- 16 Cependant, si le fait d'insister sur les catégories relationnelles est un apport théorique évident, dans le cas du genre, le critère de l'obligatoire comme ligne de définition de ce qui est grammatical ne fonctionne pas si bien. En effet, à la différence d'autres catégories relationnelles, telles que le nombre par exemple, le genre, dans les langues où il est grammaticalisé, a ceci de particulier qu'il *doit* être dit mais qu'il *peut* ne pas être dit, car il est aussi structuralisé en société.
- 17 Pour résumer, peut-être un peu rapidement, à la différence de la classe et de la race, le genre est structuralisé en langue sous forme de catégorie grammaticale ; et à la différence du nombre, il est structuralisé en société, sous forme d'une distinction hiérarchisante qui organise les individus composant la société.
- 18 Revenons sur cette possibilité de non-dire. Les usages de plus en plus répandus de « contournement » ou de perturbation du genre, en français et dans d'autres langues, qui correspondent à une volonté de ne pas dire le genre, du moins pas tel qu'il est ou tel qu'il doit être, témoignent de cette possibilité. On trouve ainsi, depuis plusieurs décennies, un accroissement des modifications du genre, dans des espaces discursifs de plus en plus variés. Ces interventions peuvent reposer sur différentes stratégies. On peut en identifier au moins trois, qui ne sont pas exclusives les unes des autres :
- Visibiliser la présence des femmes dans les entités collectives, habituellement masquée par l'emploi du masculin. Il s'agit de rajouter le féminin au côté du masculin pour indiquer la pluralité de catégories sociales du genre en présence.  
*Les étudiantes et les étudiants sont venu.es assister au cours.*  
En termes de jeu de catégories, il s'agit de défaire le seul masculin comme catégorie de référence, de visibiliser l'existence de deux catégories.
  - Génériciser le genre pour le dépasser, c'est-à-dire proposer un genre commun par la présence simultanée du masculin et du féminin pour produire une annulation de leur valeur respective, à la façon de  $1+(-1) = 0$ . Il s'agit en quelque sorte d'une volonté de dé-signifier le genre.  
*mon ami·e est arrivé·e hier*  
L'objectif est la sortie des catégories de genre, quelles qu'elles soient.
  - Subvertir la binarité des catégories de genre.  
*les étudiant\*s, « les hommes, les femmes et les autres »*  
Ici, il s'agit de multiplier les catégories et de ne pas s'en tenir au féminin et au masculin.
- 19 Je ne m'arrêterai pas ici sur la stratégie de visibilisation, car elle ne constitue pas une proposition de ne pas dire le genre, mais plutôt d'employer les catégories de genre de façon symétrique. Les deux autres stratégies, par contre, révèlent une volonté de ne pas dire le genre ou du moins de le dé-dire, de dire qu'on ne veut pas le dire, et constituent donc un contournement du caractère obligatoire du genre.
- 20 On peut bien sûr objecter que ces contournements restent marginaux ou expérimentaux mais, bien que je n'aie pas d'argument numérique à l'appui, deux éléments me semblent montrer leur diffusion. D'une part, on trouve ces productions dans une multitude d'espaces discursifs, de brochures politiques anarchistes à des agences de communication, en passant par des travaux universitaires, des ouvrages-manifestes, des forums Internet, voire des communications relativement institutionnelles. D'autre part, une demande de plus en plus grande se fait jour non seulement pour des pratiques non sexistes de la langue, c'est-à-dire n'invisibilisant pas les femmes, mais surtout pour des pratiques non binaires, c'est-à-dire ne reproduisant pas la binarité du genre à travers les catégories grammaticales.

- 21 Voici quelques exemples de réalisations de ces usages :
- les pronoms : *s/he* ou *they* singulier en anglais, *illes, iels, ceux, celles*, etc. en français, mais aussi *nouEs* ;
  - pour les accords, l'utilisation du @ en espagnol et en italien (*l@s compañer@s*) ou l'utilisation de l'astérisque\* et de majuscules dans de plus en plus de langues, comme l'italien, le français ou l'allemand (*car\* amic\**, *eineN FreundIn*), ou la superposition des formes : *nombreuxses, chômeureuses, individu.es*.
- 22 Bien sûr, absolument rien ne prédit que ces pratiques deviennent majoritaires ni qu'elles s'instituent jusqu'à être elles-mêmes grammaticalisées<sup>1</sup>. Mais cela révèle que, dans certains cas, les catégories grammaticales obligatoires cèdent à la question sociale. On peut ainsi ne pas dire ce que l'on doit dire, et par là même dégrammaticaliser (un peu) le genre. Ces exemples instillent une incertitude dans l'obligation jakobsonienne des catégories grammaticales. Et montrent donc qu'il y a une marge de manœuvre politique dans la grammaire. Car, comme le rappelle Rastier, « les règles linguistiques pourraient bien n'être que des normes invétérées érigées en règles par la tradition normative » (2007 : 9). La structure du genre pourrait alors bien être la résultante d'un processus (normatif) de catégorisation *réussie*, ou du moins majoritaire.

## Le genre comme catégorie socio-grammaticale

- 23 Ces pratiques révèlent donc le genre comme une catégorie *socio-grammaticale*. Je dirais même que c'est là une des spécificités du genre que de se jouer simultanément en langue et en discours. Il n'y a, à ma connaissance, aucun autre rapport de pouvoir ni aucune autre catégorie grammaticale qui articule ces deux dimensions. Le genre est la seule catégorie grammaticale indexant un rapport de pouvoir.
- 24 On voit là que l'enjeu à dire ou ne pas dire le genre est complexe en ce qu'il joue en permanence sur deux tableaux. Car si le genre est un rapport de domination, il y a un enjeu politique à défier ce rapport. Il y a donc un enjeu à ne pas dire le genre tel qu'il est, c'est-à-dire en tant que norme instituée, pour ne pas le renforcer. En d'autres termes, développer une critique féministe implique de prendre la langue comme lieu de lutte. Mais cela implique aussi de reconnaître pleinement que le genre est partout dans la langue, constitutif de sa structure même.
- 25 Donc, bien que le genre se construise en langue, on ne peut pas le déconstruire en langue, le faire cesser d'exister. Car remettre en cause ce rapport de pouvoir implique toujours à la fois de devoir le nommer — en discours — pour en faire la critique et de le troubler — en langue — pour l'ébranler.
- 26 Sauf à imaginer l'utopie d'un monde homogène, libre de tout rapport de pouvoir, on ne peut pas faire comme si le genre n'existait pas. Cette possibilité de dégrammaticaliser le genre n'est pas une possibilité de s'extraire du genre, en tant que rapport de pouvoir.
- 27 Car le genre est avant tout une catégorisation. On peut donc négocier le contenu de ses catégories, discuter la fixité des délimitations qu'il impose, mais on ne peut pas le rendre insignifiant, informe.
- 28 Autrement dit, on peut toujours faire quelque chose au genre avec la langue, par contre on ne peut pas vraiment le non-dire, ne pas le dire. J'ai bien essayé de mettre mon titre en anglais, et d'y rajouter des astérisques, */Unsayi\*\*\*/*, le genre transparaît, transpire ; parce que *Doing Gender* de West et Zimmerman (1987), parce que *Undoing*

*Gender* de Butler (2004), mais il est toujours là ! On ne défait pas vraiment, on n'arrête jamais de dire le genre. J'essaie le un-, le dé-, le passage par l'anglais, la polysémie de dédire... rien à faire !

- 29 On dit toujours quelque chose à propos de lui. Et c'est pourquoi les perturbations linguistiques du genre ne peuvent qu'être du côté de la subversion, du trouble des catégories plutôt que d'une nouvelle proposition de catégorisation ou de décatégorisation. Puisqu'il est impossible de ne pas dire le genre, il va falloir le contredire. Et c'est en fait précisément en cela qu'il devient un espace politique en langue.
- 30 La plupart du temps, les perturbations que j'ai mentionnées ne sont pas des propositions prescriptives, ni mêmes uniformes. La prolifération des marques et des stratégies place cette pratique du côté de la subversion plutôt que du programme politique. Car il ne s'agit pas de trouver un système de genre satisfaisant, mais plutôt d'injecter du trouble dans la catégorisation, de l'assouplir.
- 31 Plutôt que de le défaire, il semble alors plus intéressant de le dédire. De le défaire en le disant. Lui faire quelque chose pour le désavouer en tant que marquage majoritaire. Le principal étant d'en dire quelque chose, y compris par les catégories grammaticales, plutôt que de renforcer son évidence en n'en disant rien.
- 32 Il faut donc penser le fait de dire et dédire le genre comme une activité de catégorisation qui peut prendre plusieurs directions, qui propose différentes découpes de la réalité. Travailler simultanément sur la catégorisation et son trouble. C'est là que je propose de faire intervenir le taoïsme et la rhétorique, car tous deux travaillent (sur) cette tension entre la puissance des catégories et leur trouble. Le taoïsme va permettre de comprendre comment révoquer des significations, et la rhétorique de travailler sur la notion de contradiction. Je commence avec le taoïsme, et je tirerai des ponts vers la rhétorique, en partant du principe que cette dernière nous est plus familière.

## Le taoïsme rhétorique de Tchouang-tseu

- 33 Avant de commencer à parler de taoïsme, trois précisions sont nécessaires. D'abord, je n'en suis pas une spécialiste, j'espère donc que je ne serai ni trop obscure ni trop approximative. Ensuite, il faut préciser que le taoïsme est un courant philosophique très vaste, et je n'aborderai ici que le taoïsme particulier de Tchouang-tseu, qui n'est pas forcément le plus représentatif. Tchouang-tseu a en effet une pensée singulière par rapport à des auteurs taoïstes plus canoniques comme Lao-tseu. Mais il est tout de même largement reconnu comme un auteur majeur du taoïsme. Enfin, l'ouvrage de Tchouang-tseu<sup>2</sup> est un ouvrage difficile et obscur, et je serai bien incapable de dire ce que je vais en dire sans les lumières que le sinologue Jean-François Billeter jette sur ce texte, dans ses *Études sur Tchouang-tseu* (2004) notamment. C'est donc à travers Billeter que j'explorerai la philosophie du langage de Tchouang-tseu, et je serai redevable à l'un aussi bien qu'à l'autre. C'est ainsi une pensée à deux voix que je prendrai comme appui pour travailler la catégorie de genre.
- 34 Billeter précise que la plupart des commentateurs de Tchouang-tseu l'ont lu comme un ennemi du langage. Le langage ne serait qu'un piège dont il faut s'extraire. C'est en effet ce qui ressort de la lecture de la traduction de Jean Lévi (2006). Par un travail fin de philologie, Billeter montre au contraire que — plutôt que de reléguer le langage à la

chicane — Tchouang-tseu propose en fait une véritable philosophie du langage, ou plus précisément une philosophie du discours, que Billeter compare à celle de Wittgenstein. Le texte date à peu près du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

- 35 Tchouang-tseu s'intéresse au changement de régime qui se produit en nous quand nous nous mettons à parler et quand nous cessons de parler. Il.s considère.nt donc le langage comme relié à des régimes d'activités.
- Il.s considère.nt aussi l'humain comme un être qui signifie, c'est-à-dire :
    - qui a la faculté de produire des significations ;
    - qui a la faculté de révoquer des significations.
- 36 Le faire et le défaire (ou l'agir et le non-agir, dans les termes du taoïsme) est une articulation très importante dans la pensée de Tchouang-tseu. Plutôt que de ne pas le dire, peut-on alors révoquer le genre, comme on révoque la signification ? Pourrait-on penser cela comme une action de sortie de genre ? Révoquer des significations ne signifie pas qu'elles cessent d'exister, mais qu'on se positionne différemment vis-à-vis d'elles. Pour le.s philosophe.s, il s'agit d'un changement d'articulation entre notre subjectivité et le monde. Il.s pose.nt ainsi la question : « Quand nous parlons, nous parlons de quelque chose, mais ce dont nous parlons n'est pas déterminé (en soi). [...] Comment le langage peut-il être là et ne plus correspondre à rien ? » (2004 : 126) L.es auteur.s pointe.nt ici que la force de catégorisation du langage n'est jamais adéquate au monde. Pourtant, elle fait toujours exister les choses. « Le langage disparaît sous sa propre luxuriance » (*id.*). Puisque le genre est précisément une activité de catégorisation, nous en parlons en permanence sans qu'il puisse être déterminé en lui-même. La mise en forme du langage, à travers la catégorisation, est donc un figement artificiel de la réalité. Une telle vision de la catégorisation permet d'injecter de la souplesse dans les répartitions sociales et linguistiques du genre.
- 37 On retrouve cette articulation entre les catégories du langage et la mise en forme de la réalité dans le polysème *bian*, qui en chinois classique signifie aussi bien *discuter*, *argumenter* 辯, que *distinguer*, *découper* (avec le radical de la lame) 辨 (Cheng 1997). Si découper la réalité, c'est argumenter, c'est parce qu'argumenter consiste à négocier le découpage, la mise en forme du monde. Une telle lecture polysémique nous entraîne vers une articulation entre langue et discours qui comprend le « langage comme lieu de la vie sociale et des affaires humaines » (Rastier 2001 : 111), où l'on confronte diverses propositions de mise en signification de la réalité.
- 38 Si je reprends mon raisonnement sur la catégorisation du genre, on peut donc dire que le genre, en tant que mécanique de catégorisation, constitue un de ces découpages de la réalité. Découpe au couteau dans la réalité, mais aussi découpe de lumière, comme au théâtre, une lumière façonnée, jouant de la contrastivité relationnelle.

## Lumière



## DROITS RÉSERVÉS

- 39 La découpe du genre dans la réalité est *une* manière de faire signifier cette réalité, toujours sujette à un déplacement. Butler ne dit rien d'autre lorsqu'elle rappelle que la puissance catégorielle du genre participe d'une fabrique de *l'intelligibilité* (2006 : 48). Le genre ne peut donc se passer de la langue, ou plutôt se passe nécessairement en langue. Mais pour en garder une lecture critique, il faut garder la catégorisation mobile, instable, même si elle est obligatoire.
- 40 Tchouang-tseu développe plus loin son propos, autour de l'instabilité du sens, de sa multitude :
- Toute chose est tantôt un « cela », tantôt un « ceci ». Si j'adopte le point de vue du « cela », je ne vois plus les choses comme elles m'apparaissent de mon premier point de vue. Si je reprends le point de vue du « ceci », je les perçois de nouveau comme avant. Par conséquent, un « cela » procède toujours d'un « ceci », un « ceci » découle toujours d'un « cela ». (2004 : 126)
- 41 Le *ceci* et le *cela* sont des notions récurrentes de la philosophie du langage chinoise qui peuvent aussi se traduire par le juste et le faux, au sens de la justesse ou de la fausseté d'une dénomination. De nombreux philosophes chinois se sont intéressés à la justesse des noms et à la rectification nécessaire pour nommer chaque chose par le mot juste. Tchouang-tseu s'oppose donc ici à cette idée, en défendant l'idée d'une liberté de perception. Cette idée n'est pas à comprendre au sens d'un usage des catégories qui dépendrait du libre arbitre de chacun.e ; plutôt comme la possibilité d'un mouvement parmi les catégories qui nous sont disponibles, mais aussi et peut-être surtout comme la pluralité des emplois des catégories.
- 42 Cette vision de la multiplicité des sens est une vision extrêmement rhétorique de la langue. Selon Meyer, la « rhétorique est la science des réponses multiples » (1986). Pour Douay, « c'est la capacité d'ajuster nos représentations aux représentations d'autrui qui en est le principe » (1994 : 21). Il s'agit pour la rhétorique de négocier le sens du monde. Se tient là tout le potentiel de la pensée critique : dans le fait qu'il y ait un mouvement

possible. La polysémie permanente est donc constitutive de la langue comme espace politique, espace où se joue la contradiction. Car la rhétorique commence avec toute prise de parole qui ne propose pas simplement la description du monde ou le plaisir de la conversation.

- 43 Le *ceci* et le *cela* de Tchouang-tseu trouvent écho dans des choses qu'a bien décrites la rhétorique, et qu'on retrouve encapsulées dans des énoncés comme « Vos héros sont des assassins ! » (Douay 2012) où, précisément, un *ceci* (les héros) est un *cela* (les assassins). On le retrouve aussi dans le récit suivant, recueilli en 2013 au musée des Beaux-Arts d'Ottawa, dans la section de l'art Inuit, sur un petit écriteau : deux shamans se disputaient pour savoir lequel était le plus puissant. Le village était dévasté et les gens étaient épuisés de leur compétition de sortilèges. Alors une chouette, esprit de la sagesse, arriva et leur dit : « Mais pourquoi n'acceptez-vous pas que vous n'êtes pas d'accord ? » Ce récit incarne pour moi l'idée de la rhétorique.

#### Chouette



#### DROITS RÉSERVÉS

- 44 C'est-à-dire penser que le *ceci* et le *cela* sont simultanément présents. Accepter leur co-présence, et donc la co-présence des subjectivités. Car la rhétorique ne peut pas vivre, si l'autre est réduit au silence (Garde-Tamine 2002 : 5). Au contraire, il faut penser la cohabitation des points de vue, et la possibilité des changements d'opinion, voire de signification.
- 45 Penser le genre avec les lunettes de la rhétorique et du taoïsme de Tchouang-tseu permet donc de penser les catégories du masculin et du féminin comme toujours déjà-là mais toujours négociables et toujours plurielles. Car, dans les termes de Tchouang-tseu, « à l'instant où une dénomination est encore recevable, elle ne l'est déjà plus » (2004 : 127). Les dénominations du genre sont toujours en train d'être négociées.
- 46 Au-delà de leur vision commune de la langue agissante, rhétorique et taoïsme ont également en commun la volonté de remettre les sujets au centre. Car la rhétorique, toujours selon Douay, donne place à trois corps : le monde, et deux sujets qui se le représentent différemment (1994 : 21). Dans les termes de Billeter, il faut assumer la source de notre propre subjectivité, car c'est depuis cet espace que le sens s'anime. Notre « vision » des choses procède à la fois de ce que nous percevons du monde extérieur (la vision au sens physiologique) et de nos visions « intérieures », notre imagination, notre subjectivité. Notre subjectivité nous fait voir le monde, lui donne sens, tout autant que notre regard.
- 47 La langue est donc un espace politique, mais également un espace moral. Là encore, je crois que les analyses du genre ont à gagner à se placer dans l'espace doxique (et elles

l'ont fait pour certaines !), car c'est l'espace des valeurs. Douay propose a minima les possibilités suivantes (id.) :

- endoxale : s'accorde avec l'opinion dominante (éloge du dialogue) ;
- paradoxale : pour heurter l'opinion dominante (éloge du malentendu) ;
- adoxale : la cause est si neuve ou si marginale qu'il n'y a pas encore de doxa ;
- amphidoxale : celle qui divise l'opinion ou lui plaît par certains côtés mais pas par d'autres : un peu, oui mais non, mi-mi, ni-ni.

48 Dans tous les cas, l'espace doxique (ou axiologique) permet de penser au-delà de la binarité du genre, des positionnements hybrides, gradués.

## De la contradiction agonique à la souplesse des significations

49 Rhétorique et taoïsme ont ainsi, il me semble, beaucoup plus en commun qu'on ne pourrait le croire. Mais ils divergent aussi en certains points. En effet, si on poursuit la lecture, Tchouang-tseu apporte deux idées qu'on ne pourrait pas trouver dans une lecture rhétorique, ou du moins qui la prolongent :

- la sortie du langage ;
- la liberté de perception.

50 À travers ces deux idées, il propose un rapport à l'opposition et à la binarité différent de celui de la rhétorique ou même du structuralisme. Il faut revenir à cette idée de révoquer le genre pour comprendre.

51 Pour Tchouang-tseu, il faut se « désensorceler » du langage. Pour lui, c'est le langage qui est un pot de miel. Il ne dit pas que le langage ne parle de rien, mais que les réalités dont parle le langage sont de forme indéterminée, là « où les choses n'ont plus de nom et cessent bientôt d'avoir des identités distinctes » (2004 : 144). Du point de vue de la critique des catégories de genre, cela nous intéresse beaucoup.

52 Pour se désensorceler du langage, il faut alors en premier lieu sortir d'une *logique* du langage, non pas pour nous priver de la parole, mais pour pouvoir nous en servir à bon escient. Le langage nous tend un piège, dit Tchouang-tseu, celui de figer les choses. Et la solution n'est pas de se taire, mais de rester en tension entre mouvement et non-mouvement, entre production et révocation de la signification, entre fabrique et détissage de la signification. En fait, passer d'un langage logique à un langage efficient, contextualisé : le langage n'est ni impuissant, ni inutile, mais il faut faire « un usage inventif et agissant » du langage (id. : 148). « Il faut voir l'action du langage pour cesser de le subir » (*ibid.* : 150). Il faut pour cela que l'action du langage commence quelque part et parfois se suspende. Mais il ne s'agit pas de la parole agissante au sens où l'entend la rhétorique, une parole qui a pour *but* un changement de situation, mais plutôt d'une parole *capable* d'agir sur elle-même et le monde.

53 Car dans son texte, Tchouang-tseu réalise (littéralement, au sens d'une prise de conscience) que le langage nous oblige à décrire au moyen de termes discontinus, voire en termes de contraires qui s'excluent, des transitions ou des gradations qui sont elles-mêmes continues (*ibid.* : 147). C'est pour cela qu'une dénomination est toujours à la fois recevable et irrecevable. La catégorisation qu'effectue le langage ne peut alors être qu'arbitraire (socialement parlant, cette fois-ci). Il ne faut pas se taire, mais révéler la dimension arbitraire, toujours temporaire, toujours à rejouer, des catégories du

langage. Il en découle que, plutôt que de s'enfermer dans l'acceptation convenue des mots, il faut « épouser le changement selon les circonstances » (*ibid.* : 148), faire émerger le sens de la situation particulière, sens qui agit en retour sur cette situation :

Il y a deux façons de se servir du langage : la façon de ceux qui ignorent son caractère conventionnel, ou feignent de l'ignorer, et veulent faire passer ce qu'ils disent pour objectivement vrai (ce sont les dogmatiques de tous bords). Il y a d'autre part la façon de ceux qui, percevant son caractère conventionnel, et n'ayant pas la prétention de dire *ce qui est*, parlent d'autant plus librement. Ceux-là possèdent la parole efficiente, qui procède de l'appréhension juste d'une situation d'ensemble et modifie sur le champ cette situation. (*ibid.* : 149)

- 54 Pour cela, deux mouvements sont nécessaires : d'une part la possibilité, à certains moments, de révoquer les significations, lorsqu'elles ne sont pas contextuellement pertinentes ; d'autre part le fait de se laisser une liberté de perception malgré le toujours-déjà-là des catégories. On voit bien ce que cela peut impliquer pour le genre : on peut le considérer comme une catégorie certes obligatoire, mais dont l'obligation peut être suspendue, circonstanciée.
- 55 Il y a donc des moments où l'on catégorise, en gardant à l'esprit 1) que ces catégories sont provisoires, 2) qu'elles sont subjectives, et 3) qu'elles sont partielles : « L'ordre intelligible que créent les divisions du langage ne s'étend jamais à la réalité entière, il crée toujours un ordre local cerné de toute part par une réalité sans limite » (*ibid.* : 158). C'est un formidable empowerment pour le genre. En fait, Tchouang-tseu est queer ! L'ordre du genre est cerné par la réalité sans limite. Une telle lecture aide à penser par-delà la domination qui nous enchevêtre et par là même participe à ébrécher cette domination.
- 56 « Quand on divise, il reste toujours du non-divisé. Quand on oppose, il reste toujours du non-opposé », dit Tchouang-tseu (*ibid.* : 158). C'est sur ce reste, sur ce reliquat du langage qu'il faut, selon Tchouang-tseu, se concentrer pour rester en mouvement dans le langage, pour pouvoir entrer et sortir de la signification, et donc aussi du genre.
- 57 L'enjeu est alors non pas de trouver les bonnes catégories, mais de rester souple dans notre catégorisation. Car la réalité n'a pas de limite, pas plus que le langage (ni la langue même) n'est constant. Il ne peut épuiser la réalité, mais il ne peut pas non plus disparaître. Donc le langage délimite la réalité de façon provisoire. C'est aussi ce que dit Voloshinov quand il écrit que « la signification a toujours une stabilité provisoire » (1977 : 151).
- 58 Le langage introduit des distinctions, sert à créer un ordre intelligible au sein de la réalité, sert à statuer sur les distinctions que nous reconnâtrons. C'est une action. Mais il faut garder à l'esprit l'arbitraire des catégories pour rester dans le mouvement, et toujours laisser ouverte la potentialité de leur changement. On trouve aussi des échos de cette position chez Rastier, dans ses questionnements autour du figement et du défigement.
- 59 La difficulté est alors de saisir adéquatement la situation : à quel moment est-il pertinent de dire ou de dé-dire le genre ? On trouve ici l'idée rhétorique de l'approprié, « le convenable est la base de l'efficacité » (Todorov 1977 : 60). Mais Tchouang-tseu ajoute que, « plutôt que de défendre le point de vue que l'autre rejette et de rejeter celui que l'autre défend, mieux vaut se servir de sa propre clarté » (Billeter 2004 : 126), c'est-à-dire ne pas se positionner systématiquement, mais comprendre avec souplesse la situation, en gardant à l'esprit que la réalité est mouvante.

- 60 L'apport de Tchouang-tseu par rapport à la rhétorique est alors de voir le langage comme un espace nécessairement polysémique et subjectif, plutôt que de nous acculer à la contradiction, au débat éternel, comme le fait la rhétorique, pour qui il n'y a jamais d'apaisement. Le taoïsme de Tchouang-tseu propose qu'il puisse y avoir des sorties de la contradiction. De replacer la subjectivité individuelle à la place qu'elle mérite, ce qui vient briser les affrontements binaires du ceci contre le cela : la référence à la réalité de mon interlocuteur existe pour lui, mais pas pour moi. Et j'alterne les moments où j'accepte intentionnellement de faire signifier, de donner signification à ce que me dit mon interlocuteur et les moments où je révoque la signification, où je sors du / de son langage.
- 61 Pour le genre, cela veut dire qu'il faut selon les circonstances tantôt le faire signifier, tout en gardant à l'esprit qu'il peut être ceci ou cela, et tantôt le révoquer, comme parler au-delà du genre. Les différentes idéologies du genre peuvent bien être des ceci ou des cela. Il y a des moments où nous avons besoin de sortir du genre, de révoquer sa signification pour penser au-delà de lui et ne plus être ensorcelés par ses catégories. La proposition de Tchouang-tseu n'est pas sociologique, elle ne nous parle pas de rapport de domination, mais elle nous parle des rapports entre l'individu et le pouvoir, en particulier le pouvoir de définir.
- 62 Enfin, le dernier apport de Tchouang-tseu que j'aborderai est la liberté de perception. Tchouang-tseu qualifie de vains combats et d'asservissement de la conscience le fait de s'imaginer que les choses sont telles qu'on les perçoit. « [L'homme de la conscience asservie] ne songe pas un instant qu'elles pourraient être différentes, et moins encore qu'il est libre de les percevoir de diverses manières » (*ibid.* : 143). Cette notion de liberté de percevoir est à l'œuvre il me semble dans les perturbations du genre. Si la réalité est mouvante, continue, se rappeler de notre liberté de perception ouvre alors une liberté à faire signifier la réalité. En pensant l'individu comme un être libre de percevoir des choses, il sape le pouvoir de la catégorisation. C'est là le fond de sa pensée, et c'est précisément cette question de la catégorisation qui est au cœur du genre. Mais encore une fois, là où la rhétorique apporte une lecture agonique, polémique de la langue agissante, le taoïsme de Tchouang-tseu propose une lecture plus fluide, plus souple, plus subjective aussi.
- 63 Si la signification que nous apercevons de la réalité se forme en partie en nous, alors prenons la liberté de faire signifier le genre comme on le veut, c'est l'invitation de Tchouang-tseu. Nous avons le pouvoir de modifier ces significations, mais aussi d'en créer des nouvelles. Prenons part à l'action de faire signifier le genre. Laissons-nous aussi la liberté de sortir de sa signification, de le dé-signifier. Sachons trouver ponctuellement la sortie du langage, et la sortie du genre.

## Conclusions

- 64 L'approche de Tchouang-tseu résonne beaucoup tant avec le féminisme qu'avec les sciences du langage. Pour le féminisme, elle nous offre de la liberté et de la souplesse vis-à-vis de la solidité des catégories de genre, elle nous permet, à la façon des savoirs situés, de réfléchir d'où l'on parle, en redonnant place à notre subjectivité, mais aussi de penser le langage comme un espace d'action (politique).

- 65 C'est là, dans cette parole efficiente, que cette vision est aussi une alliée des sciences du langage, ou du moins d'une lecture rhétorique de la langue, en ce qu'elle cherche à penser les normes et les doxa mais laisse aussi la place aux anomalies, plutôt qu'à l'analogie, et ne nous enferme pas dans des cadres de pensées systémiques, totalisants, analogistes, qui veulent « régulariser les hapax rebelles aux quadrillages de nos cadastres mentaux, ou s'en désintéresser » (Douay et Pinto 1991 : 13). C'est donc une invitation à se situer du côté des anomalistes, qui cultivent une hétérogénéité sauvage, et reconnaissent dans la subversion une possibilité de complexifier le réel et de travailler la polysémie comme « le lieu des affaires humaines » (Rastier 2001 : 111). Car « pour réagir juste, il faut saisir la situation dans toute sa mouvante complexité » (Billeter 2004 :149).
- 66 Rhétorique et taoïsme ont en commun la multiplicité, la prolifération des discours, pour le dire dans les termes de Foucault. On peut donc les penser ensemble : la rhétorique nous permet de penser les rapports de pouvoir et de domination dans l'intersubjectivité et l'espace de la société, comme un jeu de qualifications multiples. Et le taoïsme nous permet, à un niveau individuel, subjectif, de penser les marges de manœuvre que nous avons vis-à-vis de la catégorisation des autres et de nos propres catégorisations, et nous rappelle de prendre, d'exercer la liberté de percevoir. Là où la rhétorique décrit cette multiplicité des perceptions de l'un à l'autre, le taoïsme place cette multiplicité en chaque individu comme une liberté.
- 67 Révoquer le genre et le faire signifier, le dé-dire comme on détricote un tissu, on démaille, mais ne pas cesser de le dire, ou alors seulement temporairement. Garder le mouvement autour du genre pour l'empêcher de se figer et de figer nos identités avec. Et au contraire, et en suivant Haraway (2007) : accéder à une plénitude non universalisante, non générique et non originelle, à travers la disjonction de nos corps et de nos catégories.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ABBOU, Julie. 2011. « L'Antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : Pratiques d'écritures et métadiscours ». Thèse de doctorat, Aix-en-Provence : Université d'Aix-Marseille.
- BILLETER, Jean-François. 2004. *Études sur Tchouang-tseu*. Paris : Allia.
- BUTLER, Judith. 2004. *Undoing Gender*. New York ; London : Routledge.
- BUTLER, Judith 2006 [1990]. *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion* (C. Krauss, trad.). Paris : La Découverte.
- CHENG, Anne. 1997. *Histoire de la pensée chinoise*. Paris : Gallimard.
- DOUAY, Françoise et PINTO, Jean-Jacques. 1991. « Analogie/Anomalie, Reflets de nos querelles dans un miroir antique » *Communications* 53 (1) : 7-16.
- DOUAY-SOUBLIN, Françoise. 1994. « Les Figures de rhétorique : actualité, reconstruction, emploi » *Langue française* 10 : 13-25.

- DOUAY-SOUBLIN, Françoise. 2012. « Les Qualifications antagonistes du type “vos héros sont des assassins” » *Les Travaux du CLAIX* 22 : 25-34.
- GARDES-TAMINE, Joëlle. 2002. *La Rhétorique*. Paris : Armand Colin.
- HARAWAY, Donna. 2007. *Manifeste Cyborg et autres essais* (L. Allard, D. Gardey, N. Magnan, trad.). Paris : Exils Éditeur.
- HELLINGER, Marlis & BUSSMANN, Hadumod. 2001, 2002, 2003. *Gender across Languages*. 3 vol. Philadelphia : John Benjamin.
- JAKOBSON, Roman. 1963 [1959]. *Essais de linguistique générale*. Paris : Éditions de Minuit.
- LÉVI, Jean. 2006. *Les Œuvres de Maître Tchouang*. Paris : Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.
- MEYER, Michel. 1986. *De la métaphysique à la rhétorique*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.
- RASTIER, François. 2001. « Indécidable Hypallage » *La Langue française* 129 (1) : 111-27.
- RASTIER, François. 2007. « Conditions d'une linguistique des normes » in *Les Linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistiques*, STEUCKARDT, Agnès & SIOUFFI, Gilles. Bern : Peter Lang, 3-20.
- TODOROV, Tzvetan. 1977. *Théories du symbole*. Paris : Seuil
- VOLOSHINOV, Valentin. 1977. *Le Marxisme et la philosophie du langage* (M. Yaguello, trad.). Paris : Minuit.
- WEST, Candace & ZIMMERMAN, Don H. 1987. « Doing Gender » *Gender and Society* 1 (2) : 125-51.

## NOTES

1. Bien que les débats récents et les prises de position des politiciens (ici au masculin) montrent que ces pratiques ont pris suffisamment de place pour qu'il devienne nécessaire de légiférer à leur propos.
2. Les textes de Tchouang-tseu sont communément désignés comme « le Tchouang-tseu », et plusieurs traductions en français existent.

---

## RÉSUMÉS

Quelle marge de manœuvre la langue nous laisse-t-elle vis-à-vis du genre, compris simultanément comme une catégorisation structurale de la langue française et comme un rapport de pouvoir ? Comment dire le genre ? En français, le genre est une catégorie grammaticale obligatoire. Pourtant, il existe une multitude de façons de contourner cette obligation pour ne pas dire le genre, ou bien le déformer, ne pas s'y conformer. Que signifie alors ce tumulte grammatical ? Indique-t-il que ce genre obligatoire pourrait ne pas être nécessaire, ou du moins que l'obligation serait contournable ? Deux approches, a priori très éloignées l'une de l'autre, peuvent nous aider à penser ce contournement : le taoïsme et la rhétorique. Ces deux approches ont en commun de prendre le langage comme un espace de contradiction, au prisme

de normes à travers lesquelles se figent et se défigent les façons de qualifier le genre. Elles ont également en commun de fournir la possibilité d'une critique de ces normes, ou de ces doxas, du genre. Taoïsme et rhétorique constituent deux faces complémentaires d'une même lecture du langage comme activité.

In grammatically gendered languages, gender is simultaneously a structural categorisation and a power relationship. In this case, what linguistic room of manoeuvre do we have to challenge gender? How to say (or unsay) gender? In French, gender is a compulsory grammatical category. Yet, there is plenty of means to bypass this requirement, to unsay, distort or non-conform gender obligations. What is this linguistic turmoil the sign of? Does it mean that a compulsory gender might not be necessary, or at least, not mandatory? Two approaches, which are very distinct at first sight, may help us understand this bypassing of gender obligation: Taoism and Rhetoric. They both fathom language as a space of contradiction, within which various qualifications of gender can freeze or unfreeze, in the light of plural norms. They also share the possibility to critique these norms and doxa of gender. In this light, Taoism and Rhetoric are two complementary faces of a common understanding of language as an activity.

## INDEX

**Thèmes** : Explorations

**Mots-clés** : structure linguistique, catégorisation, polysémie, taoïsme, rhétorique

**Keywords** : linguistic structure, categorization, polysemy, Taoism, rhetoric

## AUTEUR

### JULIE ABBOU

Titulaire d'un doctorat de Sciences du Langage (Aix-Marseille Université) sur les modifications du genre linguistique pour des motifs politiques, Julie Abbou mène des recherches sur les apports théoriques réciproques des études de genre et des sciences du langage. Elle travaille également sur les dimensions sémiotiques du genre grammatical, ainsi qu'en rhétorique sur le traitement du genre dans différents types de discours. Récemment, elle a co-dirigé l'ouvrage *Gender, Language and the Periphery. Grammatical and social gender from the margins* (John Benjamins) et publié des articles dans des revues telles que *Semen*, *Mots les langages du politique*, *Current issues in Language Planning*, etc.

Varia

---

# Chroniques

---

# Les genres décrits n° 1

Le genre grammatical et les outils normatifs — épisode 1 : Sexe et grammaires

*Rewriting Gender. Grammatical Gender and Normative Tools — Episode 1: Sex and Grammar*

Lucy Michel

---

- 1 Pour ma première chronique, je vais tenter de poser un regard critique sur les pratiques usuelles de description du genre grammatical et sur les effets possibles de ces pratiques, souvent pensées et présentées comme les seules valides ou pertinentes. Je vais donc concentrer mon attention sur le traitement du genre des noms dans les ouvrages grammaticaux rencontrés par les ancien.nes enfants, élèves, parfois étudiant.es et aujourd’hui adultes de ma génération : le *Bled* (2015) et les *Bescherelle* « Grammaire » et « Orthographe » (2012)<sup>1</sup> ; et pour ceux qui ont prolongé leur formation en langue française, sur les grammaires descriptives du français, considérées comme outils de base : la *Grammaire méthodique du français* (2011) et la *Grammaire du français* (1997) – aussi respectivement *GMF* et *GF* dans la suite du texte.
- 2 Dans tous ces ouvrages, le point de départ de l’analyse du genre des noms en français, c’est sa corrélation avec la notion de sexe :
  - Bescherelle* « Grammaire » : « Le genre des noms animés correspond en général à une distinction de sexe » (§ 62)
  - Bescherelle* « Orthographe » : « Le genre des noms de personnes correspond presque toujours au sexe. » (§ 265)
  - Bled* : « [L]es noms d’êtres animés sont ordinairement du masculin ou du féminin suivant le sexe » (p. 14).
  - GF* : « Pour les noms référant à des animés (humains ou non), l’opposition des sexes conduit parfois à une opposition en genre » (p. 349-350).
  - GMF* : « Les noms animés constituent une sous-classe où la distinction des genres correspond en règle générale à une distinction de sexe » (p. 329).
- 3 L’apprentissage du genre grammatical en langue française semble donc passer par un apprentissage de son lien avec la bipartition sexuée : lorsqu’on parle de genre, les discours sur les catégories sexuées ne semblent jamais loin — j’y reviendrai.

- 4 Le genre grammatical est de plus considéré comme une des catégories casse-tête du français, et il suffit d'aller faire un tour sur les réseaux sociaux pour le constater. Sur le forum du site [zcorrecteurs.fr](http://zcorrecteurs.fr), on trouve l'échange suivant :

« Bonjour à tous :) Voilà je me posais une question. Je n'arrive pas à expliquer la situation clairement donc je vous mets un exemple : Ce pantalon et cette chemise sont très beaux. Voilà, je me demande si dans ce cas il faut écrire beaux ou belles, ou formuler la phrase différemment. »

- 5 La réponse est sans appel :

« En cours de français, on nous disait que le masculin est toujours plus puissant même si par exemple la phrase dit : 1 gars et 50 filles sont dans un lit sont très beaux. »

« En effet, le masculin l'emporte sur le féminin ici. »<sup>2</sup>

- 6 Sur le forum du site [etudeslitteraires.com](http://etudeslitteraires.com), on lit aussi :

« j'ai une question : Dans la phrase ci-dessous, quelle est la règle à utiliser car je me demande si le masculin ou le féminin l'emporte et on aurait pu écrire "officielles"

"les faits et la volonté ont eu raison des discours et postures officiels "  
merci »

- 7 Avec pour réponse :

« Le masculin l'emporte ! donc "officiels". On peut penser que c'est l'accord de voisinage qui prime mais non, c'est bien le masculin ! »<sup>3</sup>

- 8 De la même façon, sur le forum du site [french.stackexchange.com](http://french.stackexchange.com) :

« Lorsque nous utilisons le masculin et le féminin dans un même sujet, comment pouvons-nous faire l'accord du participe passé ? Par exemple : laquelle de ces deux phrases est correcte ? Les stations de base et les utilisateurs sont équipés d'une seule antenne. Les stations de base et les utilisateurs sont équipées d'une seule antenne. »

- 9 Et la réponse :

« Le masculin l'emporte toujours ! Même si l'on parle d'un homme avec 999 femmes, il faudra quand même dire "Ils" pour les référer. »<sup>4</sup>

- 10 Ces trois extraits issus de forums francophones constituent des échanges quasi identiques, traduisant la perplexité des locuteurs/trices face aux bizarreries du genre grammatical en langue française : le questionnement de départ repose sur une hésitation liée au fonctionnement problématique de la mise au masculin des adjectifs ou participes passés lorsqu'ils se rapportent à un groupe nominal mixte (« Ce pantalon et cette chemise », « discours et postures », « Les stations de base et les utilisateurs »). Mais l'inquiétude qui sous-tend ce questionnement semble venir d'une volonté forte de se conformer à une norme grammaticale, qui permettrait d'obtenir une réponse acceptable et surtout, univoque et définitive : les renvois à « la règle », à la phrase « correcte » et à ce qu'il « faut écrire » ne laissent pas de doute quant à l'enjeu de ces échanges. D'ailleurs, les réponses fournies vont tout à fait dans ce sens et posent toutes l'idée d'une loi à appliquer, dont l'existence serait en même temps la justification. Dans

les trois réponses, on retrouve l'adage « le masculin l'emporte [sur le féminin] », posé dans un des cas comme un discours scolaire intériorisé (« En cours de français, on nous disait que le masculin est toujours plus puissant »). Et on peut sans peine penser que c'est durant l'apprentissage du français que ces normes deviennent lois. Le rejet de « l'accord de voisinage » (mieux connu sous le nom d'« accord de proximité ») va d'ailleurs tout à fait dans ce sens : l'internaute qui le mentionne écrit qu'« on peut penser que c'est l'accord de voisinage qui prime », plaçant ainsi cette conception du côté de l'instinctif, du réflexe, et lui oppose ainsi l'accord au masculin (« mais non, c'est bien le masculin ! »), qui se situerait du côté de la règle acquise.

- 11 Les grammaires que j'ai déjà mentionnées (outils parfois malaimés de l'apprentissage et de la pratique du français) constituent une des sources de ces discours normatifs sur le français. Les cinq ouvrages proposent une description (plus ou moins longue) du genre grammatical en langue française, accompagnée ou non d'une réflexion critique. Ce qu'on constate assez rapidement, c'est qu'il existe une forme de consensus et une relative homogénéité de l'analyse : bien que l'adage « le masculin l'emporte sur le féminin » ne soit jamais cité explicitement, ces ouvrages proposent une description / justification des faits linguistiques qui semblent expliquer et permettre la primauté d'un genre grammatical sur l'autre :

1. On retrouve par exemple dans les *Bescherelle* et dans la *GMF* la réponse proposée pour le problème soulevé dans les extraits de forums : dans le *Bescherelle* « Grammaire », l'accord au masculin est posé comme règle avec l'emploi du présent de vérité générale et le recours à une tournure passive qui invisibilise le rôle des locuteurs/trices dans leur pratique du genre grammatical : « il [l'adjectif] se met au masculin pluriel » (§ 283) ; dans le *Bescherelle* « Orthographe », la présence des deux genres et l'accord au masculin pluriel sont présentés comme entretenant un rapport d'équivalence : « Les noms ou pronoms sont au masculin et au féminin : le verbe est au pluriel, l'adjectif ou le participe est au masculin pluriel. » (§ 309) ; la *GMF* fait de ce phénomène une règle majoritaire (donc potentiellement non-systématique ?), mais ne propose pas d'alternative et, surtout, appuie cette règle majoritaire sur un critère présenté comme définitoire du masculin : « Si les noms sont de genre différent, l'adjectif se met généralement au pluriel et au masculin (qui est la forme non marquée du point de vue du genre) » (p. 611).
2. Les deux *Bescherelle* présentent le genre grammatical masculin comme la forme première des noms variables en genre et des adjectifs : pour les auteur.es du *Bescherelle* « Grammaire », « la forme féminine se distingue » du masculin, « on obtient le féminin de certains noms animés en ajoutant *femme* » (§ 62) et « pour marquer le féminin de l'adjectif, on ajoute généralement un *-e* à la forme du masculin » (§ 281) ; pareillement, dans le *Bescherelle* « Orthographe », on lit que « pour quelques noms d'animaux, le nom féminin se forme à partir du masculin, comme pour les noms de personnes » (§ 266), que « pour former le féminin on ajoute un *e* à la forme du masculin », ou encore que « les mots terminés par *e* au masculin ne changent pas au féminin » (§ 274). Le *Bled* insiste aussi sur le fait qu'« on forme généralement le féminin en ajoutant un *-e* au nom masculin » (p. 14). Dans tous ces cas, les formes féminines des noms sont celles que l'on tire de quelque chose, alors que les formes masculines se contentent d'être. Le féminin est largement présenté comme secondaire, ce qui entérine pleinement l'idée que le masculin constitue la « forme non marquée » des mots.
3. Enfin, la *GF* et la *GMF* posent la possibilité d'un emploi indifférencié du genre grammatical masculin : « un certain nombre de noms peuvent s'appliquer à des femmes tout en restant au masculin » (*GF*, p. 350) ; « L'opposition est généralement neutralisée au profit du nom masculin lorsqu'il entend désigner l'espèce entière sans distinction de sexe » (*GMF*, p. 331). L'idée est très clairement exprimée par les auteurs de la *GMF* : le masculin (et le masculin

- seul) peut permettre de nommer les individus indépendamment de leur sexe. C'est qui est souvent désigné comme le « masculin générique » ou la « valeur générique » du masculin.
- 12 Ces grammaires d'usage courant, même lorsqu'elles intègrent une réflexion sur la « féminisation des noms » (c'est le cas des deux *Bescherelles* et de la *GF*), participent toutes du renforcement du statut particulier du genre grammatical masculin : il constituerait la forme première du mot, il permettrait de résoudre les problèmes d'accord, et parfois même de dépasser la bipartition sexuée.
- 13 Ces descriptions d'un super-masculin sont donc proposées dans des ouvrages qui, comme je l'ai déjà indiqué, posent comme fondamentale l'idée d'une corrélation entre sexe et genre grammatical. Il ne s'agit bien sûr pas, en pointant cela de doigt, d'affirmer que ces ouvrages prônent volontairement une forme de domination masculine en présentant le genre grammatical féminin comme second. Toutefois, la primauté du masculin en langue française est posée comme évidente, et l'information première donnée sur les noms d'humains concerne le fait que le genre représente le sexe en langue. Ce lien entre genre et sexe ouvre une brèche importante — d'autant plus qu'à aucun moment, la notion de *sexe* n'est problématisée. Et en effet, on note que dans les extraits de forums proposés, alors même que les personnes s'interrogeant sur le genre grammatical choisissent des exemples de noms d'inanimés, on trouve dans deux des trois réponses un renvoi explicite à la bipartition sexuée (« 1 gars et 50 filles sont dans un lit sont très beaux » ; « Même si l'on parle d'un homme avec 999 femmes, il faudra quand même dire "Ils" »).
- 14 Un des effets possibles de cette façon de penser le genre grammatical est celui de l'exclusion linguistique des personnes non binaires, dont la dénomination (et surtout l'auto-dénomination) déborde soit du cadre posé par la binarité grammaticale et sexuelle (soit mâle / soit femelle ; soit masculin / soit féminin<sup>5</sup>), soit de la corrélation posée entre sexe et genre grammatical (mâle = masculin ; femelle = féminin), et ce faisant, entre sexe et genre social (mâle = masculin = homme ; femelle = féminin = femme).
- 15 L'autre effet évident est celui d'une secondarisation des personnes visées par les noms féminins par rapport à celles visées par les noms masculins. Le fait de mentionner la possibilité d'une « féminisation » de certains noms<sup>6</sup> n'enlève rien à ce phénomène de minorisation. De plus, historiquement et culturellement, le lien entre secondarité des femmes et secondarité du genre grammatical féminin n'est aucunement accidentel. On cite souvent la phrase de Nicolas Beauzée qui affirme que « le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle »<sup>7</sup>, mais on devrait aussi souvent citer les nombreux exemples mythologiques et religieux qui font sortir la femme de l'homme (Ève sortie de la côte d'Adam, Minerve sortie du crâne de Jupiter, etc.), tout comme *professeure* sortirait de *professeur*...
- 16 Enfin, le fait d'affirmer que le genre grammatical masculin permet de dépasser la différenciation sexuée pose le problème suivant : dire « étudiants » (voire « étudiant ») pour parler des « étudiant.es », c'est toujours prendre le risque d'une confusion souvent laissée implicite, mais bien réelle, entre l'emploi du masculin pour nommer les mâles (et dans un système de valeur aussi binarisant que celui-ci : les hommes) et l'emploi du masculin pour nommer le groupe sans distinction de sexe. Ainsi, par glissement, il semble que la figure représentative d'un groupe neutralisable uniquement par le masculin ne peut être qu'un référent classé comme mâle / homme.

- 17 Les divers problèmes identifiés dans cette chronique sont tous en partie liés au rapport normatif et prescriptif entretenu avec les grammaires (pourtant dites « descriptives ») du français. Bien que les auteur.es de ces ouvrages modalisent parfois leur propos pour éviter de tomber dans l'énumération de vérités définitives et exhaustives (« l'adjectif se met généralement », « on ajoute généralement un -e », « on forme généralement le féminin », « L'opposition est généralement neutralisée »), le fait qu'un seul fonctionnement possible soit identifié favorise l'élargissement problématique du constat empirique à la loi grammaticale – inquestionnée et souvent pensée comme inquestionnable.
- 18 Pour proposer des solutions efficaces permettant d'éviter cet écueil, il faudrait bien sûr effectuer un travail didactique approfondi, mais il me semble malgré tout important de souligner, au terme de cette première chronique, que les lois indubitables de la grammaire ne sont autre chose que des normes et conventions, socialement, historiquement et culturellement situées. Un premier pas dans la déconstruction des *a priori* liés au genre grammatical serait d'inclure dans sa présentation aux enfants, étudiant.es et adultes qui consultent ces ouvrages des modèles alternatifs, des analyses d'autres interprétations qui échappent à ce qu'on constate « généralement ».
- 19 Et pour un premier regard sur ces alternatives, dont l'unique prétention, malgré le « péril mortel ! » qu'elles représentent pour certain.es, est de proposer un modèle linguistique non oppressif, je vous invite à lire les deux chroniques proposées dans le volet « Genres récrits » de cette rubrique !

## BIBLIOGRAPHIE

DELAUNAY, Bénédicte & LAURENT, Nicolas. 2012. *La grammaire pour tous*. Paris : Hatier (Bescherelle).

KANNAS, Claude. 2012. *L'orthographe pour tous*. Paris : Hatier (Bescherelle).

RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe & RIOUL, René. 2011. *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses universitaires de France (Quadrige).

DENIS, Delphine & SANCIER-CHÂTEAU, Anne. 1997. *Grammaire du français*. Paris : Le Livre de Poche.

BERLION, Daniel. 2015. *Le Bled Grammaire*. Paris : Hachette Éducation.

## NOTES

1. J'ai choisi une édition récente (2015 et 2012) de ces ouvrages, plutôt que les éditions de 1990 et 1997 qui sont celles que je possède depuis le collège, simplement pour ne pas fonder mon propos sur des outils dépassés (et corrigés depuis). Toutefois, il me semble évident que les personnes possédant un *Bescherelle* ou un *Bled* à titre personnel ne renouvellent pas leur stock tous les ans.

2. Lien vers l'extrait du forum de zcorrecteurs.fr : <http://www.zcorrecteurs.fr/forum/sujet-1966-accord-d-un-adjectif-precede-d-un-masculin-et-feminin.html>
  3. Lien vers l'extrait du forum de etudeslitteraires.com : <https://www.etudes-litteraires.com/forum/topic30194-accord-et-masculin-feminin.html>
  4. Lien vers l'extrait du forum de french.stackexchange.com : <https://french.stackexchange.com/questions/11476/accord-du-participe-pass-%c3%a9-avec-avec-un-sujet-masculin-et-f%c3%a9minin/11480#11480>
  5. Bien sûr, même les pratiques d'écriture inclusive ou d'épicénisation présentent leurs limites, et ne constituent pas un dé-genrage complet de la langue, mais elles offrent tout au moins une possibilité de distanciation critique vis-à-vis d'une catégorie grammaticale dont le fonctionnement et la nécessité sont souvent pensés comme naturels.
  6. Le terme, qui est celui employé par les auteur.es des *Bescherelle*, paraît aujourd'hui problématique, mais rend bien compte des limites du procédé de « formation de féminins ».
  7. BEAUZÉE, Nicolas. 1767. *Grammaire générale*. Paris : Auguste Delalain.
- 

## RÉSUMÉS

Le premier volet de cette série porte sur les pratiques de description du genre grammatical et de son rapport au sexe dans des ouvrages grammaticaux de base, ainsi que sur les façons dont ces descriptions intègrent les discours et les croyances sur le masculin et le féminin en langue française. La répétition des mêmes « constats » et des mêmes « régularités » participe de la construction d'apparentes « vérités » sur le langage, souvent posées comme premières. Ce sont (entre autres) ces pratiques qui font que les refus du changement linguistique demeurent aussi fortes, et ce sont elles qui vont d'abord intéresser L. Michel.

The first section of this series concentrates on the ways sex and grammatical gender are described in (French unilingual) reference grammar books, as well as on the ways these descriptions mould discourses and beliefs about masculine and feminine within the French language. The recurrence of the same « facts » and the same « regularities » contributes to the construction of apparent « truths » about language, that are often seen as basic and unquestionable. The solidity of these constructed truths reinforces, even today, the non acceptance of linguistic change.

## INDEX

**Thèmes** : Chroniques

**Mots-clés** : genre grammatical, sexe, grammaire

**Keywords** : grammatical gender, sex, grammar

## AUTEUR

### **LUCY MICHEL**

Lucy Michel est docteure en linguistique française et ATER à l'ENS de Lyon. Ses travaux sont centrés sur la question du genre grammatical des dénominations de la personne en langue française, notamment d'un point de vue sémantique. Elle a soutenu une thèse sur la question en 2016.

## Les genres récrits n° 2

Écriture inclusive : extension du domaine des signes qui font ou défont la différence

*Gender-Neutral Writing: Extension of the Real of Signs That Make or Break the Difference*

Daniel Elmiger

---

- 1 Ils sont loin d'être communément admis, mais si on ouvre un peu les yeux, on peut les voir çà et là : les signes qui permettent de contourner la généricité du masculin, par exemple :
  1. le trait d'union : *les étudiant-e-s*
  2. le point et le point médian : *les étudiant.e.s, étudiant·e·s*
  3. la barre oblique : *les étudiant/e/s*
  4. les parenthèses : *les étudiant(e)s*
  5. la majuscule à l'intérieur du mot : *les étudiantEs*
- 2 Chacun de ces procédés a ses avantages et ses désavantages, ses défenseuses et ses adversaires. À côté des avantages (notamment le fait qu'ils permettent de former des doublets abrégés incluant symboliquement les formes masculine *et* féminine), on peut noter les inconvénients de certains signes (p. ex. leur caractère séparateur, la maniabilité technique et diverses associations peu souhaitées), mais cela a déjà été décrit ailleurs<sup>1</sup> — par exemple dans certains guides de rédaction non sexiste, dont il existe un nombre grandissant, en français. On recommande en général de s'en tenir à un seul procédé afin de maintenir une certaine cohérence dans la rédaction.
- 3 Mais pourquoi, au fait ? La cohérence a ses mérites — notamment celui de pouvoir s'appliquer dans des contextes où plusieurs personnes rédigent ou retravaillent des textes. Or, elle peut aussi entraîner une certaine monotonie ennuyeuse.
- 4 Il est pourtant possible de procéder autrement, comme j'aimerais le montrer à l'aide d'un texte que j'ai lu il y a quelques mois.
- 5 Dans un récit intitulé « Une genre de nouvelle discrimination chromatique »<sup>2</sup>, son auteur (nommé *R.J.A. / auteur · compositeur · sécateur*) met en œuvre toute une série de signes et procédés pour les formes genrées (désignant des êtres humains), mais aussi d'autres mots (j'en donnerai quelques exemples à la fin).

- 6 Comme je m'intéresse ici surtout aux procédés formels, dans cette chronique, je ne vais pas m'attarder sur le scénario même. Un résumé suffira : il s'agit d'une sorte de parabole mettant en scène des chaussures et les personnes qui les achètent. Au début de l'histoire, des baskets rouges sont commercialisées par une grande marque de chaussures, ce qui provoque des phénomènes de mode, d'imitation et de variation qui entraînent des jeux de correspondance et de différenciation entre couleurs (et les associations qui y sont liées), matériaux et autres signes reflétant la distinction extérieure et sociale<sup>3</sup>. Ainsi, les références à différents groupes (symbolisés, comme les souliers, par des couleurs), leurs chaussures et d'autres accessoires se modifient, multiplient et complexifient tout au long du texte, qui se termine par une sorte de cacophonie sémiotico-colorée :

L'extrême décadence peut-elle encore porter un signifié  
comme chaque semelle possède sa propre trace ? (p. 12)

- 7 Le texte débute par une note préliminaire rappelant les notes de bas de page explicitant l'utilisation qui est faite du langage (cf. à ce propos la chronique n° 1 des *genres récrits*). Elle ouvre d'emblée la perspective à la diversité des points de vue par rapport aux traits physiques et identités de genre qui peuvent coexister :

*Note liminaire écrite du corps traductoral au lectorat*

Ci-décrites les diverses gens colorés dont nous mentionnons ci-relaté les caractéristiques phénotypiques sont caractérisés par une multitude de variables structurelles, notamment au niveau de l'anatomie génitale externe, interne, la génétique sexuelle, l'endocrinologie reproductive, l'identité de genre intrapsychique, sociale, son expression permanente ou transitoire, ordinaire ou paroxystique...

Par souci de fluidité de lecture ainsi que pour des raisons évidentes de discrétion du genre, la forme féminine sera utilisée en principe et jusqu'au générique de fin pour la description des "gens en orange" et désignera également tout le continuum des genres grammaticaux. ("des entrechats || des cygnes" n° 7 (\*GKEG\*), p. 1)

- 8 Cette diversité se retrouve au niveau des traits formels mis en œuvre pour traduire la diversité des genres au niveau du texte écrit : en fait, le féminin générique annoncé dans ce préambule n'est de loin pas le seul procédé dont se sert l'auteur, puisqu'il ne concerne que le groupe social des gens dits « "en orange" ». Dans ce qui suit, je vais tenter de faire l'inventaire des différents procédés qu'on peut trouver dans ce texte de 12 pages : à noter qu'ils se combinent parfois entre eux, ce qui rend difficile une classification stricte. (Je vais utiliser un fond vert pour marquer les extraits cités ; quant au gras et aux italiques, ils relèvent de l'auteur du récit.)
- 9 D'abord, on peut trouver toute une série de formes non abrégées, notamment des doublets entiers :

- 6. elle ou lui
- 7. des m'as-tu-vu et des m'as-tu-vu belles et rebelles
- 8. ils-ou-et-elles

- 10 Ces doublets – qui ne sont souvent que partiellement symétriques et peuvent contenir des jeux de mots – sont parfois mis en évidence par une mise en page dichotomisante (alignement à gauche et à droite) :

9. socialistes saumon fumé irlandais, socialistes salmonelle fumée irlandaises,  
 10. petits bobos bénins petites bobettes peu malignes  
 11. Ces bonshommes de neige Ces bonnes femmes de glace  
 12. Michael Jackson ou Madonna, Michaela Jacksdóttir ou Mondon,  
 13. – Terre des hommes – – Gaïa des femelles –  
 parlaient d’eux. parlaient d’elles.
- 11 Ou alors le dédoublement se fait au moyen de différents types de bi-spécification explicite :
14. Les “gens en beige” (f/h)  
 15. « Les enfants (h/f) et les femmes d’abord ! »  
 16. Le Fils Unique (homme et femme)  
 17. Quiconque –♂♀– portait des chaussures glacé marron était une personne “en beige”  
 18. sages–femmes (hommes dans le sens générique)
- 12 Avant de continuer avec les doublets abrégés au moyen de signes particuliers, notons que l’auteur du texte « Une genre de nouvelle discrimination chromatique » fait preuve d’une grande ingéniosité pour former des noms communs de personne alternatifs : par exemple, en se servant de suffixes inhabituels :
19. les arbitères de soccère, les handballeuses, les manouvrières, les fabriquantés, les faisantes et autres artisanes manuelles.  
 20. Les chômeuses malheureuses et les usagérées de droguées intraveineuses  
 21. les sidaliennes et les séropositivistes teulx qu’on les imaginères d’Épinales
- 13 Ailleurs, ce sont les désinences seules qui visent une certaine neutralisation :
22. Moul Ayanz et toult les Possédanz  
 23. Ces hurluberlus et ces hurluberlūs  
 24. [les chaussures] portéz
- 14 Ou alors on trouve des pronoms et déterminants alternatifs (soulignés dans les exemples ci-après) qui s’utilisent dans le même dessein :
25. yn  
 26. alcunz  
 27. quelconque portait des chaussures bleu Charron était une personne “en bleu” ;  
quelleconque portait des chaussures bleuâtres était une personne “en bleu” ;  
kixesoa\*chickcesoir portait des chaussures rouges était une personne “en rose” ;  
quinconce portait des chaussures <sub>rouge</sub> \<sup>bleu</sup> était une personne “en orange”.  
 28. cèt salaudə, cél espèce de groß salopə de service de chambre  
 29. unə anarchiste  
 30. Cellesefeux ; Celleseßeu  
 31. Rappelées–vouses
- 15 Pour ce qui est des doubles formes impliquant des signes abrégatifs, on peut relever plusieurs sortes de traits et de points – dont certains qui sont utilisés ailleurs aussi :

32. le trait d'union : original-e  
 33. le tiret : à leur-s tour-s  
 34. la barre oblique : qu'elle / que lui  
 35. le tiret bas : chacun\_e  
 36. le point et le deux-points : suiv:eur.euses  
 37. le point médian : tou-te-s  
 38. le point d'interrogation (qui reflète le sémantisme du mot qu'il accompagne): Méfiant?, presque personne ne voulut acheter cette mésalliance.
- 16 D'autres signes de ponctuation complètent les traits et les barres :
39. les virgules : fanfaron,ne,s  
 40. l'apostrophe : dans le sans-corps électoral réac'/révolu'/rebel'  
 41. le tilde et le tilde inversé : pour être plus exact~, pauvre~sse~s
- 17 D'autres signes s'utilisent par paires, comme les crochets (avec barre verticale) ou divers types de parenthèses :
42. Tou[te]s les product<eur[s]rice[s] de chaussures  
 43. < [ho|fe]mme >  
 44. tous les varia d'un milieu ménopausé *BDSM* enceint [F|H]S[F|H] diva barbu  
*T\*tWTF*  
 45. [...] la teinte de beige qui convenait parfaitement à celle des manteaux et sacs à mains de lor épouz { hommes ou|et femmes } ou celle des carrosseries et sièges en cuir de lor épouz \ femme|homme ).  
 46. ( homme comme femme )
- 18 L'auteur ne se contente pas de signes habituellement utilisés pour la ponctuation, mais il met également en œuvre toutes sortes de lettres et signes inaccoutumés :
47. le signe pour l'euro : dépravé€s  
 48. les flèches et notes : e 4 ux 1lles, 1(\*^s t a r^)^oV\*Vo(^s t a r l e t t e s ^\*)1  
 49. quatre barres horizontales : elles ils  
 50. le graphème æ : læ flûtiste  
 51. divers signes : siliconés silliconnasses, bodybuilderz, héroÿs-Soleil héroÿnes-Cryštal de bas talent  
 52. ... et lettres : flamboyants et flamboyantę, salaudø  
 53. le point en chef: cét salaudø, cël espèce de groß salopø, personne n'attendait vraiment d'ël une exécution parfaite  
 54. le double aigu : cét salaudø [...] l'avait regardé
- 19 Allant au-delà des lettres et des signes, on peut observer, dans le texte, une utilisation diversifiée de la typographie, par exemple des variations de la casse :
55. les majuscules : BoxeurE Des RuSes  
 56. les petites capitales : les achetantes  
 57. les exposants et indices :  
 les <sup>f</sup><sub>h</sub>omme & <sup>f</sup><sub>h</sub>omme  
 « Nous ne sommes pas des consommat<sup>non!</sup><sub>nonne!</sub> ! »  
 Pour les barma<sup>n</sup>id<sup>s</sup>, berg<sup>e</sup>r<sup>e</sup>s, dé<sup>eur</sup>march<sup>es</sup>, jardini<sup>e</sup>r<sup>e</sup>s, lait<sup>u</sup>e<sup>r</sup>s et marin d'eau  
 dou<sup>ce</sup>, bref les trekkeu<sup>r</sup>s urbain<sup>e</sup>s, festivali<sup>e</sup>r<sup>e</sup>s <sup>kif</sup>, civi<sup>i</sup><sub>l</sub>is<sup>s</sup>, écolo<sup>e</sup> et <sup>jars</sup> \oies  
 sauvages, qu'on appelle "ladies&gen<sup>t</sup>s en brun"
- 20 Une autre ressource est l'utilisation de la couleur<sup>4</sup> :

58. écriture en noir et gris : IElles

l'homme en gris"

Les dessinateurices en art ou en bâtiment, les éternelles étudiantes, les consommateurices et achetantes invertébrées

- 21 Finalement, les espaces (sous forme de parenthèses vides ou de carrés encadrés) sont également mis\_es<sup>5</sup> au service d'une écriture inclusive, symbolisant probablement (comme les tirets bas) un\_e espace a priori libre et susceptible d'être rempli de diverses manières :

59. ces animalux heureux et douz d'hétérosexistes conser<sup>f</sup>va<sup>s</sup>teurs ( <sub>femme</sub> )  
( <sub>homme</sub> ) "en b<sub>e</sub> <sub>u</sub> ige"

60. Les " en blanc" sont la dé-personnalisation même.

Les innocent que l'on retrouve perdu dans les toilettes des ,  
n'ont pas encore de psychisme, pas encore de conscience ou peut-être déjà plus.

- 22 Voici les principaux procédés. Qui dit mieux ? S'il est clair que le texte en question foisonne de procédés multiples et originaux, il semble évident que ce n'est de loin pas tout : d'autres façons de marquer graphiquement la dualité (voire multiplicité) des genres sont facilement envisageables. Pour ne donner que quelques exemples, on pourrait penser à l'utilisation

- d'autres couleurs que le noir et le gris (pour les lettres, signes ou l'arrière-fond) ;
- de diverses polices d'écriture ;
- de mises en évidence comme le gras, le soulignement ou les italiques ;
- de lettres barrées ;
- de l'alphabet phonétique ;
- etc.

- 23 Finissons avec quelques extraits qui ne concernent pas directement la variation en genre de personnes humaines, mais qui explorent d'autres possibilités plus ou moins plausibles ou imprévues. Comme dans ce qui précède, je ne fais qu'un relevé des procédés formels, sans entrer dans le détail des jeux sémantiques qui y sont liés :

61. variation genrée d'animaux :

jars \<sup>oies</sup> sauvages

hirondelle/hirondelle/hirondeau, moineau/moinelle/moinet

62. ... de noms non animés :

**le|la Lune**

**l• Soleil•le**

vue que le manteau\_la mantelle en question ne avèz étéée trouvé dans un/e poubel/poubeau, cellela ne pouvaitte être qu'un humain "en jaune"

les tennisses rouges étaient la marque des "gens en rose" ou moitié d'"orange", mais lorsque portéz par unsE alcoelhotabagícíque, l'hypothais(e) été-e fauxse

à Basel-le au bord de sa Rhin-e

Yves Saint Laurent, Gucci et d'autres noms de renom<sup>©</sup>mée

63. ... et de pronoms invariables :

Le commerce de la chaussure et des produites dérivées n'y étaient pour plus rien=ne.

64. variation de déterminants et pronoms :

unə anarchiste // comme par anarchisme

[« Mariage pour [n|v]ous ! »]

« Espace s pour [n|v]ou[te]s ! »

Tant\*e s'était passé\*e dans la sociétéE

65. variation du nombre :

l'écriture non quantitative – contre/pour le pluri\*el –

qui permettrait de sensibiliser la populace généralisée qu'il y a une différence

entre un bel amour et des belles amours

la question n'est pas de savoir si [les |l']espace[s] est d'un genre binaire

mais de se demander si un nombre bigenre d'espaces permettrait la polyamorie

66. variation lexicale :

l'on pouvait porter en@sur soi les lettres écarlates

et tou<sub>tefois</sub> l'ignorer

67. divers procédés :

Les sept genres violette <sup>L B I A</sup><sub>G T Q</sub> étaient là (et là) [...]

depuis qu'on avait commencé à repérer plusieurs<sup>2,71828</sup>s analogies entre les couleurs et les personnes humaines.

- 24 Quel bilan tirer de tout ce déploiement d'inventivité et d'enjouement ? L'auteur du texte que j'ai analysé ici sait que dans le cadre de la fiction qu'él<sup>6</sup> met en scène et en forme, él a la liberté de se servir de tous les moyens qu'él juge utiles et intéressants, sans se soucier s'ils sont maniables — ou compréhensibles. Ce n'est pas un exercice de cohérence, mais une jubilation formelle qui montre qu'en matière de techniques de réécriture des genres, le dernier symbole n'a pas encore été choisi.

## NOTES

1. P. ex. dans ELMIGER, Daniel. 2008. « Abréger les femmes pour mieux les nommer : féminisation de la langue et techniques abrégatives » *Séméion* 6 : 119-125 ; ou ELMIGER, Daniel. 2014. « Cachez ces doublons que je ne saurais voir : les doubles formes féminine et masculine dans le langage administratif suisse » *Cahiers de linguistique* 40 (1) : 155-170

2. Ce texte est issu d'une publication intitulée "*des entrechats // des cygnes*", qui a paru en 24 numéros (après un numéro de lancement permettant l'inscription) entre le 21 juin 2016 et le 9 juin 2017, en distribution numérique. Le texte en question a paru dans le numéro 7 (2 octobre 2016/αTgβ). Il est désormais publié en ligne dans ce numéro 3 de *GLAD!*

3. L'auteur, contacté à propos de cette chronique, spécifie : « Les procédés utilisés sont nombreux, mais ils sont surtout classés par catégorie selon la règle suivante : à chaque type de personne (couleur) correspond une typographie de la formulation non sexiste particulière. Celle-ci n'est d'ailleurs pas arbitrairement attribuée, mais au contraire devrait correspondre à la personnalité de chaque groupe social particulier. »

4. NDLR : Les variations de couleur sont impossibles à faire figurer ici, de même que les carrés blancs de l'exemple 60. Nous vous invitons à consulter le lien ci-dessous pour les voir apparaître : <https://journals.openedition.org/glad/1913?file=1>

5. Je me permets ce jeu de mots vu dans une brochure sur les personnes Trans\* (qui fera l'objet d'une future chronique) ; elle repose sur le fait que le mot *espace* est en général de genre masculin, mais de genre féminin en typographie.

6. Pronom choisi par l'auteur.

---

## RÉSUMÉS

Pour la rédaction non-sexiste (ou écriture inclusive), les doublets abrégés (comme « étudiant·e·s ») représentent l'une des ressources possibles à exploiter. En général, les signes utilisés pour l'abréviation (des points, des traits ou des parenthèses) sont relativement peu nombreux. À l'aide d'un texte qui foisonne d'autres procédés formels, de nombreuses possibilités alternatives – tantôt utiles, tantôt ludiques – sont présentées dans cette chronique.

For non-sexist (or inclusive) writing, abbreviated double forms (such as “étudiant·e·s”) are one of the possible resources to be exploited. In general, the signs used for abbreviations (dots, dashes or brackets) are relatively few in number. With the help of a text that is saturated with other formal processes, many alternative possibilities—sometimes useful, sometimes playful ones—are presented in this column.

## INDEX

**Thèmes :** Chroniques

**Mots-clés :** écriture inclusive, rédaction non sexiste, français, abréviations, signes, chronique

**Keywords :** non-sexist writing, French, abbreviations, signs, column

## AUTEUR

**DANIEL ELMIGER**

Université de Genève

Daniel Elmiger est linguiste et travaille à l'Université de Genève. Parmi ses intérêts de recherche figurent divers domaines en lien avec la politique linguistique, notamment l'enseignement des langues et le langage non sexiste dans les discours et les textes administratifs.

Varia

---

# Créations

---

# Une genre de nouvelle discrimination chromatique

*A Gen(de)re of New Chromatic Discrimination*

R. J. Aeschlimann

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Pour un affichage optimal des richesses typographiques de ce texte, nous vous conseillons de le télécharger au format PDF : <https://journals.openedition.org/glad/1913?file=1>

### 1 NOTE LIMINAIRE ÉCRITE DU CORPS TRADUCTORAL AU LECTORAT

CI-DÉCRITES LES DIVERSES GENS COLORÉS DONT NOUS MENTIONNONS CI-RELATÉ LES CARACTÉRISTIQUES PHÉNOTYPIQUES SONT CARACTÉRISÉS PAR UNE MULTITUDE DE VARIABLES STRUCTURELLES, NOTAMMENT AU NIVEAU DE L'ANATOMIE GÉNITALE EXTERNE, INTERNE, LA GÉNÉTIQUE SEXUELLE, L'ENDOCRINOLOGIE REPRODUCTIVE, L'IDENTITÉ DE GENRE INTRAPSYCHIQUE, SOCIALE, SON EXPRESSION PERMANENTE OU TRANSITOIRE, ORDINAIRE OU PAROXYSTIQUE...

PAR SOUCI DE FLUIDITÉ DE LECTURE AINSI QUE POUR DES RAISONS ÉVIDENTES DE DISCRÉTION DU GENRE, LA FORME FÉMININE SERA UTILISÉE EN PRINCIPE ET JUSQU'AU GÉNÉRIQUE DE FIN POUR LA DESCRIPTION DES "GENS EN ORANGE" ET DÉSIGNERA ÉGALEMENT TOUT LE CONTINUUM DES GENRES GRAMMATICaux.

### 2

AU COMMENCEMENT, OU POUR ÊTRE PLUS EXACT~, À LA PREMIÈRE OCCURRENCE,  
NIKE LANÇA UNE NOUVELLE BASKET, TOTALEMENT ROUGE DE LA CHEVILLE AU PIED.  
LA CHAUSSURE ELLE-MÊME ÉTAIT TOUTÀFAITEMENT LAIDE ET CONVENAIT À L'IDIOTIE  
D'UN PROLÉTARIAT IDOINE, MAIS LE GÉANT DE LA POINTURE AVAIT FAIT PREUVE  
D'UNE VIRTUOSITÉ PÉNÉTRANTE EN ÉRIGEANT UN SLOGAN ACCROCHEUR :  
« TOUT CE QUI EST ROUGE EST JOLI » †.  
LA SEMELLE EN SOI HUMAIT LA MYCOSE PLANTAIRE AVEC SA MATIÈRE PLASTIQUE BON

MARCHÉ,

MAIS LA DÉMARCHE DE LA MARQUE ÉTAIT TELLE QUE NIKE S'EN TROUVA PLEIN AUX AS ;  
L'ENTREPRISE AVAIT DERECHER INONDÉ LE MONDE DE SA RÉVOLUTION ROUGE.

3

PAR UNE BELLE FIN DE SEMAINE BÂLOISE, TANDIS QU'ON LONGEAIT LE RHIN EN SOIRÉE,  
IL N'Y AVAIT QUE CETTE NOUVELLE MODE À OBSERVER : TOU·TE·S PORTAIENT LE MÊME  
ROUGE.

ROUGE, IL N'Y AVAIT QUE CE MOT AUX LÈVRES.

« MAMAN, PAPA, J'AIMERAIS LES MÊMES BASKETS ROUGES QU'ELLE / QUE LUI. »  
ELLE OU LUI, EN L'OCCURRENCE, LES PORTAIT DE PRÉFÉRENCE AVEC DES PANTALONS NOIRS,  
TROUÉS AUX GENOUX. CHACUN·E SE TROUVAIT ALORS MODERNE|UNIQUE, ORIGINAL·E.  
GRÂCE AUX FACILITÉS DE L'E\_BANKING ET AU COÛT MOD|IQUE DE LA PAIRE DE ROUGES,  
LES SUIV·EUR·EUSE·S N'ÉTAIENT QU'À UNE PAIRE DE CLICS DU RESTE DES FANFARON·NE·S.  
TOU[TE]S LES PRODUCT·EUR[S]|RICE[S] DE CHAUSSURES CRÉÈRENT LEUR VERSION,  
MAIS QUEL(LE) QUE SOIT LA MARQUE \ LE LOGO, LE ROUGE DEMEURAIT LE MÊME.  
EN EFFET, QUELQUE PLUS ORANGE OU QUELQUE PLUS ROSES QUE LES COLORIS VARIASSENT,  
AUCUN+ N'AVAIT PLU±S ENVIE DE LES PORTER.

IL N'ÉTAIT ALORS PAS QUESTION DE FAIRE SA\*SON ATYPIQUE.

BASKETS BASSES, TENNIS HAUTES, SOULIERS DE VAIR LUISANTS OU SANDALES  
IMPERMÉABLES,  
TOU·T·E·S SE DEVAI·EN·T D'ÊTRE DE CETTE TEINTE DE ROUGE BANAL|E  
POUR PLAIRE AUX FILLES EN LEGGINS TROUÉS TALLY WEIJL OU'ET AUX MECS EN TRAININGS  
ADIDAS,  
CES BAS(SE(S)) DE L'ÉCHELLE PAR LA SUITE NOMMÉ(E±S) "GENS EN ROSE".

4

ADIDAS, FORTE DE S'AVANTAGE, FIT SA MALIGNE EN CRÉANT LA BASKET ROUGE À TALON,  
POUR LES FILLES TRAVAILLEUSES DU BITUME ET AUTRES BÉNÉVOLES DES RUES.  
PUMA FIT SON FÉLIN ET FUT FOL OSANT ENFIN UN VOLTE-FACE À FAIRE ROUGIR LES PEPSI  
GIRLS :

UNE BASKET ROUGE ET BLEU POUR LES PROLO DES DEUX SEXES,  
MAIS ATTENTION, PAS N'IMPORTE COMMENT, ROUGE À L'EXTÉRIEUR – POUR NE PAS  
TROP CHOQUER – ET BLEU À L'INTÉRIEUR, CE QUI DONNAIT AU PREMIER ABORD  
L'IMPRESSION

QUE LA SUPERHÉROÏNE QUI LES PORTAIT AVAIT ALTERNÉ DEUX PAIRES, PUISQU'ON NE  
POUVAIT

APERCEVOIR QUE LA FACE EXTERNE (OU INTERNE) DU PIED DROIT (OU L'INVERSE)  
SIMULTANÉMENT AVEC LA FACE INTERNE (RESP. EXTERNE) DU PIED GAUCHE (OU LE  
PLÉONASME).

CETTE VERSION PLUS ENTREPRENANTE, PLUS PUISSANTE, PLUS AGRESSIVE FIT FUREUR  
AUPRÈS DES IRONWOMEN, DES SPAÏDEROUMINES, DES MUSCLAURE ET DES FENNES DU FCB.  
BIENTÔT TOUTES LES AGISSANTES DU MONDE SPORTIF ET ACTEURS DE LA CONSTRUCTION  
SE MIRENT À PRÉFÉRER LES CHAUSSURES ROUGE-BLEU ET BLEU-ROUGE AUX ROUGES  
SEULEMENT.

LES PORTIÈRES D'HÔTEL, LES CHAUFFEUSES DE BUS, LES PEINTRESSES EN BÂTIMENT,  
LES SUMOTORI PROFESSIONNELLES, LES FEMMES DES CASERNES, LES MILITÈRES,  
LES PILOTES DE L'ÈRE ET TOUTES LES UNIFORMES ORANGE FETISHES,

AINSI QUE LES PÊCHERESSES ET LES THONS, LES ENTRAÎNEUSES DE SIRÈNES, LES POMPIÈRES,  
 LES ARBITRÈRES DE SOCCÈRE, LES HANDBALLEUSES, LES MANOUVRIÈRES,  
 LES FABRIQUANTES, LES FAISANTES ET AUTRES ARTISANES MANUELLES.  
 ET POUR LES BAYADÈRES DE SEXE FÉMININ, UNE VERSION À JEMELLE COMPENSÉE  
 FUT PRODUITE COMME ALTERNATIVE PROGRESSISTE AUX HAUTS TALONS.

5

UNE ERREUR DE FABRICANT – VOIRE D’ACCORD – PRODUISIT UNE MUTATION  
 EXCEPTIONNELLE.

SUITE AUX BASKETS ROUGE ET BLEU, IL APPARUT SOUDAIN SUR LE MARCHÉ DES PIEDS  
 LES BASKETS ROUGES ET BLEUES. CETTE FOIS-CI, CE N’ÉTAIT PLUS UNE ILLUSION D’OPTIQUE :  
 LA GAUCHE ÉTAIT TOTALEMENT ROUGE ET LA DROITE TOTALEMENT BLEUE.  
 MÉFIAANT?, PRESQUE PERSONNE NE VOULUT ACHETER CETTE MÉSALLIANCE.  
 BOXEUR DES RUES® FUT CONTRAINTE DE DOUBLER SA PRODUCTION  
 AFIN D’ÉQUIPER CHAQUE PAIRE D’UNE GAUCHE BLEUE OU D’UNE DROITE ROUGE.  
 LE FABRICANT ESSAYA DE REFAIRE SES LETTRES DE SANG BLEU  
 EN VENDANT SON SURPLUS DE BASKETS À MOITIÉ PRIX,  
 AFIN DE FAIRE OUBLIER SON NOUVEAU SOBRIQUET IGNOBLE BOXEURE DES RUSES.  
 RIEN N’Y FIT. NULLE N’ACHETA LA CHAUSSURE MUTANTE POUR LA PORTER À SES TALONS.  
 LES CHEVALIÈRES JEDI PRÉFÉRAIENT LE BICOLORE TANDIS QUE  
 LES FLEURS DE PAVÉ RESTAIENT FIDÈLES AU ROUGE.

6

POUR QUE CETTE NOUVELLE CRÉATION S’AMORÇÂT ENFIN, IL FALLUT ATTENDRE  
 LE NOUVEAU GLISSEMENT DE LA MARQUE FREITAG, QUI CONFONDIT LA MOITIÉ ET LE  
 DOUBLE.

SA NOUVELLE SANDALE BLEU BÂCHE FUT ERRONÉMENT COMMERCIALISÉE AU DOUBLE DU  
 PRIX.

IRONIQUEMENT, ELLE FIT UN MALHEUR AUPRÈS DE LA CLASSE PETITE-BOURGEOISE.  
 LES GENS FÉMININE ET MASCULINE AVAIENT ENFIN TROUVÉ CHAUSSURE À LEUR PRIX  
 ET TOUTES LES ENTREPRISES SE MIRENT À COMMERCIALISER UN PRODUIT SYNCHROME.

LA GENT MASCULINE EN PANTALONS BLEU DE GÊNES ET VESTE BLEU ROI  
 ET LA GENT FÉMININE MOINS BLEUE QUOIQU’Y ACCORDÉE  
 EXHIBAIENT LEUR CONFORMITÉ À LA MODE LA PLUS POINTUE AVEC LEUR POINTURES  
 BLEUES.

ROUGE POUR EXPRIMER UN TEMPÉRAMENT SANGUIN, BLEU POUR PARAÎTRE D’UN MEILLEUR  
 CRU.

ET PUIS BLEU, C’ÉTAIT QUAND MÊME PLUS VIRIL, PLUS DOMINANT.  
 PUISQU’UNE MARQUE DE SACS AVAIT RÉUSSI À PRENDRE PIED DANS LA CHAUSSURE,  
 D’AUTRES ENTREPRENANTES ENTREPRIRENT CETTE ENTREPRISE.

FJÄLLRÄVEN KANKEN ET HERSCHEL Y TROUVÈRENT UN NOUVEAU FOND DE COMMERCE.  
 UNE ÉTUDE EN DOUBLES AVEUGLES DÉMONTRA QUE LES ACHETANTES DES BASKETS ROUGES  
 ET BLEUES N’ÉTAIENT PAS LES FEMMES RESPECTIVEMENT LES HOMMES,  
 MAIS LES “GENS EN ROSE” VOIRE “ORANGE” RESPECTIVEMENT LES “GENS EN BLEU”.  
 LA COULEUR ÉTAIT LE SYMBOLE DU POUVOIR D’ACHAT ET NON CELUI DE L’INÉGALITÉ DES  
 SEXES.

AINSI, L’INNOVATION DANS LA BASKET GRISE NE FUT PAS SA COULEUR, MAIS SON PRIX :  
 UNE HIPSTÉRIE AUSSI ABSURDE QUE LA MODE DES FEU DE PLANCHER.



ADEPTES DU BOTOX, SILICONÉS ~ SILLICONNASSES, BODYBUILDERS, HÉROÏNS-SOLEIL ~ HÉROÏNES-CRYSTAL DE BAS TALENT,  
 LES ADEPTES DE L'EXCÈS OUTREPASSÈRENT UNE FOIS DE PLUS LES LIMITES  
 ET NE SE CONTENTÈRENT PAS SEULEMENT DE LEURS TALONS D'OR  
 QUI COÛTAIENT ALORS ENTRE QUARANTE ET CARAT-VINGT MIL FOIS LES BASKETS ROUGES,  
 MAIS ILS SE MIRENT À P O U S S E R L'OR CONSOMMATION DE DORURE ET DE MERCURE  
 AU POINT QUE NOUS COMMISSIONS POUR EUX D'AUTRES PRODUITS ÉCLECTIQUES :  
 PLUMEAUX D'ORFRAIES D'OR FEINT, MANTEAUX DE LÉOPARD D'OR, ARGENTERIE DORÉE,  
 TOISONS D'OR, CARTES D'OR, SCARABÉES D'OR, LIONS D'OR, BOÎTES DE PAN D'OR ET  
 BERLINGOTS.

LA NOUVELLE TENDANCE DES OBJETS (FEMMES ÉGALEMENT) DÉRIVÉ(E)S EN DORÉ  
 SE POPULARISA BIENTÔT AUPRÈS DES "GENS EN VERT".

LES GENS EN VERT, PRINCESSES-CRAPAUDS ET PRINCES-GRENOUILLES, PULLULENT  
 DANS TOUTES LES CLASSES SOCIALES COMME LE HIBOU BOUBOULE ET LA CHOUETTE  
 CHUINTE.

LES HOMMES EN VERT ET LES FEMMES EN VERT NE SONT PAS DU GENRE À ÊTRE  
 DES RATS DE BIBLIOTHÈQUE RESPECTIVEMENT DES SOURIS DE BIBLIOTHÈQUE.

CE SONT DES ÊTRES ORIGINAUX ET DES FAÎNES ORIGINELLES  
 QUI N'ONT PAS PEUR DE SE MONTRER VÊTUS ET HABILLÉES DE VERT CLAIR, MOIRÉ, FLUO,  
 ET SE DÉMARQUENT PAR LEUR DERNIER CRI – OU HULULEMENT ULTIME.

10

CES HURLUBERLUS ET CES HURLUBERLÛS, LES FEMMES EN VERT OU LES HOMMES EN VERT,  
 ÉTAIENT DES M'AS-TU-VU ET DES M'AS-TU-VU BELLES ET REBELLES  
 ET ILS-OU-ET-ELLES FURENT BIENTÔT RECONNAISSABLES À LEURS GROLLES VERTES,  
 PISTACHE OU VERMILLON, VOIRE ROSE BONBONS, INCARNATES, INFRAROUGES PARFOIS.  
 NOUS-MÊME, CAMOUFLÉ VOIRE CAMOUFLÉE EN VERT ET CONTRE TOUS,  
 SOUS SON ARBRE À PALABRE,  
 UN AUTEUR-COMPOSITEUR-SÉCATEUR OU UNE AUTEURE-COMPOSITRICE-SÉCATEUSE  
 OBSERVAIT LES PASSANTS, LES PASSAGÈRES, LES GÉANTS ET LES GÉRANTES  
 FAIRES LES CENT PAS À TOUTE POMPE.  
 ET NOUS OBSERVAIT QU'IL N'Y AVAIT PAS QUE LES CHAUSSURES, VERTES OU PAS,  
 QUI FAISAIENT LES "GENS EN VERT", MAIS AUSSI TOUS LES ATTRIBUTS HERMÉNEUTIQUES,  
 PLUMEAUX, MANTEAUX, LÉOPARDEAUX, LIONCEAUX, CADUCÉE VERT  
 ET TOUS LES NOMS D'OISEAU, D'OISELLE, D'OISILLON – VOIRE D'OISILLONNE –  
 HIRONDELLE/HIRONDELLE/HIRONDEAU, MOINEAU/MOINELLE/MOINET,  
 FLAMANTS VERTS ET VERTES FLAMBOYANTS ET FLAMBOYANTS.

11

UNE ÉTAPE FONDAMENTALE VENAIT D'AVOIR EU LIEU :  
 CE N'ÉTAIT PLUS LA COULEUR DE LA CHAUSSURE QUI PERMETTAIT DE SAVOIR  
 SI L'ON S'ADRESSAIT À UNE ENTRAÎNEUSE "EN ORANGE" OU UNE PROFESSIONNELLE "EN  
 DORÉ",  
 MAIS TOUTE UNE CONSTELLATION D'ACCESSOIRES BARIOLÉS ET FLAMBANT NEUFS.  
 L'ŒIL AVERTI EN VALAIT DEUX : ON POUVAIT DÉSORMAIS ÊTRE "EN BLEU" SANS ÊTRE EN  
 BLEU,  
 VOIRE ÊTRE UNE FEMME "EN ORANGE" SANS ÊTRE NI FEMME NI EN ROUGE NI EN BLEU.  
 ON RECONNAISSAIT ALORS L'"HOMME EN GRIS"

À SA CASQUETTE DE TRUCKEUR ET NON DE BASEBALLEUR, À SON VÉLO À PIGNON FIXE  
 OU À LA COULEURS DE SONA ABSENCE DE VOITURE OU DE TRACTEURICE.  
 EN OUTRE, MÊME VÊTUZ D'UN COMPLET GRIS – CRAVATTE NACARAT,  
 ALQUANZ "EN BEIGE" (HOMME COMME FEMME) RESTAIT BEIGEABLE À SA COULEUR.  
 LES COULEURS ONTOLOGIQUES S'EXPRIMAIENT AINSI TRÈS DISTINCTEMENT,  
 SANS AVOIR À SE SITUER SUR TEU\_TELLE LONGUEUR D'ONDE.

12

POUR LES BARMA<sub>N</sub><sup>IDS</sup>, BERG<sub>E</sub><sup>ÈR<sup>E</sup>S</sup>, DÉMARCH<sub>EUR</sub><sup>SE<sup>S</sup></sup>, JARDIN<sub>E</sub><sup>ÈR<sup>E</sup>S</sup>, LAIT<sub>I</sub><sup>U<sup>E</sup>R<sup>S</sup></sup> ET MARIN D'EAU  
 DOU<sub>L</sub><sup>CE</sup>,  
 BREF LES TREKKEU<sub>R</sub><sup>SE<sup>S</sup></sup> URBAIN<sup>ES</sup>, FESTIVAL<sub>E</sub><sup>ÈR<sup>E</sup>S</sup> KIF<sup>KIF</sup>, CIVIL<sub>S</sub><sup>IT<sup>S</sup></sup>, ÉCOLO<sub>I</sub><sup>E</sup> ET JARS\OIES  
 SAUVAGES,  
 QU'ON APPELLE "LADIES&GEN<sub>T</sub><sup>S</sup> EN BRUN",  
 LES MARQUES AD HOC PROPOSÈRENT DONC TOUT<sub>S</sub><sup>E</sup> SAUF DES CHAUSSURES BRUNES :  
 PARKAS GEOX TERRE DE SIENNE EN GORE-TEX, VESTES BAIES ET FRAISE MAMMUT  
 ET CHAUSSURES QUAND MÊME MAIS CHÂTAIN THE NORTH FACE ET FAUVES JACK WOLFSKIN.  
 EN FIN DE COMPTE, PEU IMPORTE L'ACCESSOIRE OU SA COULEUR,  
 ON RECONNAISSAIT LES H<sub>H</sub><sup>F</sup> O<sub>H</sub><sup>EMME & O<sup>F</sup></sup> H<sub>H</sub><sup>E</sup> O<sub>H</sub><sup>EMME "EN BRUN"</sup> À L'EXPRESSION COMMERCIALE  
 DE LEUR ORIENTATION POLITIQUE VERT'LIBÉRALE, VOIRE VERTS POUR LES PLUS  
 INVARIABLES.  
 C'ÉTAIT COMME SI L'IDÉOLOGIE S'ALIGNAIT HARMONIEUSEMENT AU CHOIX DES MARQUES.

13

C'EST ALORS QUE LES BOBOS À PARIS, LES BUBÖ À VIENNE, LES BABAS À ROME  
 ET TOU<sub>S</sub><sup>TE</sup> LES INTELLECTUEL<sup>LES</sup> MALÀDROITE, QUI N'ACHÈTENT QU'EN SECONDE MAIN  
 ET N'AVAIENT DONC JUSQU'À PRÉSENT PAS ÉTÉ DISTINGUÉ<sup>ES</sup> DE LA MASSE DES  
 "TRANSPARENT"  
 QUI N'ACHÈTENT NON PLUS RIEN DE NOUVEAU NI DE VISIBLE NI N'OSENT LE PORTER,  
 FURENT ALORS EN MESURE D'EXPRIMER LEURS OPINIONS SUR LES BEL<sup>LES</sup>-L<sub>L</sub><sup>ETT<sup>R</sup>ES</sup>,  
 LES LOUPVS ET LES RENARTS, EN CONTINUANT SIMPLEMENT DE BOIRE DU CAVIAR  
 ET DE MANGER DU CHAMPAGNE EN CÜPLI. I<sub>L</sub><sup>LES</sup> ÉTAIENT ENFIN ENTRÉ<sup>ES</sup> DANS LA RONDE,  
 ET N'AVAIENT POURTANT NI CHAUSSURES NEUVES – SI CE N'EST DE PURES TROUVAILLES –  
 NI VÉLO ACTUEL – MAIS BICYCLETTE PAS MOINS RARISSIME POUR AUTANT.  
 À L'ORÉE DU SOCIALISME "BRUN", LES MILICES DE L'ASSERVISSEMENT CIVIL,  
 VOULANT SE DÉMARQUER DANS L'OBJECTION DE CONSCIENCE ANTIMODE,  
 NE PORTÈRENT ALORS QUE LES "SHIRTS DU SERVICE ET/OU DE LA PROTECTION CIVIL<sup>E</sup>.  
 TROP DE MARQUES, TROP DE LIBÉRALISME POUR CES VIBRANT<sup>ES</sup>, CES MÉDITANT<sup>ES</sup>...  
 VERT'LIBÉRAL<sub>L</sub><sup>UX<sup>S</sup></sup> ET VERT'LIBÉRAL<sub>L</sub><sup>S</sup> UX<sub>E</sub> DE L'OU<sup>EST</sup> ÉTAIENT APPELÉ<sup>ES</sup> À SE LIBÉRER  
 VAIRMENT.  
 ILS<sup>ELLES</sup> SCANDAIENT AINSI : « NOUS NE SOMMES PAS DES CONSOMMAT<sub>NON!</sub><sup>NONNE!</sup> ! »

14

LA CENSURE ET LA PROHIBITION DEVINT VITE LE FOND DE COMMERCE DU TEMPLE ANAR.  
 RENÉ<sup>ES</sup> ET RENÉGAT<sup>ES</sup>, APÔTRES ET APOSTAT<sup>ES</sup> DISPARURENT VIVANT<sup>ES</sup>  
 DANS LE SANS-CORPS ÉLECTORAL RÉAC'/RÉVOLU'/REBEL'.  
 EN IMITANT LA FAQ ORIGINELLE « ACHETER OU BIEN NE PAS ACHETER ? »  
 AVAIT ÉTÉ RÉSOLU LE DILEMME ONTOLOGIQUE « ÊTRE OU PLUTÔT NE PAS ÊTRE ? ».

15

LA SINISTRE CONVENTION DES SANS-CULOTTES ET DES DEXTRES GENS DE ROBE  
INITIA DONC L'ÉTAPE CRUCIALE : LE NOIR DANS L'ÂME ET NON DANS L'ÉPIPHANIE  
TERRESTRE.

LE GROUPEMENT NÉGATEUR "EN NOIR" N'A PAS ENCORE / PLUS DE CORPS,  
NI MOINS DE SEXE / GENRE / SEXUALITÉ.  
L'INVARIABLE (SANS-)CHAIR N'A PAS NON PLUS DE NOIR POUR (ÇA) VÊTIR ;  
LE NOIR N'EST PAS DANS LES FIBRES TEXTILES, IL EST L'ABSENCE D'ATTENTION PORTÉE AU  
LOOK.

16

ON SE MIT DÈS LORS À CONFONDRE APPARENCE ET INTENTIONS.  
NOIR LE PERSONNEL ACOUSTIQUE DES SALLES DE CONCERT, NOIR LE COLLECTIF DE  
RAMONAGE,  
NÈGRE L'INTERNATIONALE DE LA PÈGRE EN LEURS UNITÉS MEMBRUES.  
COMMENT DISTINGUER LE FIL ROUGE DU FIL BLANC DANS TANT DE NOIR ?

17

LE PREMIER INCIDENT EN CE GENRE DE DISCRIMINATION EUT LIEU  
LORS D'UN CONCERT BOURGEOIS DE MUSIQUE DE CHAMBRE.  
ALORS QUE TOZ LES MUSICIEGNZ, TOUT DE NOIR VESTUZ, ARBORAIENT DES RACINES  
COLORÉES,  
LE SERVICE DE TOURNAGE DE PAGE VOULANT S'ÉCLIPSER DISCRÈTEMENT  
AVAIT ACHETÉ POUR L'OCCASION DES DR. MARTENS NOIR "NOIR".  
PRIZ UN INSTANT DANS UN VIRAGE BANCAL, LÆ FLÛTISTE PARTIT EN TRILLE  
ET L'ON AURAIT PU CROIRE CE GRINCEMENT PRÉVU, SI CE N'EST ORCHESTRÉ,  
D'AUTANT PLUS QUE L'INTERPRÈTE PORTAIT DES BASKETS BLEU-ROUGE À LA BATMAN ;  
PERSONNE N'ATTENDAIT VRAIMENT D'ÊL UNE EXÉCUTION PARFAITE, "BEIGE" NI "DORÉE".  
MAIS À CET INSTANT, TOUT LE PUBLIC REMARQUA LE REGARD TRAVERSIER ENVERS LÆ  
FLÛTISTE  
QUE LANÇA SPONTANÉMENT LE SERVICE "EN NOIR" DERRIÈRE LA QUEUE DU PIANO.  
LA BÉCASSE DE FLÛTISTE CROULA DE HONTE À CAUSE DE CETTE COUILLE,  
SI BIEN QUE L'ON DÛT INTERROMPRE LE CONCERT EN RAISON DE CET ÉVÈNEMENT.  
CHASCUNZ N'AVAIENT QU'UNE MONOSCOPIE DE L'INCIDENT :  
SI CEST PAUVRE FLÛTISTE AVAIT RATÉ SON SOLO DE FAÇON SI REMARQUÉE,  
C'EST PARCE QUE CÊT SALAUDĚ, CÊL ESPÈCE DE GROß SALOPĚ DE SERVICE DE CHAMBRE,  
L'AVAIT REGARDÉ COMME UNĚ ANARCHISTE // COMME PAR ANARCHISME.

18

ÇA DESCENDIT MANIFESTER DANS LES RUES. LE TERRORISME S'EN PRIT À LA BOÎTE NOIRE,  
LANÇANT DES PAVÉS CONTRE DES RELIGIEUSES STANDARDS ET D'AUTRES TÊTES DE  
TURQUES.

19

ALORS, INVISIBLE MAIS ROSE, LA LICORNE ÉGAYA UN PEU CETTE AMBIANCE TROU NOIR  
AVEC SES PARADES « MARIAGE POUR [N|V]OUS ! » ANTI-EUPHORIE-NATION/LANGUE/  
RELIGION.  
LA COMMUNAUTÉ ÉTAIT MULTICOMPOSITÉE DE TOUT LE SPECTRE RVB DE L'ARC-EN-CIEL :  
DES FEMMES COMME VOUS ET (DES HOMMES COMME) MOI, UN CHAPERON ROUGE,  
UN CENDRILLON ET PRINCESSE{S} POUR DANSER AVEC LUI, DES PASSIVS ET DES ACTIVS,

SIX FILLES CIS\* ET YN PERSONNE FLIPFLOP™, DES ROMANESCOS QUELQUE HOMO ERECTUS,  
TOUS LES VARIA D'UN MILIEU MÉNOPAUSÉ BDSM ENCEINT [F|H]S[F|H] DIVA BARBU T\*TWTF.

20

CELLESEJÉUX "EN VIOLET" MAÎTRISAIENT DEPUIS BEL LURETTE LES ÉPICÉNITÉS  
HOMOPHONES  
DE L'ÉCRITURE NON OUTANTE. CELLESEBÉUX DÛRFAIENT AUSSI ABUSER DES FORMES  
PASSIVES  
AFIN QU'IL NE SOIT PAS SU LA DYSPHORIE SEXE/GENRE/ORIENTATION DE LA COMPAGNE  
AVEC LAQUELLE ON DISAIT PARTIR EN VACANCES À LA CAMPAGNE « AVEC PARTENAIRE ».  
LE KILT VIOLET N'ÉTAIT LE FANTASQUE QUE DES GENS DE ROBE  
ET ALCUNZ NE PUT VENDRE NENNIL À L'INVERSION QUEER.  
LEUR ENGAGEMENT POUR UNE NOUVELLE ASTÉRIXADE LES MOTIVAIT DÉSORMAIS :  
L'ÉCRITURE NON QUANTITATIVE – CONTRE/POUR LE PLURI\*EL –  
QUI PERMETTRAIT DE SENSIBILISER LA POPULACE GÉNÉRALISÉE QU'IL Y A UNE DIFFÉRENCE  
ENTRE UN BEL AMOUR ET DES BELLES AMOURS  
ET QU'IL EST SINGULEXISTE DE TOUJOURS RENFORCER LE CLICHÉ DE LA MONOGAMIE  
EN LIMITANT LE NOMBRE DE TANTES QUE L'ON PEUT MONTER AU JARDIN D'ÉDEN.  
ET DE SCANDER DONC « ESPACE S POUR [N|V|T]OU[TE|S] ! » AVEC TYPOGRAPHIE INSÉCABLE,  
POUR DIRE QUE LA QUESTION N'EST PAS DE SAVOIR SI [LES |L']ESPACE[S] EST D'UN GENRE  
BINAIRE  
MAIS DE SE DEMANDER SI UN NOMBRE BIGENRE D'ESPACES PERMETTRAIT LA POLYAMORIE.

21

CET' ÉTAPE UN<sub>E</sub> TANTINET<sub>TE</sub> THÉORIQUE SERVIT À RAPPELER À CES ANIMALUX HEUREUZ ET  
DOULZ  
D'HÉTÉROSEXISTES CONSER<sup>F</sup>VA<sup>S</sup>TEURS ( <sub>FEMME</sub> ) ( <sup>HOMME</sup> ) "EN B<sub>L</sub>E<sub>U</sub> IGE"  
QU'IL FALLU<sup>S</sup>T PARFOIS AFFRONTER LA NUI<sup>C</sup>T INTÉRIEURE AU LIEU DE REGARDER PAR LA  
FENE<sup>S</sup>TRE  
ET ACCUSER LE<sub>S</sub> VE<sup>S</sup>TEMENT<sub>S</sub> "EN NOIR" D'ABRITER LE CO<sup>S</sup>TÉ OBSCUR.  
LES SEPT GENRES VIOLETTE L<sub>G</sub> B<sub>T</sub> I<sub>A</sub> ÉTAIENT LÀ (ET LÈ), PARMIS NOUS,  
ET CE N'ÉTAIT NI LEURS NIKE ROUGES, NI LOR SAC À MAIN BRUN, NI LEURS HABITES COOL,  
LEURS PARFUMES, SHAMPOOIGNES, SAVONNES QUI LEUR DONNAIENT UN GENRE  
(NI UNE NOMBRE), MAIS UNIQUEMENT LEUR QUINTESSENCE DE VIOLETTE.  
ON ÉTAIT "VIOLET" PROFONDÉMENT, DE L'INTÉRIEUR,  
ET CE N'ÉTAIT PAS LE GRAND MANTEAU NOIR QUI FAISAIT L'EXHIBITIONNISTE.

22

ON POUVAIT MÊME ÊTRE SIMULTANÉMENT "EN VIOLET" ET "EN UNE AUTRE COULEUR",  
COMME LE DÉMONTRÈRENT LES ASSOCIATIONS POLITIQUES VERT'PINK CROSS ET VERT'LOS  
MENÉES PAR DES DIVAS "EN BRUN", UNE WURST ET UNE CANTATRICE CHAUVE.

23

MAIS C'EST SURTOUT EN APPLIQUANT CETTE OBSERVATION À UNE SOUS-ESPÈCE  
**DE BALEINES ET DE COUGARS, DE BALEINES ET DE COUGARS,**  
**SOCIALISTES SAUMON FUMÉ IRLANDAIS, SOCIALISTES SALMONELLE FUMÉE IRLANDAISES,**  
QUE LE GRAND PUBLIC DROITE CERVELAS ET CERVEAU DROIT RÉALISA QUE CES  
**PETITS BOBOS BÉNINS PETITES BOBETTES PEU MALIGNES**  
QUE L'ON APPELA DÈS LORS



## LES DORURES ÉCLAONCLES DE

LE|LA LUNE

L• SOLEIL•LE

AURAIENT DU<sup>S</sup><sub>E</sub> LEUR COU<sup>S</sup>TER UN SALÈRE D'ACTEUR...INE S'IL|EX ÉTAIENT "EN DORÖ",  
 MAIS VUE QUE LE MANTEAU \_LA MANTELLE EN QUESTION°NE AVÈZ ÉTÉE TROUVÉ  
 DANS UN/E POUBEL/POUBEAU, CELLELA NE POUVAITTE ÊTRE QU'UN HUMAIN "EN JAUNE".

28

L'EXTRÊME DÉCADENCE PEUT-ELLE ENCORE PORTER UN SIGNIFIÉ  
 COMME CHAQUE SEMELLE POSSÈDE SA PROPRE TRACE ?

29

LES "□ EN BLANC" SONT LA DÉ-PERSONNALISATION MÊME.  
 LES INNOCENT□ QUE L'ON RETROUVE PERDU□ DANS LES TOILETTES DES □,  
 N'ONT PAS ENCORE DE PSYCHISME, PAS ENCORE DE CONSCIENCE OU PEUT-ÊTRE DÉJÀ PLUS.  
 □ SE CONTENTENT D'EXISTER, MAIS PORTENT CEPENDANT DES CHAUSSURES  
 – PARFOIS BLANCHES, MAIS CE SERAIT LÀ UN HASARD TROP PUR –  
 DES CHAUSSURES HAUTES EN COULEUR CERTAINEMENT,  
 ET DES HABITS DE HIPSTER – RIEN DE PLUS MOCHE –  
 ET POURTANT, À BASEL·LE AU BORD DE SA RHIN·E, □ RESTENT "BLANC" TOUTES LES  
 ANNÉES.

## NOTES

†. † « TOUT CE QUI EST ROUGE EST JOLI – TOUT CE QUI EST NOUVEAU EST BEAU [...] »,  
 EXTRAIT DE « LA MALADIE DE CHÛCHULAINN », CITÉ PAR NICOLAS BOUVIER EN EXERGUE DE SON  
 « JOURNAL D'ARAN »

## RÉSUMÉS

Une mode comme celle des baskets rouges est un prétexte à distinguer les classes sociales. On pourrait continuer d'imaginer pour chaque groupe de femmes et d'hommes une couleur qui correspondrait au mieux à leurs aspirations et finirait par les décrire, au pied de la lettre. Pour démontrer que l'écriture inclusive devrait être aussi variée que les couleurs possibles de chaussures, ce récit distingue douze types de formulation non hétérosexiste adaptés sur mesure à autant de catégories d'individus.

A trend such as the red sneakers one is a pretext to distinguish between social classes. We could keep on imagining for every group of women and men a colour matching as much as possible what they aspire to be, and at the end, which could literally describe them. To prove that gender-neutral language [or inclusive writing] should be as multifarious as the possibilities of shoes'

colour, this narrative distinguish between twelve types of non-heterosexist phrasing, made to measure to so many categories of persons.

## INDEX

**Thèmes** : Créations

**Keywords** : neutral language, non-heterosexist phrasing, social classification, colours, shoes

**Mots-clés** : écriture inclusive, formulation non hétérosexiste, classification sociale, couleurs, chaussures

## AUTEUR

### R. J. AESCHLIMANN

R. J. Aeschlimann vit à Bâle, en Suisse alémanique. De langue maternelle française, il écrit des nouvelles et des romans depuis son enfance.

Il s'intéresse actuellement à la recherche d'une forme d'écriture rejoignant sa perception synesthésique colorée notamment des lettres, des chiffres et de la musique.

---

## Actualités

---

Actualités

---

## Notes de lecture

---

# Elisabeth Lebovici. 2017. *Ce que le sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle*

Le « jeu » du « je »

Luca Greco

---

## RÉFÉRENCE

Elisabeth Lebovici. 2017. *Ce que le sida m'a fait*. Paris : Les Presses du réel. 320 pages.

« Je est un autre »

Arthur Rimbaud dans une lettre adressée à Paul  
Démény le 15 mai 1871

- 1 Historienne et critique d'art, Elisabeth Lebovici co-anime avec Patricia Falguières et Nataša Petrešin-Bachelez un séminaire à l'EHESS « Something you should know : artistes et producteurs aujourd'hui » et participe au collectif « Travelling féministe » autour des archives du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir. Son blog, *Le Beau Vice*, un jeu de mots créé à partir des lettres et des sons de son nom de famille, est un espace précieux d'informations sur l'actualité de l'art contemporain avec un regard qui est à la fois savant, critique et militant. Figure centrale pour penser l'articulation entre les études féministes, queer et l'art contemporain, elle publie un ouvrage, *Ce que le sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle*, sur les relations passionnantes entre art contemporain et pratiques militantes telles qu'elles se tissent au sein de l'association Act Up-Paris (créée en 1989) et telles qu'elles ont émergé à partir de l'expérience fondatrice d'ACT UP New York en 1987<sup>1</sup>.
- 2 Cet ouvrage sort à un moment crucial de l'actualité médiatique française marquée par un intérêt de grandes proportions pour l'expérience d'Act Up. Sa publication coïncide avec le grand succès du film *120 battements par minute* du cinéaste Robin Campillo, primé

avec le Grand Prix au Festival de Cannes 2017, et avec la nouvelle édition chez Denoël de l'ouvrage de Didier Lestrade *Act Up : une histoire* paru initialement en 2000.

- 3 *Ce que le sida m'a fait* est un livre qui dessine les lignes de partage et de rencontre possibles entre l'art contemporain, les pratiques militantes, le genre et la sexualité à partir de l'expérience de Lebovici en tant que militante à l'association Act Up-Paris et de sa position d'historienne de l'art. L'idée de départ est une intuition fulgurante : alors que des milliers de personnes meurent suite à l'épidémie du sida, on assiste à la même époque, à la fin des années 80 et au début des années 90, à la mort de l'auteur telle qu'elle est annoncée et célébrée par Michel Foucault et Roland Barthes et telle qu'elle est pratiquée par des artistes comme, entre autres, Philippe Thomas, auquel elle consacre un chapitre (chapitre 9). D'une part, la mort de l'« auteur », telle qu'elle est proposée en sciences humaines et sociales, fait écho et rentre en résonance avec les morts victimes du sida et avec un nombre important des œuvres présentées dans le livre. D'autre part, l'écriture de Lebovici semble dissoudre avec elle l'auteure qui la produit en déjouant, dans un jeu de cache-cache, ce qui est projeté par le titre, un récit de soi qui n'aura jamais lieu.
- 4 En effet, malgré la puissance évocatrice du titre et les projections qu'une telle formule génère, Lebovici ne parle pas d'elle-même au sens autobiographique comme on pourrait s'y attendre. Ce n'est pas une autobiographie qu'elle nous livre, ni une autofiction. Le « je » convoqué par le pronom « m' » du titre *Ce que le sida m'a fait* disparaît au profit d'un récit collectif. Une narration, dans laquelle le « je » prend les allures d'un « nous », s'incarne dans les images des travaux présentés et se dilue pour réapparaître sous des formats inattendus tels que « je ne me souviens de rien des années 1980 » (l'incipit du chapitre 2) ou dans le registre de l'aveu dont elle nous fait part dans le chapitre conclusif sur Alain Buffard : « Cette pièce [...] a changé ma vie<sup>2</sup>. Elle est là en tant que “marqueur” de mon calendrier personnel » (p. 291). *Ce que le sida m'a fait* est l'occasion d'opérer un retour et une reconstruction personnels sur un moment crucial pour l'histoire des pratiques militantes, artistiques et corporelles, dans lequel à la linéarité de la narration classique est préféré un récit multisémiotique, hybride composé d'images, de textes, d'interviews avec les actrices d'Act Up-Paris et ACT UP New York. De ce fait, c'est un ouvrage éminemment polyphonique dans lequel la voix de l'auteure co-existe, prend forme, dialogue avec, anime celle des militantes interviewées (Joy Episalla, Gwen Fauchois, Catherine Gonnard, Anne Rambach, Carrie Yamoka, cf. chapitre 7), et celle des artistes et des collectifs dont le travail est présenté. Ainsi, les travaux du plasticien Richard Basquiat ouvrent le livre et représentent un cas exemplaire pour montrer comment l'usage qu'il fait de la typographie, des machines et de l'assemblage de mots renvoient à l'utilisation de dispositifs technologiques comme la machine photocopieuse, le fax, le téléphone permettant la reproduction et la création d'une parole militante et artistique qui a marqué l'art et l'action militante au temps du sida (chapitre 1). La dissolution de l'auteur de Barthes posée en guise d'incipit au troisième chapitre « Je suis dissous, non dépiécé ; je tombe, je coule, je fonds » (p. 58) est disséminée et retravaillée par et dans les travaux de Mark Morrisroe et elle fait écho à la modernité liquide de Zygmunt Bauman et à la vulnérabilité des corps mise en scène dans les œuvres de Ron Athey et de Hamad Butt (chapitre 3). La voix de l'auteure se nourrit de celle des morts telle qu'elle apparaît dans le « Projet des noms », des patchworks tapissés dans lesquels les noms des victimes du sida sont cousus et énoncés lors de la marche de nuit du 27 novembre 1985 à San Francisco en donnant corps à un sujet et à une mémoire collectives (chapitre 13) et en transformant cette forme

d'écriture en art plastique (p. 307). Enfin, l'analyse de l'œuvre chorégraphique d'Alain Buffard (chapitre 15) montre comment l'irruption du sida dans la vie du danseur configure à jamais sa manière de concevoir la danse, et l'art en général, tout en rendant compte de la transformation d'un corps et d'un sujet en mutation constante.

- 5 Ce livre est aussi un objet véritablement multisémiotique en ce que le texte de Lebovici renvoie et est en même temps nourri par les photos des installations, des œuvres et par les images des tracts et des actions menées par les artistes et les militantes de l'époque. De ce fait, c'est une voix qui prend forme grâce aussi à la vision des objets présentés et qui s'incarne dans leur matérialité. C'est une voix qui se matérialise dans les objets du collectif Act Up (les banderoles, les affiches, les magnifiques croquis d'Avram Finkelstein), dans les œuvres des artistes, et dans ceux qui appartiennent à l'auteure et qu'elle nous montre en ouvrant son [mon] placard (« Mon placard », chapitre 4) : des crèmes, des gélules contre le mal d'estomac, des caleçons, des pinces à épiler, etc. L'ouverture du placard, du « je » évoqué par le déterminant possessif « mon » apposé à « placard », se révèle être un piège que l'auteure nous tend au début de son texte et qui pourrait se révéler comme une critique somme toute très queer du placard et des dichotomies « privé » vs. « public », « caché » vs. « découvert » que sa métaphore inévitablement convoque<sup>3</sup>. Cette matérialité, célébrée et défendue contre une certaine vision de l'art conceptuel prônant la dématérialisation de l'œuvre d'art au profit du tout concept, est à la fois l'antidote à la crise de la représentation que l'épidémie du sida met en lumière et une ressource pour de nouvelles politiques et poétiques de la représentation des minorités.
- 6 Cet ouvrage a le mérite de souligner au moins trois éléments centraux pour comprendre les relations entre militantisme, art contemporain, genre et sexualité.
- 7 D'abord, les interrogations posées par les féministes et les artistes des années 60 et 70 autour des dichotomies « personnel vs. politique », « vie vs. art », « espace public vs. espace privé », « savoir scientifique vs. savoir profane » sont réactualisées à travers le cas exemplaire d'Act Up en contexte francophone ou anglophone entre les années 80 et 90. Plus qu'une « contagion des idées » (Sperber 1996) entre art et politique, ce que Lebovici nous donne à voir, ce sont les coulisses et la scène par et dans lesquelles les pratiques militantes et les pratiques artistiques se co-construisent réciproquement au sein d'un réseau irréductiblement intersubjectif. C'est en effet dans le cadre des rencontres entre les militant.e.s et les artistes, dans un contexte où nous assistons à la fois à la théâtralisation de l'action politique et à la politisation de la pratique artistique, ou encore dans l'aveu parfois criant que l'art ne sauve pas les vies des personnes, que nous assistons à la reconstruction d'un moment historique crucial pour comprendre les relations entre pratiques artistiques et militantes à la fin du xx<sup>e</sup> siècle.
- 8 Ensuite, cet ouvrage a le mérite de rendre visibles et audibles les voix des artistes et des militantes lesbiennes silenciées par un récit patriarcal de l'art contemporain et de l'action politique. Le travail de Zoe Leonard et du collectif *fierce pussy* est exemplaire à ce propos en ce qu'il déplace l'attention (et le fantasme) d'un corps et d'une sexualité uniquement masculins vers d'autres types de corps, de sexualités. Le sida ne concerne pas uniquement les hommes mais aussi les femmes et les lesbiennes dont le corps est soit invisibilisé, soit romantisé comme dans l'affiche de Gran Fury présentant l'image de deux femmes des années 20, enlacées, mais sans que leurs bouches ne se touchent ni ne s'embrassent. Le corps, tel qu'il est donné à voir dans le portrait d'un vagin, mis en place par Susan Bright et Zoe Leonard pour le collectif GANG, parle. L'énoncé posé au-

dessus de la photo, « Read my lips / before they are sealed » (Lisez sur mes lèvres avant qu'elles soient cousues/fassent silence) a la fonction d'opérer une réappropriation typiquement queer de toute une tradition selon laquelle « les cons parlent » (p. 100). À ce propos, il est intéressant d'avoir focalisé une partie de son attention sur la façon dont l'organe de la bouche, à la fois vecteur de parole ou de silence et d'affects, a été investi par les forces conservatrices et les militant.e.s artistes d'Act Up. De la part des conservateurs, la bouche est à la fois *fantasmée* comme un espace de propagation de virus (on attraperait le sida en s'embrassant ou par l'échange de salive) et *utilisée* pour ne pas parler du sida, pour ne pas proposer de nouvelles politiques de santé en matière de prévention, contribuant ainsi à faire monter le nombre de morts. Ce sera en effet seulement en 1987 que le président des États-Unis Ronald Reagan prononcera le mot « AIDS » pour la première fois à propos des politiques gouvernementales en matière d'éducation sexuelle. De la part des militant.e.s et des artistes proches d'Act Up, la bouche — que ce soit par la technique bien connue dans les espaces camp et queer du lip-synch (playback), ou en tant que vecteur de parole ou de silence — représente un enjeu de taille dans un contexte où la parole sur la sexualité est rare ou occultée par les pouvoirs publics. Ne pas parler du sida ou de son statut sérologique, ne pas prendre position et ne pas agir, équivaut à se taire et à produire de la mort : SILENCE = DEATH, un des slogans bien connus d'Act Up.

- 9 Enfin, cet ouvrage, bien que cela ne fasse pas partie de ses objectifs affichés, contribue à donner une autre histoire du mouvement et de la théorie queer aux États-Unis. La fin des années 80 marque la naissance d'Act Up aux États-Unis (1987) et en France (1989), mais aussi celle du queer. C'est notamment en 1990, aux États-Unis, qu'un collectif issu d'Act Up, Queer Nation, est créé pour lutter contre une vision bourgeoise, normative et identitaire de la sexualité et du genre. Il utilisera des stratégies d'action très proches de celles d'Act Up avec une attention toute particulière portée au graphisme, aux stickers, aux actions spectaculaires et à l'esthétique camp et drag. C'est à ce moment-là que des ouvrages influents sont publiés, qui constitueront un corpus indispensable à toute une communauté de chercheur.e.s et d'activistes queer : Gloria Anzaldua (1987), Judith Butler (1990), Eve Kosofsky-Sedgwick (1990), Teresa de Lauretis (1991), Michael Warner (1993) mais aussi Douglas Crimp (1988), activiste au sein d'Act Up et critique et historien de l'art. Par ailleurs, David Halperin, dans son ouvrage *Saint Foucault* (1995 [2000]), souligne très fortement le lien qui s'opère à la fin des années 1980 entre, d'une part, l'épidémie du sida, les politiques libérales en matière de santé de l'administration Reagan et, d'autre part, la réaction de mouvements tels que Queer Nation et Act Up à ces politiques et la création d'un environnement favorable à l'essor de la théorie queer. Dans ce cadre, on peut relever que les pratiques de dérision, d'outing, d'action dans les espaces publics, de détournement pratiquées par Act Up font écho et nourrissent celles des mouvements queer du début des années 1990 jusqu'à nos jours.
- 10 Le « jeu » par lequel le « je » de Lebovici se disperse et prend forme au profit d'un « nous », se liquéfiant dans la matérialité des œuvres et la voix des actrices et des acteurs directement concernées, pour réapparaître ensuite dans le placard d'une salle de bain, ou émerger, ici et là, entre les lignes de cet ouvrage, est un exemple à suivre pour penser à d'autres répertoires discursifs queer. Dans ce cadre, on peut imaginer que le « jeu » auquel nous convoque la pratique drag du « je » de Lebovici est un antidote puissant pour lutter contre les apories soulevées par une pratique narrative selon laquelle l'utilisation du récit à la première personne constituerait une sorte de passeport pour avoir accès à la vérité d'un soi « authentiquement » queer. Au lieu

d'hypertrophier et d'essentialiser le « je » de la narration, Lebovici préfère le dissoudre et le rendre sans cesse mouvant, à l'instar d'un virus et d'un auteur qui ne se laissent pas rattraper par une image et une représentation fixes. La pluralité des ressources sémiotiques mobilisées par Lebovici dans ce récit caractérisé par la non-linéarité de la narration renvoie à d'autres expériences textuelles également polyphoniques et hybrides, indéniablement féministes, comme celles de Carla Lonzi dans *Autoportrait* (1969 [2013]), et franchement queer et plurilingues, comme les textes de Teresa Hak Kyung Cha, *Dictée* (2001), et de Gloria Anzaldua, *Borderlands/La frontera* (1987). Par le « jeu » de la citation et de la reprise d'autres textes publiés sur d'autres supports et dans d'autres langues, le « je » de *Ce que le sida m'a fait*, tout en rappelant par moments la technique du *cut-up* mise en place par Brion Gysin et William Burroughs, ouvre un espace pour la création d'une histoire croisée de l'art contemporain et de l'activisme politique dans une multitude d'espaces, de langues et des voix possibles et encore aujourd'hui audibles.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ANZALDUA, Gloria. 1987. *Borderlands/La Frontera : The New Mestiza*. San Francisco : Aunt Lute.
- BROQUA, Christophe. 1998. « De quelques expressions collectives de la mémoire face au Sida » *Ethnologie française*, 28 (1) : 103-111.
- BROQUA, Christophe. 2006. « Sida et stratégies de représentation. Dialogue entre l'art et l'activisme aux États-Unis », in *Art et contestation*, BALASINKSI Josiane, MATHIEU Liliane (éd.). Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 169-186.
- BUTLER, Judith. 2005 [1990]. *Trouble dans le genre* (C. Krauss, trad.). Paris : Éditions La Découverte.
- CRIMP, Douglas (éd.). 1998. *AIDS : cultural analysis, cultural activism*, Cambridge : MIT Press.
- HALPERIN, David. 2000 [1995]. *Saint Foucault* (D. Éribon, trad.). Paris : EPEL.
- HAK KYUNG CHA, Theresa. 2001. *Dictée*. Berkeley : University of California Press.
- KOSOFSKY-SEDGWICK, Eve. 2008 [1990]. *Épistémologie du placard* (M. Cervulle, trad.). Paris : Éditions Amsterdam.
- LESTRADE, Didier. 2017 [2017]. *Act Up : Une histoire*. Paris : Denoël.
- LONZI, Carla. 2013 [2013]. *Autoportrait* (G. Zapperi, éd., M.-A. Maire-Viguer, trad.). Paris : Les Presses du réel.
- SPERBER, Dan. 1996. *La contagion des idées*. Paris : Odile Jacob.
- WARNER Michael (éd.). 1993. *Fear of a Queer Planet : Queer Politics and Social Theory*. London : University of Minnesota Press.

## NOTES

1. Sur les relations entre art contemporain et pratique militante au sein d'Act Up, on pourra consulter également les travaux de Christophe Broqua (1998, 2006).
  2. Elle fait référence à « Good boy » (1988) pièce d'Alain Buffard.
  3. Sans forcément rentrer dans le détail, ce n'est pas non plus l'objet du livre, on peut imaginer une critique queer de la métaphore du placard et de la pratique discursive du coming out. Ces deux dispositifs font référence à des pratiques de dévoilement et de publicisation de soi qui renvoient et qui présupposent à leur tour l'existence d'un « vrai » soi qui serait une fois pour toutes dévoilé au grand jour après avoir été renfermé dans l'espace obscur du placard. On peut à ce propos se demander si la pratique du coming out doit être pensée toujours comme un dispositif d'émancipation universel et si les dichotomies « vrai soi vs faux soi », « externe vs interne » auxquelles les dispositifs du coming out et du placard renvoient sont des dispositifs théoriques intéressants pour une analyse politique des pratiques des minorités.
- 

## INDEX

**Thèmes** : Actualités

**Keywords** : Act Up, AIDS, contemporary art, LGBTQ, authorship

**Mots-clés** : Act Up, sida, art contemporain, LGBTQ, auteurité

## AUTEURS

### LUCA GRECO

Luca Greco est maître de conférence HDR en sociolinguistique à l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III. Il développe depuis plusieurs années une linguistique profondément ancrée dans les sciences sociales et irréductiblement interdisciplinaire. Elle croise la linguistique interactionnelle avec les recherches sur la multimodalité, les études de genre et les *Performance Studies*. Ses centres d'intérêt se situent autour des pratiques de catégorisation dans la parole, les textes et les corps en interaction, des relations entre genre, sexualité et langage et de l'étude de la performance dans les arts, les sciences sociales et les pratiques quotidiennes.

Calogero Giametta. 2017. *The Sexual Politics of Asylum. Sexual Orientations and Gender Identity in the UK Asylum System* & Thibaut Raboin. 2017. *Discourses on LGBT Asylum in the UK. Constructing a queer haven*

Charlotte Thevenet

---

## RÉFÉRENCE

Calogero Giametta. 2017. *The Sexual Politics of Asylum. Sexual Orientations and Gender Identity in the UK Asylum System*, New York, Londres : Routledge. 176 pages.

Thibaut Raboin. 2017. *Discourses on LGBT Asylum in the UK. Constructing a queer haven*, Manchester : Manchester University Press. 168 pages.

- 1 Examiner les procédures de droit d'asile non sous l'angle administratif ou judiciaire, mais comme des processus de pouvoir au sens foucauldien : telle est la démarche de deux ouvrages sortis en 2017 en anglais sur le système d'asile des personnes LGBT au Royaume-Uni : *The Sexual Politics of Asylum* de Calogero Giametta, et *Discourses on LGBT Asylum in the UK* de Thibaut Raboin. Tous deux le résultat d'un travail de thèse, ces travaux s'intéressent aux impensés du droit d'asile, que ce soit les idéologies qui les commandent et qu'elles ordonnent dans le cas de Raboin, ou les vécus complexes et hétérogènes des demandeur.euses elleux-mêmes dans le cas de Giametta. Si les deux livres traitent du même objet, ils se distinguent par leurs approches. Ils procèdent en effet selon un ancrage disciplinaire et des méthodes différentes : ethnographie pour Giametta, et analyse du discours (Fairclough, Maingueneau) pour Raboin. Cependant, au-delà de leur objet, ils partagent une même volonté de déconstruire les discours et

idéologies qui constituent le « problème social de l'asile » (Raboin, p. 4) et de rendre aux sujets migrants queer et/ou LGBT la complexité de leurs parcours et de leurs subjectivités, trop efficacement et systématiquement écrasée par la machine discursive sur l'asile. Enfin, point commun intéressant, les deux auteurs sont des non-Britanniques dont la langue maternelle n'est pas l'anglais<sup>1</sup>, et l'on peut faire l'hypothèse que cette position marginale par rapport à la citoyenneté britannique n'est pas pour rien dans les perspectives critiques qu'offrent les deux ouvrages.

## Nommer pour exister ? Une question de lexique

- 2 Les deux ouvrages attirent l'attention de la lectrice sur les problèmes de qualification des personnes migrant.es dont il est question, qui ne manquent pas de surgir et ce à au moins trois niveaux. D'abord, les deux ouvrages le pointent dès l'introduction, « LGBT » constitue une étiquette mainstream, utilisée par le gouvernement britannique, et qui recouvre en fait une réalité assez différente de « Lesbienne, Gay, Bi, Trans ». En effet, comme l'explique Thibaut Raboin, l'acronyme inclusif occulte la marginalisation toujours vive des demandeur.euses d'asile trans dans les discours publics. Plus largement, et comme Calogero Giametta en fait l'hypothèse, les personnes trans ne sont pas lisibles par les grilles de sens légales des procédures du droit d'asile, leurs trajectoires et vécus sont d'emblée trop complexes, et une personne trans aura davantage intérêt à se présenter comme gay ou lesbienne plutôt que comme trans (p. 3). Les personnes trans font ainsi face à des difficultés qui leur sont spécifiques dans le parcours du droit d'asile, et demanderaient une étude à part selon T. Raboin (p. 11), qui se concentre en fait sur les personnes visées et reconnues par les discours publics, c'est-à-dire les gays et les lesbiennes. C. Giametta quant à lui prend acte de cette marginalisation des personnes trans (seules trois de ses répondantes sont des femmes trans) et préfère parler de « politiques sexuelles » et de complexe sexualité/genre plutôt qu'en termes d'identité. Les deux auteurs, que ce soit à travers les labels « LGBT » ou « sexualité/genre », mettent ainsi en évidence la façon dont les migrant.es sont considéré.es et subjectivé.es, et non les façons multiples et singulières dont iels se vivent. Ensuite, le terme *queer* est traité différemment dans les deux études : alors que Thibaut Raboin interroge le terme dans son interdiscours libéral (p. 12), Calogero Giametta fait valoir dans sa recherche elle-même le queer comme positionnement, à la suite d'Halperin, et le queer comme méthodologie à la suite d'Halberstam. Enfin, les deux ouvrages s'attachent à dé-homogénéiser l'identité projetée sur les demandeur.euses d'asile « LGBT » et à rendre visibles et dicibles d'autres formes complexes de vécus sexuels et de genre, en dehors des catégories occidentales, ces formes n'étant évidemment pas reconnues dans le processus du droit d'asile.

## Des corpus complémentaires

- 3 Conformément à la différence de leurs ancrages disciplinaires, les deux ouvrages travaillent sur des corpus différents et complémentaires. C. Giametta a procédé en couplant des entretiens et de l'observation participative. Ainsi, il a, d'une part, réalisé entre 2011 et 2013 des entretiens avec soixante personnes à différentes étapes du processus de demande d'asile, âgées de 23 à 60 ans, venant de plus de dix pays différents (tous dits « en développement ») et s'identifiant comme gay, lesbienne, bi, ou

trans (p. 25-26). D'autre part, à côté et en complément de ces entretiens, le chercheur a travaillé avec des migrant.es LGBT dans le cadre d'un emploi à mi-temps dans une association d'aide aux demandeur.euses d'asile. Ce travail lui a permis d'assister (*witness*) au fonctionnement du processus de demande d'asile et à ses conséquences sur les personnes migrantes (vulnérabilité tant sociale et économique que psychologique). C'est en tant qu'employé au sein de cette organisation caritative que C. Giametta a participé à un spectacle, « We're All In The Same Boat », monté par des demandeur.euses d'asile et réfugié.es gay et lesbiennes en 2012. Si les données collectées en tant que salarié de l'organisation ne font pas partie du corpus exposé dans *The Sexual Politics of Asylum*, et ce pour des raisons éthiques, elles ne cessent d'informer la démarche et le travail de l'ethnologue.

- 4 Contrastant avec cette approche en prise avec la parole vive des personnes réfugié.es, et de manière complémentaire à celle-ci, Thibaut Raboin s'est concentré sur les discours publics. Face à la masse de discours disponibles, le chercheur a déterminé quatre « nœuds de pouvoir » (p. 6), quatre sites discursifs, où se lisent les processus complexes de gouvernementalité et de résistance au pouvoir : les discours des droits de l'homme, l'homonationalisme, les biopolitiques de la reconnaissance, et les économies affectives de la pitié et de l'optimisme. Ces quatre sites organisent un corpus très hétérogène composé de discours médiatiques (médias institutionnels et médias non institutionnels comme les blogs), discours provenant d'instances officielles (instances politiques, et ONG), enfin de discours produits à la marge à travers l'examen de deux œuvres performées par des demandeur.euses d'asile, *Staying* (2009) de Oreet Ashery et Artangel, et *Border Force* (2015) de Duckie. À l'hétérogénéité des expériences, des parcours et des ressentis collectés par Giametta répond la variété des supports et des genres du corpus de discours élaboré par Raboin.

## Une ethnographie de la demande d'asile des personnes LGBT

- 5 C. Giametta part du paradoxe suivant : si l'on peut légitimement réclamer le droit d'asile au gouvernement britannique sur la base de sa sexualité ou de son identité de genre (et ce depuis 1999, *Islam v Home Secretary*), les réfugié.es LGBT demandeur.euses d'asile sont traité.es en éléments indésirables, peu fiables, et à surveiller de près. À travers la série d'entretiens qu'il a menée, et le développement des expériences diverses des enquêté.es, Giametta montre comment les migrant.es négocient leur place et leur survie à travers le processus de demande d'asile.
- 6 Après une introduction présentant les enjeux principaux du livre, sa méthode, son plan, ainsi qu'une très utile section faisant le point sur les procédures relatives au droit d'asile au Royaume-Uni, le chapitre 2 s'intéresse aux récits autobiographiques des enquêté.es et particulièrement à trois tropes récurrents de ces récits : la prise de conscience de sa propre différence, le fait de (se) dire son genre et sa sexualité, l'arrivée au Royaume-Uni comme expérience de vulnérabilité.
- 7 Les chapitres 3 et 4 mettent ces récits en perspective en les inscrivant respectivement dans un cadre politique et légal. Le chapitre 3 permet ainsi, à travers l'examen des « politiques globales des droits LGBT » (p. 61), la déconstruction de ce que Giametta appelle la « *culturalisation de l'homophobie* » (p. 64), fait de considérer l'homophobie

comme le produit d'une culture paradoxalement spécifique et largement répandue (l'Afrique subsaharienne considérée comme un espace culturel homogène par exemple). Le chapitre 4 est quant à lui consacré au processus légal et à la façon dont la justice gère et a géré la question de la sexualité dans l'histoire du droit d'asile (depuis 1945).

- 8 Les chapitres 5 et 6 reviennent aux expériences vécues des enquêtés et s'interrogent sur la façon dont les demandeur.euses d'asile négocient avec les contraintes du dispositif au sein duquel iels sont pris.es et subjectivé.es. Dans le chapitre 5, la « fabrique de[s] subjectivités » (p.105) est étudiée à travers la demande de récit imposée aux demandeur.euses d'asile : celle d'un récit de soi cohérent et authentique, respectant le trope d'une histoire univoque de libération (avant j'étais dans les chaînes, aujourd'hui je suis *out and proud*). L'enquête de C. Giametta révèle les impensés d'une telle demande, son biais eurocentrique et libéral, et expose au contraire la variété des modes de subjectivation queer non-Blancs. Aux contraintes narratives imposées aux demandeur.euses d'asile étudiées dans le chapitre 5 répondent dans le chapitre 6 les contraintes matérielles auxquelles iels sont confronté.es.
- 9 L'ouvrage s'achève par un chapitre conclusif, une annexe rendant compte de la performance « We're All In The Same Boat » à laquelle l'auteur a participé, une bibliographie (comprenant des références supplémentaires pour aller plus loin) et un index permettant de naviguer autrement dans le texte (par ses concepts les plus forts, par exemple : subalternité, ou tolérance).

## Le sujet britannique libéral au miroir du/de la demandeur.euse d'asile

- 10 *The Sexual Politics of Asylum* s'achève par un paragraphe intitulé de manière significative « Not Welcome Here » qui inscrit l'étude dans le contexte socio-politique du Royaume-Uni, et notamment des mesures de plus en plus sévères restreignant l'accueil des réfugié.es qui ont caractérisé ces dernières années. C'est là que l'ouvrage de Thibaut Raboin prend le relais ; en étudiant les discours sur l'asile LGBT produits dans la sphère publique britannique sur une dizaine d'années, il s'interroge sur la fonction de ces discours : quels rôles ces discours jouent-ils dans la construction d'une image positive de la nation britannique ? Tout le livre s'attache à déplier les mécanismes de co-construction de l'Autre (le/la réfugié.e LGBT) et de soi (le/la citoyen.ne britannique LGBT, et derrière la nation britannique) dans les discours sur l'asile, et à établir comment libéralisme, sexualités et nation fonctionnent ensemble dans des stratégies d'exclusion et de mise au ban dissimulées sous des discours d'accueil queer-positifs.
- 11 L'introduction, en plus d'offrir une mise au point actuelle (2016) sur les procédures de la demande d'asile et d'annoncer les grands enjeux de l'ouvrage, insiste sur la double perspective adoptée par Raboin, celle d'analyse du discours, et celle foucauldienne d'analyse des rapports de pouvoir, double approche qui s'apprécie tout au long de la lecture.
- 12 Le premier chapitre, « Narrating LGBT Asylum » s'intéresse à la mise en récit du parcours et des vies des demandeur.euses d'asile LGBT dans les discours publics. Dix-sept exemples sont mobilisés, tirés de rapports d'ONG, de reportages télévisés,

d'articles de journaux, ou encore de documents légaux. En s'appuyant sur la narratologie (en particulier Ricœur et Greimas), l'auteur met au jour la structure narrative du récit de demande d'asile et en particulier trois de ses traits récurrents : une temporalité caractérisée par la latence, le paradigme universaliste, l'État britannique dépeint comme queer-positif. C'est à partir de la délimitation de cette structure narrative que les analyses suivantes vont se déployer.

- 13 Ainsi le chapitre 2 se concentre-t-il sur la fonction de l'homophobie dans les discours sur l'asile LGBT : comment est-elle définie ? comment est-elle mobilisée ? L'auteur révèle d'abord l'interdiscours partagé par les discours homonationalistes et les discours humanitaires. Cela l'amène ensuite à déplier la « culturalisation du conflit » (p. 53) en faisant appel aux analyses de Makau Mutua (2001) et de Wendy Brown (2006). Si l'on suit les analyses de Makau Mutua (2001), le/la demandeur.euse d'asile LGBT a pour fonction de faire le pont entre les « Sauvages » (les homophobes du Sud global) et les « Sauveurs » (les gay-friendly de l'Occident civilisé). Dans la mesure où la sauvagerie est construite comme un problème culturel, ce qui est barbare, sauvage, c'est alors toute *culture* qui n'a pas encore été soumise au libéralisme. Enfin, l'auteur s'intéresse à la façon dont les défenseur.euses des demandeur.euses d'asile LGBT négocient avec les régimes de justification homonationalistes et les réutilisent à des fins stratégiques.
- 14 Dans le chapitre 3, « The Biopolitics of Recognition », c'est la gestion administrative de l'asile qui est passée au crible ; l'auteur pointe une contradiction au cœur du système d'accueil britannique : le régime de justification universaliste et droits-de-l'homme mobilisé dans les discours institutionnels sur l'asile entre en contradiction avec des pratiques institutionnelles d'exclusion. Pour intégrer et surmonter ce paradoxe va se mettre en place un mode de gouvernementalité dont le paradigme ne sera plus seulement hétéronormatif mais également homonormatif (et homonationaliste). Le parti pris foucauldien annoncé en introduction est exploité de manière particulièrement riche dans ce chapitre.
- 15 Les chapitres 4 et 5 développent l'idée selon laquelle les discours sur l'asile LGBT au Royaume-Uni relèvent de l'emploi stratégique de politiques affectives. D'une part, la compassion est mise en scène et mobilisée comme seul lien possible entre les citoyen.nes libérales queer et les réfugié.es queer (chapitre 4) ; d'autre part, la question de l'optimisme constitue le revers de ces politiques affectives (chapitre 5). Thibaut Raboin identifie dans les discours étudiés un « optimisme cruel » (Lauren Berlant, p. 126) : les réfugié.es se voient appelé.es à désirer un bonheur libéral qui est précisément structuré pour les en exclure. Après avoir montré comment fonctionnait la cruauté de cette injonction au bonheur et à l'optimisme, l'auteur se détourne de la subjectivité queer libérale et, à travers l'étude de deux œuvres de performance queer impliquant des demandeur.euses d'asile, propose des exemples d'autres formes de subjectivation pour les réfugié.es queer mais aussi d'autres modes de relation entre les « citoyen.nes sexuel.les » (p. 126-127) et les migrant.es sexuel.les. La postface qui conclut l'ouvrage appelle de ses vœux d'autres modes de récits de soi dans les procédures de demande d'asile, qui ne fragmenteraient pas race et queerité comme c'est aujourd'hui le cas, mais au contraire permettraient de les penser ensemble. Une bibliographie et un index très utile ferment l'ouvrage.

## Conclusion

- 16 On le voit, les deux ouvrages se répondent et se complètent. Ainsi de chacun des premiers chapitres par exemple : on a accès aux voix des migrant.es dans le livre de Giametta, et à leur écho et leur utilisation politique et idéologique dans celui de Raboin. De même, l'identification par Giametta d'une « culturalisation de l'homophobie » répond à l'usage que fait Raboin de la notion de « culturalisation du conflit ». Enfin, il est significatif que les deux auteurs se soient tournés vers des pratiques artistiques faites par des migrant.es engagé.es dans des procédures de demande d'asile à la fin de leur ouvrage, soucieux d'ouvrir les mécanismes idéologiques et les systèmes de contrainte décrits à la possibilité de leur subversion par celles-là même qui s'y trouvent prises.
- 17 En outre, il me semble que Giametta et Raboin mettent tous deux le langage au cœur de leurs problématiques respectives, et ce de trois manières au moins. D'abord, ils attirent l'attention sur des questions de lexique et de dénomination : « LGBT » n'est pas un acronyme universel, comme « homosexuel.le » ne peut prétendre décrire une réalité anhistorique et globalement partagée. Ensuite, ils déconstruisent la demande faite aux demandeur.euses d'asile de livrer un récit de soi authentique en montrant ce qu'un « bon » récit de demande d'asile exige de rhétorique et de préparation. Enfin, en lui offrant un cadre qui ne s'ordonne pas à une volonté de savoir mais plutôt à un désir d'entendre, ils permettent à une parole jugée habituellement inadmissible d'exister et d'être reconnue.
- 18 À l'heure où les frontières semblent vouées à se rigidifier et le « problème des migrants » à rester sans solution, ces deux livres offrent une critique radicale et bienvenue d'une hospitalité conditionnée à l'idéologie libérale et capitaliste. En déconstruisant un système qui exclut alors même qu'il prétend accueillir, et en reconnaissant la diversité et la complexité des voix et des expériences des queer migrant.es, ces deux études jettent les bases pour repenser les procédures d'accès à l'asile et la citoyenneté.

---

## NOTES

1. C. Giametta souligne ainsi son statut de « migrant queer » dans le cadre de l'exposition de sa méthode (p. 24).

---

## INDEX

**Keywords** : asylum, homonationalism, public discourse, narratives, queer

**Thèmes** : Actualités

**Mots-clés** : asile, homonationalisme, discours publics, récits, queer

## AUTEURS

### CHARLOTTE THEVENET

Doctorante en littérature française à University College London (SELCS, French), Charlotte Thevenet prépare une thèse sur la rhétorique du commentaire chez Jacques Derrida.

# Maude Vadot, Françoise Roche & Chahrazed Dahou (dir.). 2017. *Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives*

Noémie Marignier

---

## RÉFÉRENCE

Maude Vadot, Françoise Roche & Chahrazed Dahou (dir.). 2017. *Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives*. Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée.

- 1 L'ouvrage *Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives* coordonné par Maude Vadot, Françoise Roche et Chahrazed Dahou, paru au printemps 2017 aux Presses universitaires de la Méditerranée, se présente comme les actes du colloque consacré à ces questions, colloque qui a eu lieu en novembre 2014 à l'université Paul Valéry Montpellier 3.
- 2 L'ouvrage fait la part belle à la jeune recherche, puisque neuf des treize chapitres qui le composent sont écrits par des jeunes chercheur-ses (doctorant-es ou docteur-es). Il entend ainsi présenter les perspectives variées et actuelles des recherches linguistiques sur le genre, aussi bien en didactique qu'en analyse du discours et sociolinguistique, en grammaire, etc. Mais c'est également le concept de genre qui est traité de manière diverse : les coordinatrices notent qu'elles n'ont pas tranché entre une utilisation au singulier ou au pluriel de *genre(s)*, ni entre l'utilisation de la notion comme simple variable ou comme catégorie d'analyse critique. S'entrecroisent donc des perspectives différentes à la fois en ce qui concerne le genre, et en ce qui concerne les disciplines des sciences du langage, même si l'on remarque que c'est la définition de genre comme système de bicatégorisation hiérarchisée des individus qui est la plus présente dans les chapitres de l'ouvrage.

- 3 Celui-ci est divisé en trois parties : « Épistémologie et histoire des études de genre », « Genre et étude des pratiques langagières », « Genre et didactique des langues vivantes » ; il s'achève par une conclusion d'Anne-Marie Houdebine consacrée à l'histoire du féminisme en sciences du langage.
- 4 La première partie est la plus théorique et est consacrée à des questions épistémologiques. Véronique Perry et Lucy Michel s'intéressent à la manière dont le genre grammatical est conceptualisé par les linguistes, et montrent que la force idéologique du genre est un nœud central pour comprendre ses manifestations en langue. Maria Candea fournit une réflexion épistémologique sur les questions de perception et de stéréotypes de genre dans les dispositifs expérimentaux en phonétique et sociolinguistique. Andrea d'Urso propose d'articuler deux traditions théoriques matérialistes différentes en ce qui concerne la sémiologie et le genre.
- 5 Le chapitre de Véronique Perry est consacré à l'héritage constructiviste oublié d'Edward Sapir. Celui-ci permet des réflexions intéressantes sur le genre : Sapir a notamment montré que le genre est un concept qui n'appartient pas au domaine strictement linguistique. Il faut plutôt considérer que le genre est une métaphore du binaire qui se transpose dans les catégories de langue, et le genre en langue est alors moins un fait linguistique qu'un « artifice idéologique » (p. 32). Envisager les langues comme « des représentations du monde culturellement marquées et normées » permet alors, selon Perry, de reconceptualiser la bicatégorisation en langue, sans tomber dans une essentialisation du genre : cela permet de penser de manière plus souple le lien entre genre et langue.
- 6 L'article de Lucy Michel « Le "masculin culturel", un pied de nez au "masculin générique" ? » résonne de manière intéressante avec l'article de Perry, en ce qu'il fournit une démonstration sémantique et grammaticale du genre considéré comme production idéologique qui viendrait s'inscrire en langue. Michel offre en effet une réflexion sur la notion de généricité en ce qui concerne le genre grammatical. Après un utile rappel de la distinction entre emploi générique et valeur générique, Michel montre à partir d'une étude de corpus d'entrées du dictionnaire qu'il y a tout lieu de douter de l'effectivité de cette valeur générique du masculin. C'est une approche prototypique du genre grammatical que propose l'auteure : loin d'être simplement un indicateur référentiel, le genre grammatical porte des représentations socioculturelles, souvent stéréotypées, de ce que sont le masculin et le féminin. Cette approche par la sémantique du genre grammatical permet d'éviter les écueils essentialistes d'une certaine approche référentialiste du genre grammatical et de congédier au niveau de l'analyse linguistique même la pertinence d'une valeur générique du masculin.
- 7 L'article de Maria Candea, « Qu'est-ce que le genre apporte aux études sur la perception de la parole ? » propose une réflexion sur un aspect rarement étudié en linguistique, dans le domaine de la perception. Candea présente tout d'abord des recherches antérieures, notamment des enquêtes expérimentales. Celles-ci montrent que l'identification préalable des locuteur-ices par des caractéristiques sociales/ raciales/ sexuées activent chez les personnes qui perçoivent ces extraits (les « juges ») un certain nombre de stéréotypes sur ces locuteur-ices. Mais les juges peuvent déjouer cette activation de stéréotypes notamment lorsqu'ils ont conscience « de l'utilisation qui peut être faite de leurs réponses » (p. 86). Candea invite alors les études de perception à s'emparer de ces questions encore marginales et à complexifier leurs dispositifs d'enquêtes, aussi bien par la diversité et la non-binarité des locuteurs dont la parole est

l'objet du test, mais aussi par la prise en compte des affects, stéréotypes, croyances produites par les juges.

- 8 L'article d'Andrea d'Urso s'appuie sur deux ancrages théoriques différents : le féminisme matérialiste (notamment Silvia Federici) et la philosophie et sémiologie matérialistes de Ferruccio Rossi-Landi. Selon ce dernier, le langage est un travail et un marché, c'est-à-dire qu'il y a un travail de production des signes linguistiques qui s'articule à la création d'une plus-value idéologique et linguistique, au bénéfice d'une minorité dominante. Selon d'Urso, il est possible de croiser ces analyses avec des analyses féministes matérialistes qui ont montré qu'existait une plus-value créée par le travail des femmes, quand bien même celles-ci ne sont pas salariées, et qu'une « exploitation non monétaire des femmes rend possible une accumulation monétaire » (p. 52). C'est à croiser ces perspectives autour d'une « extension du concept de plus-value » qu'appelle d'Urso.
- 9 Cette partie s'avère tout à fait intéressante dans la mesure où elle propose effectivement des perspectives théoriques novatrices en ce qui concerne les recherches linguistiques sur le genre, que ce soit dans le renouvellement de questions anciennes — les liens entre genre « social » et grammatical (Perry), entre sens, référence et marque du genre (Michel) —, dans la remise en question de certaines méthodologies des sciences du langage à la lumière du genre (Candea), ou encore dans la proposition de nouvelles articulations théoriques (d'Urso).
- 10 La deuxième partie de l'ouvrage, « Genre et étude des pratiques langagières », est consacrée à l'étude de productions discursives diverses. On peut d'ailleurs saluer la diversité des corpus sur lesquels portent les contributions : éloges funèbres des Ursulines du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle pour Sylvie Dubois et Natacha Jeudy, professions de foi des députées en France pour Magali Guaresi, forums de discussion consacrés aux transitions FtM pour Alice Coutant, tweets et hashtags mobilisant des stéréotypes de genre pour Camille Lagarde-Belleville et Michel Otell. Ces chapitres viennent présenter différentes manières de mettre le genre en discours, à différents niveaux.
- 11 Jeudy et Dubois présentent le genre de l'éloge funèbre des religieuses dans son contexte social et culturel, s'attachant à la circulation des éloges aussi bien qu'aux thèmes qu'ils présentent et à leurs structures argumentatives, dans leurs diversités. Elles montrent particulièrement leurs différentes fonctions au sein des communautés de religieuses ; aux fonctions informatives et édicatrices s'ajoutent des fonctions de création de liens d'échanges entre les monastères entre lesquels ils circulent, mais également de diffusion de valeurs et de représentation.
- 12 L'article de Coutant s'intéresse aux liens effectués par les locuteurs FtM sur les forums entre genre grammatical et présentation de soi : elle examine les difficultés pour ces locuteurs à négocier la question de l'utilisation du genre grammatical, qui indexe leur identité ressentie, mais peut parfois se trouver en décalage avec leur identité perçue. Cela conduit certains locuteurs à la production de stratégies langagières en ce qui concerne les marques du genre — notamment ce que les locuteurs nomment « parler au neutre ». Il s'agit ainsi pour Coutant de s'intéresser à la manière dont ces locuteurs mettent en discours leurs stratégies d'utilisation du genre grammatical.
- 13 Ce sont d'autres manifestations du genre dans le langage qui intéressent Guaresi : à partir d'une analyse logométrique doublée d'une analyse qualitative, celle-ci montre que les candidates aux élections législatives de 1997, dans leurs professions de foi, mobilisent de manière beaucoup plus saillante que les hommes le pronom *je* (les

candidats préférant le *nous*). Les candidates produisent par là des énoncés qui mettent l'accent sur leur identité personnelle en se conformant à des représentations stéréotypées des qualités féminines. Pour Guaresi, cela obéit à des « modalités de légitimation genrées », c'est-à-dire que les candidates produisent des éthos obéissant aux contraintes de l'arène électorale, celle-ci valorisant des représentations traditionnelles de la féminité.

- 14 C'est également la question des stéréotypes qui intéresse Lagarde-Belleville et Otell autour des tweets comportant les hashtags #tweetcommeunefille et #tweetcommeunmec. Ces hashtags sont utilisés par les internautes pour stéréotyper de manière ludique les discours féminins et masculins. Pour autant, il ne s'agit pas selon les auteures d'une démarche critique : ces tweets contribuent à renforcer les représentations stéréotypées de genre, la dichotomie entre les sexes. De plus les stéréotypes associés au féminin sont dans leur grande majorité dépréciatifs, tandis que les stéréotypes associés au masculin sont plus variés, et ce, quel que soit le genre des producteur-ices des tweets.
- 15 Ces chapitres examinent la pression qui peut s'exercer sur les locuteur-ices au niveau de leurs pratiques langagières afin de produire des représentations de genre conformes à ce qui est attendu — que ce soit dans la manière de se catégoriser (Coutant) ou de catégoriser autrui, ou dans les formes langagières utilisées plus généralement. Ces articles montrent bien comment les discours s'appuient sur l'impératif de dichotomie entre les sexes, tout cela s'effectuant au détriment des femmes (Guaresi, Lagarde-Belleville) par les stéréotypes qui sont convoqués, mais aussi reproduits.
- 16 La troisième partie de l'ouvrage, « Genre et didactique des langues vivantes », se caractérise par sa très grande cohérence thématique. Ces articles s'intéressent aussi bien aux représentations de genre supposées chez les publics d'apprenant-es qu'à celles véhiculées par les outils de formation en langue française.
- 17 Le chapitre d'Émilie Lebreton s'appuie sur une enquête de terrain réalisée lors de formations en langue française proposées à un public de femmes et hommes migrant-es en France ; elle analyse les réactions et les attentes exprimées par ceulles-ci, ainsi que celles des formateur-ices. La contribution s'articule à la question de la volonté, chez les femmes migrantes, d'un apprentissage rigoureux et normé de la langue française. Lebreton vient nuancer cette affirmation : d'une part, cette demande est partagée par les hommes, d'autre part elle n'est pas une volonté de norme pour la norme, mais s'inscrit aussi dans la construction d'un parcours migratoire, d'une identité d'apprenante et d'un parcours professionnel dans lequel les femmes ne seraient pas passives.
- 18 Maude Vadot s'intéresse quant à elle au contenu des manuels — donc aux supports de formation — destinés aux publics de migrants, en s'interrogeant sur les notions de genre qui doivent, selon les autorités dédiées, être transmises aux migrants. Vadot met en contraste le référentiel gouvernemental « français langue d'intégration » et les manuels dédiés à la formation en français en ce qui concerne les représentations du genre. Si le premier insiste particulièrement sur les valeurs d'égalité femme-homme qui doivent être transmises aux migrants lors de leur formation — laissant entendre qu'ils s'adressent à un public forcément sexiste, les manuels ne sont pas forcément exemplaires sur ces questions : les représentations différenciées et hiérarchisées des hommes et des femmes y sont bien présentes.

- 19 Grâce Ranchon s'intéresse également aux manuels mais dans un autre contexte : celui de l'enseignement du français dans le monde. Sa contribution porte plus particulièrement sur l'hétéronormativité. Elle observe deux orientations principales en ce qui concerne les représentations du couple et de la sexualité : d'une part le manuel le plus progressiste (évoquant la variété des modèles familiaux français) n'accorde que très peu de place aux questions de genre, de sexualité ou de conjugalité ; d'autre part, dans les manuels où la question est abordée, les représentations normées ont la part belle.
- 20 Les contributions à cette partie s'avèrent particulièrement complémentaires de par leurs points de vue et leurs choix de corpus : enquête auprès des personnes apprenantes et de leur formateur-ices (Lebreton), analyse de manuels quantitative (Vadot) ou qualitative (Ranchon), étude de l'apprentissage destiné aux migrant-es (Lebreton, Vadot) ou destiné à des publics hors de France (Ranchon), analyse des représentations du genre supposées chez les migrant-es (Vadot) mais aussi des représentations du genre chez les rédacteur-ices de manuels (Ranchon).
- 21 Enfin, le chapitre de Mireille Baurens qui conclut cette partie offre un retour sur son parcours d'enseignante-chercheuse en didactique et genre : Baurens y présente notamment des stratégies pédagogiques pour amener les étudiant-es à interroger les questions de genre et à s'en saisir dans leurs pratiques et dans la construction de leurs savoirs, dans une dynamique collective et active.
- 22 Le chapitre conclusif d'Anne-Marie Houdebine offre une utile perspective historique sur les recherches sur le genre en sciences du langage en les replaçant dans le cadre plus large des combats et recherches féministes depuis les années 1960. Elle revient plus particulièrement sur la commission de féminisation des titres et des fonctions créée par Yvette Roudy en 1983, ainsi que sur les obstacles que la commission a dû affronter. On peut néanmoins regretter une conclusion un peu réductrice dans sa lecture « civilisationnelle » des discriminations envers les femmes. Il semble également dommage qu'un ouvrage composé de travaux de la jeune recherche se termine par la critique d'une nouvelle génération « conquise par les études de genre » qui abandonnerait le féminisme et qui prônerait avec « rigidité voire dogmatisme » « l'absence de différence et la mobilité sexuelle » (p. 299).
- 23 L'ouvrage nous semble au contraire présenter une multiplicité de recherches féministes sur le langage — ou en tout cas menées depuis la perspective critique du concept de genre — qui renouvellent les approches traditionnelles sans les désavouer.
- 24 En effet, l'ouvrage présente dans la diversité des articles les multiples manières dont le genre investit les discours, la langue, les représentations ; l'importance des stéréotypes genrés et leur fabrication complexe dans les pratiques langagières est mise en lumière. Si le genre est pour la plupart des auteur-es considéré comme un système de bicatégorisation, une idéologie hiérarchisante, cela ne donne pas lieu à une uniformisation des groupes sociaux et laisse la place à des questionnements plus actuels en sciences du langage, en ce qui concerne des thèmes comme la sexualité (Ranchon), les publics enquêtés (Coutant) ou les perspectives méthodologiques adoptées (Candea). Cette perspective non essentialiste permet de fines démonstrations, par exemple sur la construction d'éthos genrés entre stratégies discursives et reproductions de normes (Guaresi) ou sur le sémantisme du genre qui ne saurait se résoudre à l'opposition mâle/femelle (Michel). C'est bien la question des stratégies, des contraintes, des normes, dont les acteur-ices se saisissent que ce soit pour les endosser,

les imposer ou encore les déjouer, qui est au cœur de l'ouvrage, et cela sans annuler une lecture du genre en termes de rapports de pouvoir.

---

## INDEX

**Mots-clés** : genre, linguistique

**Keywords** : gender, linguistics

**Thèmes** : Actualités

## AUTEURS

### NOÉMIE MARIGNIER

Noémie Marignier est docteure en Sciences du Langage et Attachée Temporaire d'Enseignement et de Recherche à l'université Paris 3 Sorbonne Nouvelle. Ses travaux de recherche portent sur l'articulation entre corps/sexe/sexualité et discours. Elle a soutenu en 2016 une thèse en analyse du discours intitulée *Les matérialités discursives du sexe. La construction et la déstabilisation des évidences du genre dans les discours sur les sexes atypiques*. Elle est membre associée du laboratoire Clesthia (Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle) ainsi que de Pléiade (Université Paris 13 Sorbonne Cité).

Actualités

---

# Comptes rendus

---

# *La relation entre genre grammatical et dénomination de la personne en langue française*

Résumé de thèse

*The Relation between Grammatical Gender and Person Denominations in French*

Lucy Michel

---

## RÉFÉRENCE

Lucy Michel. 2016. *La relation entre genre grammatical et dénomination de la personne en langue française*. Thèse en Linguistique, sous la direction de Philippe Monneret et Thomas Verjans, Université de Bourgogne.

- 1 Le point de départ de ma recherche doctorale est le constat d'une rupture dans le fonctionnement sémantico-référentiel du genre grammatical, qui oppose d'un côté noms d'inanimés et d'animés non-anthropomorphisés, et de l'autre noms d'animés humains ou anthropomorphisés. Ce constat amène inévitablement la question, souvent traitée, du type de répartition des substantifs (arbitraire ou motivé) que permet le genre grammatical (Arrivé 1997).
- 2 Le fait de centrer mon propos sur les noms d'humains et, plus précisément, sur la classe des « dénominations de la personne », m'a permis de sortir de cette opposition pour analyser plus précisément les difficultés posées par la catégorie grammaticale du genre dans son lien avec la bipartition sexuée des êtres humains, généralement et traditionnellement pensée comme première.
- 3 Cette réflexion s'appuie sur un ensemble de 496 dénominations de la personne (noms de métiers, grades, titres, mais aussi insultes) étudiées grâce à un corpus constitué de données lexicographiques, ainsi que d'extraits issus d'un ensemble de forums de discussion.

- 4 À cette recherche synchronique s'ajoute un travail diachronique, visant à expliciter les mécanismes de production et de stabilisation des discours et théories sur le genre grammatical dans des ouvrages grammaticaux et lexicographiques du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours (Michel 2016). Ce parcours critique permet d'interroger plus précisément les normes, règles et croyances qui régissent les pratiques du genre grammatical en langue française.
- 5 Le travail que j'ai entrepris dans cette recherche est en grande partie fondé sur la notion de *stéréotypes*, ceux-ci étant entendus comme « une affaire de connaissances qu'on croit être celles qui sont l'apanage des gens en général » (Kleiber, 1999 : 73). Ce qui rend cette conception particulièrement intéressante, c'est qu'elle permet de faire le lien entre les théories de la dénomination et les outils du matérialisme et des réflexions *queer* sur le langage – notamment ceux développés par I. M. Young (2007) et C. Michard (1999). L'introduction d'une réflexion sur l'existence de traits pensés comme représentatifs d'un ensemble d'individus permet de questionner les processus de catégorisation dont participe le genre grammatical en langue française.
- 6 Ainsi, ma recherche doctorale est centrée sur une analyse stéréotypique du sens du genre grammatical : au genre grammatical masculin correspondraient un ensemble de représentations sociales de ce qu'est « le masculin », ainsi qu'un ensemble de référents dits « masculins » ; au genre grammatical féminin correspondraient un ensemble de représentations sociales de ce qu'est « le féminin », ainsi qu'un ensemble de référents dits « féminins ». Plutôt que les traits [+ mâle] et [+ femelle], on aurait les traits [+ stéréotypes associés au groupe social *femmes*] et [+ stéréotypes associés au groupe social *hommes*].
- 7 Cette hypothèse permet à la fois de ne pas penser l'idée d'une hiérarchie entre les genres grammaticaux (« le masculin l'emporte... ») comme structurelle et interne au système linguistique français (Michel 2017), et de comprendre certains phénomènes en apparence contradictoires et généralement rejetés comme idéologiques et/ou politiques, donc non-linguistiques : questions de la féminisation, de la valeur générique du masculin, de la nature du lien entre sexe et genre grammatical, etc. L'hypothèse stéréotypique, bien que nourrie de réflexions constructivistes, n'implique cependant pas un rejet du questionnement référentiel, et émerge au contraire d'une réflexion sur le concept de catégorisation et sur les difficultés phénoménologiques et linguistiques qui y sont liées.
- 8 L'enjeu de cette recherche est d'abord d'intégrer à la description du genre grammatical les données socio-culturelles et historiques souvent pensées comme collatérales, mais aussi de proposer des applications possibles de cette hypothèse. Une partie de mon travail de thèse a donc été de développer un modèle d'utilisation lexicographique du sens stéréotypique du genre grammatical, visant à la fois la visibilisation des processus de construction de mots (dérivation, composition, etc.) et l'explicitation de certaines asymétries sémantiques et des stéréotypes qui les sous-tendent.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ARRIVÉ, Michel. 1997. « Coup d'œil sur les conceptions du genre grammatical » *Langages* 124 : 113-124.
- KLEIBER, Georges. 1999. *La sémantique du prototype*. Paris : Presses universitaires de France.
- MICHARD, Claire. 1999. « Humain / femelle : deux poids deux mesures dans la catégorisation de sexe en français » *Nouvelles questions féministes* 20 (1), 53-95.
- MICHEL, Lucy. 2016. « Penser la primauté du masculin – sémantique du genre grammatical, perspectives synchroniques et diachroniques » *Actes du CMLF 2016*. URL : [www.linguistiquefrancaise.org](http://www.linguistiquefrancaise.org)
- MICHEL, Lucy. 2017. « Le “masculin culturel”, un pied de nez au “masculin générique” ? », in *Genre et sciences du langage. Enjeux et perspectives*, VADOT, Maude, DAHOU, Chahrazed, ROCHE, Françoise (éd.). Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, 59-78.
- YOUNG, Iris Marion. 2007. « Le genre, structure sérielle : penser les femmes comme un groupe social » *Recherches féministes* 20, 38-61.

## INDEX

**Keywords** : grammatical gender, denomination, semantics, stereotypes  
**Mots-clés** : genre grammatical, dénomination, sémantique, stéréotypes  
**Thèmes** : Actualités

## AUTEURS

### LUCY MICHEL

Lucy Michel est docteure en linguistique française et ATER à l'Université de Bourgogne. Ses travaux sont centrés sur la question du genre grammatical des dénominations de la personne en langue française, notamment d'un point de vue sémantique. Elle a soutenu une thèse sur la question en 2016.

# Vers une théorie du roman postnormâle. Féminisme, réalisme et conflit sexuel chez Doris Lessing, Märta Tikkanen, Stieg Larsson et Virginie Despentes

Résumé de thèse

*Theorizing the Postnormale Novel. Feminism, Realism and Sexual Conflict in the Works of Doris Lessing, Märta Tikkanen, Stieg Larsson and Virginie Despentes*

Heta Rundgren

---

## RÉFÉRENCE

Heta Rundgren. 2016. *Vers une théorie du roman postnormâle. Féminisme, réalisme et conflit sexuel chez Doris Lessing, Märta Tikkanen, Stieg Larsson et Virginie Despentes*. Thèse de doctorat en Littérature, sous la direction d'Anne Berger et de Tuija Pulkkinen, Université Paris 8 et Université de Helsinki, Finlande.

- 1 Entre littérature comparée et études de genre, cette thèse vise à théoriser ce que j'appelle le roman *postnormâle* à partir d'un corpus constitué d'une part d'un ensemble de romans européens contemporains [*The Golden Notebook* (1962) de Doris Lessing, *Les Hommes ne peuvent être violés* (1975) de Märta Tikkanen, la trilogie *Millénium* ou *Les Hommes qui haïssent les femmes* (2005-2007) de Stieg Larsson et *Apocalypse bébé* (2010) de Virginie Despentes], et d'autre part d'un corpus de textes théoriques, littéraires et féministes. J'y analyse la façon dont le roman postnormâle reprend le discours social concernant la « différence des sexes » pour s'adresser à un large public, tout en déplaçant subtilement les conventions réalistes afin d'inscrire dans l'écriture l'expérience du conflit sexuel du point de vue des femmes, voire des lesbiennes. Ma proposition de théorisation du roman postnormâle s'inscrit dans une perspective

postmoderne : elle implique de suspendre, sans toutefois l'ignorer, la double question de la littérarité et de l'évaluation des œuvres, au profit d'une étude féministe de littérature en contexte. Enfin, du point de vue de la théorie féministe et queer, ce travail cherche à repenser les liens entre les notions de *féminin* et de *queer*, à l'aune des théories féministes et lesbiennes contemporaines.

- 2 Je procède en quatre étapes. D'abord, je cherche à rendre lisible un certain sexisme à l'œuvre dans les études littéraires, en étudiant notamment la façon dont les catégories de l'analyse littéraire s'appuient sur des métaphores et des métonymies genrées et sexistes. Il devient clair qu'une intervention postnormale ne peut pas ne pas prêter attention au fait qu'il n'y a pas de neutre dans la langue française – ainsi, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin dans cette étude, où certains pronoms mixtes sont également adoptés. Dans la deuxième partie, j'étudie le discours social qui s'est tissé autour de ce que j'appelle le conflit sexuel – un versant de la problématique de violences de genre et violences sexistes que le questionnement féministe fait émerger – entre 1970 et aujourd'hui. On verra ici se dessiner un féminisme du roman postnormale, dans sa façon de rendre compte des expériences du sexisme. Dans la troisième partie, pour traiter de la question de l'identification de genre comme *cross-identification*, j'examine comment le roman postnormale met en mots le viol, qu'il rend lisible par le récit du contre-viol inversant les genres et la configuration « un fort vs une faible ». Enfin, dans la dernière partie, j'étudie l'expérience du conflit sexuel comme négociation avec les récits normaux. J'interviens dans une certaine clôture référentielle où on revient à la théorie psychanalytique lacanienne, et où le conflit sexuel a un rapport avec la définition du pôle « féminin » comme manquant ou manqué. J'envisage une sortie de cette clôture à travers l'exploration de différentes pratiques *d'entr'elles* – pratiques féministes qui questionnent le normale – dans le roman postnormale et dans la théorie féministe et queer.

## INDEX

**Thèmes :** Actualités

**Keywords :** feminist literary theory, queer theory, sexism, literary realism, feminist fiction

**Mots-clés :** théorie littéraire féministe, théorie queer, sexisme, réalisme dans la littérature, fiction féministe

## AUTEURS

### HETA RUNDGREN

Heta Rundgren a soutenu un doctorat en études de genre et littérature générale et comparée en 2016 à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, en cotutelle avec l'Université de Helsinki en Finlande. Elle s'intéresse tout particulièrement à la théorie littéraire féministe et queer, aux méthodologies interventionnistes en études de genre, à la pédagogie critique des normes, et elle

a forgé le concept du *postnormâle* pour rendre visible comment la fiction et la théorie féministe inscrivent le conflit sexuel au cœur du roman réaliste contemporain.

# Parler selon son sexe, dire son genre ?

Résumé de mémoire

*Talking According to One's Sex, Telling One's Gender ?*

**Yeelen Dumas**

---

## RÉFÉRENCE

Yeelen Dumas. 2017. *Parler selon son sexe, dire son genre ?* Mémoire en Sciences du Langage, sous la direction de Sylvie Wharton, Aix-Marseille Université.

- 1 Après avoir étudié l'écrit qui donne à voir le genre grammatical – en marquant le sexe des locuteurs –, et plus particulièrement les normes d'écritures inclusives qui « offrent » de la visibilité au genre féminin, nous nous sommes questionné sur les éléments qui indiquent le sexe des locuteurs dans la langue orale, puis leur genre.
- 2 La notion de performance du genre proposée par Butler a été centrale dans notre étude. Si le sexe est souvent vu comme biologique, le genre est en évolution du fait de son actualisation lors des interactions. Nous nous sommes intéressé aux stéréotypes et aux représentations sociales que les performances de genre langagières / interactionnelles éveillent chez des locuteurs qui écoutent ces productions. Nous avons interrogé des locuteurs féministes, qui ont a priori une réflexion sur les identités genrées, et des lycéens de banlieue, plus « neutres ». Nous leur avons fait écouter six voix choisies pour leurs différences de marquage du genre, allant du féminin plus masculin au masculin plus féminin. Après ces écoutes, nous avons mené des entretiens semi-directifs. Le but était de faire émerger des stéréotypes et des représentations sociales à propos des locuteurs entendus et des caractéristiques des « parlers des femmes » et des « parlers des hommes », dans un premier temps sans question directe, puis en orientant clairement les locuteurs.
- 3 Les locuteurs que nous avons interrogés, féministes comme lycéens, émettent des stéréotypes communs sur ces « parlers ». Ces stéréotypes correspondent aux attentes sociales sur les comportements généraux des hommes et des femmes : douceur et gentillesse pour les unes, force et présence pour les autres. Concernant la voix, les

femmes parleraient de manière plus douce et plus aigüe, quand les hommes parleraient plus fort, avec une voix grave. L'usage d'insultes et de mots crus semble être associé au masculin, exception faite pour les « filles des quartiers ».

- 4 Lors de l'inversion sexe / genre dans la production de parole, dans le cas des hommes parlant de façon féminine et des femmes parlant de façon masculine, des différences nettes s'établissent. Parler de manière féminine pour les hommes serait signe d'homosexualité. Pour les femmes, cela se justifie par l'origine socio-spatiale selon les lycéens, là où les féministes projettent une forme d'insécurité face à la norme masculine des espaces urbain ou langagier. Nous pouvons rapprocher ces deux représentations sociales de la « masculinisation du parler des femmes ». En effet, les femmes de ces « cités » se retrouvent entourées par des normes masculines dans les milieux urbains défavorisés où elles vivent ; les féministes, dans les situations de confrontation aux normes masculines comme les réunions (associatives ou professionnelles) et dans l'espace public. Les femmes utiliseraient la performance du genre masculin par la parole comme un outil par le biais duquel elles peuvent reprendre possession des espaces physiques (espace public) ou abstraits (prise de parole). Ainsi, à défaut d'un parler commun aux femmes que les premières recherches linguistiques sur les différences de production entre les sexes montrent, nos locuteurs mettent en avant des stratégies interactionnelles de performance du genre communes aux femmes, face à la domination des hommes.

## INDEX

**Thèmes** : Actualités

**Keywords** : stereotypes, social representation, perception, voice, performativity

**Mots-clés** : perception, stéréotypes, représentation sociale, voix, performativité

## AUTEURS

### YELEN DUMAS

Yeelen Dumas a été diplômé en 2017 d'un master en Sciences du Langage, spécialité Langues en contact et Typologie à l'université d'Aix-Marseille. Après s'être intéressé à la langue des signes, il s'oriente vers les questions de genre et de représentations sociales, notions centrales pour son mémoire de recherche. Il suit désormais une formation d'interprète en langue des signes française / français, mais n'en délaisse pas pour autant les questions de genre, qu'il tente de lier aux situations d'interprétations en langue des signes.

# Anne Garréta, *Le moment Queer : désordonner le sexe*

Compte-rendu de conférence

Alice Laumier

---

- 1 Anne Garréta a écrit plusieurs romans et enseigne la littérature en France et aux États-Unis. Son dernier livre *Dans l'béton* vient de paraître. Elle était invitée par Plurigenre et le Cerilac de Paris 7, le 12 octobre 2017, pour une rencontre-débat intitulée : « Le moment Queer : désordonner le sexe ».
- 2 Quand se pose la question de la traduction en français du terme « queer » et qu'Anne Garréta répond qu'il n'est pas forcément nécessaire de le traduire mais qu'on peut le prononcer [kyir] afin de conserver une forme d'étrangeté dans la francisation (et accessoirement d'embêter l'Académie française), le ton de la rencontre est donné.
- 3 Selon elle, il faudrait parler des moments Queer plutôt que du moment Queer puisqu'il s'agit de revenir conjointement sur les étapes importantes de la formation de la théorie Queer comme sur le mouvement qui n'a cessé de s'opérer entre les États-Unis et la France. L'histoire discontinue de ces transferts culturels qui jalonnent une élaboration théorique et pratique ne peut être appréhendée en dehors de ces effets d'importation et de retraduction, de ses rapports avec les études de genre et le *French feminism*. Ceci amène alors nécessairement à prendre en compte le rôle des institutions, comme l'université, et de la langue, comme freins ou agents accélérateurs de ces translations. Si les années 1990 marquent une série d'opérations importantes, voire fondatrices, pour la théorie Queer, cette dernière n'en est pas moins déjà présente dans le féminisme français des années 1970, particulièrement chez Monique Wittig qui participe alors à *Questions féministes*, ou bien encore chez Michel Foucault. C'est sur Monique Wittig qu'Anne Garréta va alors s'arrêter en retraçant un parcours fait lui aussi d'allers-retours entre deux langues et deux pays, mais aussi entre la théorie et la littérature. *La Pensée straight* est un exemple parfait de cette circulation transatlantique et de la temporalité singulière que connaît la diffusion de la théorie Queer. Synthétisant d'abord les positions de Monique Wittig sur l'hétérosexualité comme logique et régime politique qui distribue les corps selon une certaine économie, produisant alors la binarité du genre, Anne Garréta en vient ensuite à la littérature comme opérateur d'un

changement dans l'imaginaire des possibles. Potentiellement en avance sur les possibilités politiques, c'est par elle (par le biais d'un travail sur le langage et la fiction) que ce qui forme clôture et horizon pour l'imaginaire peut être déplacé et peut déborder la simple prise de conscience de l'existence d'un régime de sexage.

- 4 Afin de poursuivre cette réflexion sur la capacité de la littérature à créer du désordre, le dernier temps de la rencontre a été consacré au premier roman d'Anne Garréta, *Sphinx*. Publié en 1986, ce roman met en œuvre, à même la langue, la possibilité d'une suspension de la différence des sexes et non pas seulement la déconstruction de ce qui fonde leurs oppositions et assure leur stabilité. Double enjeu : tenter de former un dehors aux différences sexuelles, à leur identification, et créer un espace où les projections, les représentations des lecteurs et lectrices puissent être réfléchies et interrogées comme autant d'impensés et de déterminations inconscientes qui orientent la lecture. Ainsi, il s'agit de déjouer ce qui structure l'intelligibilité historicisée du récit sans que cette perturbation ne s'achève par un retour à l'ordre.

## BIBLIOGRAPHIE

GARRÉTA, Anne. 2017. *Dans l'béton*. Paris : Éditions Grasset.

GARRÉTA, Anne. 1986. *Sphinx*. Paris : Éditions Grasset.

WITTIG, Monique. 2013. *La Pensée straight*. Paris : Éditions Amsterdam.

## INDEX

**Keywords** : queer, history, translation, literature

**Thèmes** : Actualités

**Mots-clés** : queer, histoire, traduction, littérature

## AUTEUR

### ALICE LAUMIER

Alice Laumier est doctorante en littérature française à l'université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle. Sa thèse porte sur le motif de l'après-coup dans la littérature contemporaine française.